3 1761 07955034 9

ROMAN ORIENTAL.

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,

Chez HUART & MOREAU, Libraires-Imprimeurs de la REINE & de Mr. le DAUPHIN, ruë St. Jacques, à la Juſtice & au grand St. Baſile.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PQ
1957
B533R6

LIBRARY
JUN 12 1957
UNIVERSITY OF TORONTO

J. J. Barquier inv. et sc.

ROMAN ORIENTAL.

Premiere Partie.

LA naissance d'un Prince venoit de combler le bonheur de la Sultane, Reine d'Arménie ; & les Peuples de la Capitale assiégeant en foule

les portes du Palais, dans l'yvreſſe de leur joye, dans l'admiration des proſpérités de l'Empire, élevoient aux aſtres la gloire de leur vieux Sultan.

L'œil humide de larmes & les mains étendues vers le Ciel, tous lui demandoient la prolongation d'une auſſi belle vie. Ah! s'écrioient-ils en tumulte & du ton le plus lamentable, il perce les nuits; quelle fureur, le bon Prince! Eh, qu'il laiſſe là les affaires de l'Etat! c'eſt bien à lui de ſe tuer pour les autres. En diſant ces mots, on pleuroit, on voyoit pleurer, & l'on pleuroit encore. Les priéres, les proceſſions, les jeûnes faits auparavant, pour obtenir du Ciel que le Sultan ralentît ſa fougue pour le travail, & dormît, recommençoient enſuite ſur nouveaux frais.

Tandis que ces bonnes gens saisis de crainte, trembloient que le vénérable Mohammed, épuisé de fatigues & de veilles, & succombant sous le fardeau du gouvernement, ne touchât à sa fin; lui cependant qu'ils ne connoissoient guére, bien reposé, bien mieux portant, tranquille au fonds de son Palais, & mollement enseveli dans le duvet, y dormoit *incognito*. Des vingt-quatre heures du jour il en donnoit d'un seul trait, une bonne vingtaine à cette sublime occupation. A l'égard du reste il en usoit le plus généreusement du monde; il le perdoit avec les Femmes du Serail, ou le passoit à s'emporter contre ceux qui n'applaudissoient pas à ses préventions.

Le Sultan ne devoit toute sa

réputation qu'au Grand-Visir Omar, qu'il n'avoit pas même, le mérite d'avoir mis en place. Les Odalisques ne parloient toutefois à Mohammed que des *ex-voto* dont le Peuple tapissoit les Mosquées : Le Sultan avoit l'imagination forte, il pensoit commander, au plus, ne faisoit qu'obéir, il s'estimoit un grand Homme.

Il ne vouloit que d'un Successeur digne de lui, & la Peri [a] Protectrice qui seroit donnée au jeune Prince, ayant à déterminer sa destinée que les Devins craignoient devoir un jour être malheureuse; il jetta les yeux sur Monmounna. A n'en juger d'abord qu'à son air, la Peri étoit à la vérité la sagesse même : cependant avec un maintien sans cesse grave, elle ne faisoit que les plus lourdes bévûes. On avoit

[a] Fée dans le langage des Orientaux.

beau le repréſenter à Mohammed, elle le flatoit, l'amuſoit, & ſe piquoit de poſſéder le Cérémonial à fonds : & lui de ſon côté, profond Admirateur de qui le flattoit, l'amuſoit & poſſédoit le Cérémonial, s'en tenoit à l'égard de la Peri au premier coup d'œil. Il ne concevoit pas même, que douze autres Peris euſſent la témérité de le diſputer à Monmounna. Celles-ci avoient pourtant du mérite, de l'expérience, des amis, & le Grand-Viſir contraire à Monmounna, nommoit à toutes les places ; à le tout prendre, c'étoient de dangereuſes Rivales.

Le choix qu'on avoit à faire alloit cependant décider du ſort de l'héritier de l'Empire ; mais trop ſage pour s'en rapporter à lui ſeul, Omar aſſembla le Conſeil. Pour

en imposer aux caballes, il jugea même, devoir supplier le Sultan d'honorer du moins pour cette fois le Divan de sa présence. Quelle proposition à faire à Mohammed qui jamais n'avoit daigné s'y montrer ! il se rendit pourtant aux instances réïterées du Grand-Visir.

Autant de Peris, autant de caballes, autant de tracasseries à la Cour : autant de Visirs du second ordre dans le Divan, autant d'avis différens. Chacun des Visirs protégoit une Peri, & vouloit que la sienne eût la préférence : chacun apportoit des raisons qu'il croyoit sans replique, & rejettées comme impertinentes par ses onzes Collegues.

Mohammed ne marchoit jamais sans son oreiller ; insensiblement sa tête se rempliſſoit des

douces vapeurs du ſommeil. Bien-tôt appéſantie, on la vit tomber & ſe relever au bourdonnement de la voix des Viſirs qui s'élevoit par ſecouſſes, & le Monarque ainſi berſé s'endormit.

A demi couché ſur ſon thrône il ronfloit avec toute la dignité poſſible. Pendant cet interregne, les cris devinrent à la fin ſi aigus, ſi perçans, que le Grand-Viſir montrant le Monarque d'une main, crut devoir impoſer ſilence de l'autre. Par le repos miſtérieux des ſept dormants, s'écria d'un ton de fureur & d'une voix précipitée, le Sultan qui ſe réveilloit en ſurſaut, qu'eſt-ce que j'entends ? Quel bruit, que d'avis ! quel beſoin en ai-je ? Suis je fait pour m'ennuyer : graces à mes ſoins, tout ne va-t'il pas à merveilles ! le Tout-Puiſſant ne

m'auroit-il assis de sa main sur le thrône le plus élevé de l'Univers, ajoûta Mohammed d'un air imposant, mais en laissant tomber un regard de mépris sur les douze Visirs qui se prosternérent, que pour m'étourdir du ramage de ces oisons. Les sottes gens ! pas un ne s'est avisé de parler de l'incomparable Monmounna; Omar, pourquoi n'en a-t-il pas été question ? Sultan des Nations, Grand Empereur, répondit Omar en se prosternant à son tour, par une raison que ta sublime majesté, voit mieux que le plus soumis de tes Esclaves. Eh bien, moi, ce que je vois à merveille, repartit le Sultan, c'est que cette Monmounna ne me sort pas de la tête. On en dit du mal, & voilà précisément ce qui me donne une haute opinion de la Peri. Les devins, reprit

le ſage Omar, menacent pourtant le Grand Nouron Salnaïm d'une vie agitée & du ſort le plus affreux: toutes les Peris ſont d'accord ſur ce point; Monmounna.... parleras-tu ? Monmounna eſt une étourdie, pourſuivit Omar en inclinant profondément la tête. Dis qu'elle eſt admirable, interrompit encore le Sultan, & le Cérémonial? La bonté du gouvernement, la puiſſance, le Cérémoniale, ne concevras-tu jamais que tout cela ſe tient ? Si l'Etat où le Cérémonial eſt le plus en vigueur, eſt néceſſairement le plus puiſſant, comme le mieux gouverné; qu'on me trouve quelqu'un d'auſſi propre que la Péri à former un Grand Prince, & toi, Viſir, oſes repliquer. Miroir de Sageſſe & de prudence, rien de mieux, repartit Omar, en s'incli-

nant pout la troiſiéme fois ; mais daigne en croire ton Eſclave, le ſçavoir profond de la Peri n'empêchera point qu'elle n'éleve le Prince tout de travers : elle ne ſçaura rien prévoir, ni prévenir, & nous perdrons l'Auguſte Salnaïm. Peut-être même, qu'un jour l'Eléve de Monmounna fera le malheur de l'Arménie:que ſçait-on même, *ſi la protection de Monmounna ne doit pas être la ſource des adverſités qui menacent le Grand Salnaïm.* Où diable va-t-il prendre toutes ces idées, s'écria Mohammed, dans un tranſport d'impatience ! mais encore une fois, m'entendra-t-il ; que les gens nés avec un eſprit faux ſont cruels, que c'eſt enfin un maudit métier d'avoir à tenir l'oreille ouverte à pareilles impertinences ! Ah plus j'y penſe

& plus on a raiſon : oui, c'eſt le monde qui ſe gouverne lui-même : & puis on viendra me reparler d'aſſiſter au Conſeil ! ſi jamais on s'en aviſe, ſi jamais on m'y ratrappe, je veux bien être le dernier Sultan de l'Aſie. Monmounna une étourdie .... ! ta Majeſté, reprit Omar, ne peut cependant ignorer qu'en pleine aſſemblée de Genies & de Peris on n'ait voulu interdire Monmounna de ſes fonctions, & que depuis ce moment l'entrée des Conſeils du Ginniſtan lui eſt fermée. Bon, bon, répondit avec un ſourire de mépris, le Sultan prévenu, des préventions ; jalouſie de métier, calomnie toute pure ! des *oui dire* ſur la réputation, à moi, c'eſt bien s'adreſſer : c'eſt bien à moi qu'on en fait accroire ; & puis l'exemple des radotteurs du Gin-

niſtan la belle autorité à venir me citer ! Eh bien, moi qui ne ſuis ni Peri ni Genie, ajoûta modeſtement le Sultan, qu'on en devoit croire ſur ſa parole, en dépit de tout le Ginniſtan, puiſque Ginniſtan y a, je tiens Monmounna pour la plus ſage des Peris. En conſéquence, je prétends qu'on l'inſtalle, & ſans différer, dans toutes les prérogatives attachées au rang ſuprême de Protectrice de mon Fils, & qu'on m'obéiſſe. Alors, tout le Divan s'étant proſterné, ſe récria ſur la ſageſſe conſommée du Sultan.

Enorgueilli de l'applaudiſſement de ſes Viſirs, de l'excellence de ſon choix, des vûes profondes qui l'avoient déterminé, & plus encore d'avoir oſé vouloir, le Sultan ſortit du Conſeil. Enſuite, il s'en fut ſe laiſſer

tomber sur un lit de repos, sur lequel il s'amusoit communément à dormir ou à bailler.

Il s'évertuoit cependant quelquefois; c'est alors qu'étendu de toute sa longueur, il s'escrimoit, frappoit *d'estoc & de taille*, gagnoit des combats, prenoit des Villes, subjuguoit des Provinces, étoit la terreur de l'Univers: mais bien-tôt fatigué de tant de gloire, il redonnoit la paix au monde en retombant dans le plus doux sommeil.

Au fonds, le Sultan n'avoit donné la préférence à Monmounna que parce qu'elle l'amusoit; & par la même raison elle prit un Ichoglan pour en faire le Gouverneur du Prince. Le Seigneur Fan-Fre-Luche, c'étoit le Gouverneur, avoit aussi des Protegés qui le divertissoient, il les

plaça; ceux-ci placerent à leur tour les leurs, & d'une main à l'autre, le Prince au bout de cette chaîne se trouvoit l'Enfant de la terre le plus amusé, mais le plus mal élevé. Si cependant, l'éducation de Salnaïm étoit si mauvaise, Axianie Princesse de Géorgie en recevoit une excellente, c'étoit un miracle de perfections.

Le mariage du Prince & de la Princesse étoit une affaire d'Etat, & le chef-d'œuvre de la politique d'Omar, qui l'avoit conclu. Déja même pour le célébrer, on parloit d'un voyage sur la frontiere, lorsqu'à dessein d'écarter tous les obstacles qui pourroient s'y opposer, la Peri demanda le livre de la destinée du Prince, & ce fut là le plus grand malheur de Salnaïm.

Elle pâlit, quel contretems fâcheux, l'éducation du Prince n'eſt d'ailleurs point achevée. Axianie, Salnaïm, s'écrie-t-elle égarée par ſon déſeſpoir, la cruelle ſéparation! Quoi, cher Prince, une affreuſe métamorphoſe te priveroit ſans doute & pour jamais, de ces graces, & de cette beauté rare que tu tiens de la nature! quelle main ennemie te pourſuit; je ne pourrois détruire l'ouvrage de ſa puiſſance; quelle fatalité que cette égalité de pouvoir! mais te rendant cette même égalité favorable, je ſçaurai diſpoſer de ton ſort. A ces mots, l'étourdie Monmounna ne ſe doutant point qu'elle ne voyoit annoncés dans le livre, que les événemens qu'elle-même alloit produire, frappe l'air de ſa baguette, un char paroît, elle s'y jette, ordon-

ne au Prince de se placer à côté d'elle, le touche, en fait un perroquet, on les perd de vûe, la prédiction d'Omar est accomplie, & graces aux soins de Monmounna, les infortunes du Prince ont commencé leur cours.

Toujours en cherchant à les prévenir, & toujours en les faisant naître, la Peri vouloit soustraire la Princesse aux poursuites d'un rival, que Salnaïm avoit à redouter. L'infatigable Moumounna s'épuise en projets de politique, combine, prend ses mesures, se transporte à la Cour de Géorgie, enleve la Princesse à son Pere; & sans en avoir le moindre soupçon, remet Axianie au pouvoir de ce même Rival.

Gris-de-Lin, Prince de Chypre, cet homme si redouté, n'étoit ni Magicien, ni Fée, ni enchanteur;

chanteur ; mais à titre de galant, il en ſçavoit plus que les Magiciens, les Fées, les Enchanteurs, & tout le Ginniſtan enſemble. Il reçut la Peri de la meilleure grace du monde, & ne ceſſant de dire des choſes obligeantes à Monmounna, dont il vouloit endormir la prudence, ce qui n'étoit pas difficile, il donna de ſi bons ordres que la Princeſſe avoit diſparu.

Entouré de pluſieurs Cheiks [a] & enfermé dans une tour inacceſſible, l'infortuné Perroquet achevoit cependant ſon éducation, en ouvrant un bec énorme qu'il ſe démettoit à force de bailler. Ces différens docteurs jaloux des honneurs du pas, ne lui parloient chacun par modeſtie, que de la ſupériorité de ſa profeſſion

[a] Docteurs.

ſur celle de ſes Collegues. Pour la prouver, excellent Prince, diſoit un Métaphiſicien vétilleux, grand diſeur de choſes communes, qu'il croyoit nouvelles, & raiſonnoit ſur-tout ſans jamais raiſonner, que ta haute intelligence ſe place bien dans la tête, que la Métaphiſique, la Science univerſelle, eſt la ſeule.... Et la Chimie demandoit au Métaphiſicien un Viſionnaire qui lui coupoit la parole, n'eſt-ce point par elle..? Charlatannerie que tout cela, interrompoit à ſon tour Fan-Fre-Luche, & d'un air capable, le point le ſeul eſſentiel pour un Grand Prince eſt de porter la tête haute & les pieds en dehors.

Le Perroquet ne ſçavoit auquel entendre ; chacun vouloit l'avoir pour ſoi. On raiſonnoit tant & tant, on faiſoit tant répé-

ter ces beaux raisonnemens au Perroquet que se sentant dépérir de langueur, il prit le vol & gagna la campagne.

Dès qu'il en eût respiré l'air, & qu'il se vit libre, il se mit à faire des réfléxions & sur la fatale prévoyance de la Grande Peri, & sur le mérite du Seigneur Fan-Fre-Luche, ainsi que sur celui de ses adhérans, & sur le sçavoir profond des vénérables Cheiks qui ne l'entretenoient que de fadaises. Plus il y pensoit, & plus il s'étonnoit de la bizarrerie de son étoile. Sans espérance de voir jamais l'incomparable Princesse de Géorgie, dont la destinée devoit s'unir à la sienne, & dont la vûe faisoit tout l'objet de ses desirs, n'avoit-il pas en effet de puissans motifs d'affliction. Persuadé cependant de la nécessité de se fai-

re une raiſon, à la fin il prit le parti de ſubir ſon malheureux ſort & ſans en murmurer.

Notre Philoſophe étoit à la dixiéme journée de ſon voyage, quand il apperçut aſſez près de de lui une Colombe. Elle avoit un colier formé par une chaîne de diamans, d'où pendoit une petite bouſſole. Que la Colombe étoit d'une beauté touchante! le Perroquet s'oublia pour ne plus s'entretenir que d'elle.

Le Monologue ennuya bientôt le Perroquet, & le voilà croiſant ſon bec ſur celui de l'innocente Colombe, qui ſe recula effrayée d'un pareil début. Par la peine que le téméraire reſſentit en voïant ſa maîtreſſe s'éloigner, il reconnut ſa faute; le Perroquet prit un air ſi ſoumis, ſi timide que la Colombe lui pardonna ſes

transports : au fonds ils n'avoient rien que d'obligeant. Elle fit plus, elle reçut ses soins qui lui devinrent à la fin agréables.

Le Perroquet n'étoit pas fort éloquent, mais il aimoit, n'étoit-ce pas assez pour le rendre fort aimable ? tous les jours ils étoient ensemble, & bien-tôt ils sentirent quelle douleur ce seroit pour eux s'ils étoient séparés.

A l'abri d'un Myrthe, occupés un jour à se considérer, ils jouissoient du bonheur inestimable de s'aimer ; un siflement se fit alors entendre. C'étoit une fléche qui passant par dessus la tête de la Colombe, étoit allée se piquer dans le tronc du Myrthe. A la vûe du péril de sa compagne, le Perroquet fut glacé de crainte. Le Chasseur qui les guê-

toit, se préparoit à leur tirer une seconde fléche, ils l'apperçurent, s'envolerent, & l'un & l'autre étoient si troublés qu'ils se perdirent de vûe.

Une maison de campagne appartenant à la Veuve d'un riche Négociant Vénitien, établie à Corinthe, étoit à quelque distance : le Perroquet alla donner tête baissée, dans une fenêtre ouverte & se trouva pris.

Alexia n'eut pas le Perroquet en son pouvoir qu'elle en devint folle. Il eut un bâton d'yvoire, la chaîne que l'on mit à son pieds étoit d'or, rien de plus galant. Mais plus de liberté, hélas ! plus de Colombe ; on avoit beau dire des gentillesses au Prisonnier, il étoit inconsolable ; l'Amant de la Veuve arriva. Elle étoit si remplie du Perroquet qu'elle

n'appercevoit pas même le Galant. Il en eut de l'humeur & s'en plaignit, nulle réponſe ; il en demandoit une, & il inſiſta, on le congédia.

Un autre jeune homme ne fut pas long-tems à ſe montrer ſur la ſcène ; il étoit fort ſimplement vêtu, mais de la figure la plus aimable. La préſence du Perroquet mettoit Alexia dans une diſpoſition favorable, elle reçut Sémiris on ne peut pas mieux. Le mieux ſe ſuccédant avec rapidité, il parla, la Veuve l'écouta. Alexia s'étoit d'abord partagée entre le Perroquet & le jeune homme, mais bien-tôt pour ſe donner toute entiére à ce dernier, elle diſparut avec lui.

Le lendemain Sémiris n'étoit plus le même, le Perroquet fut ébloui de la richeſſe de ſon ajuſ-

tement. Sémiris ne parloit plus, que de parures & de bijoux ; il avoit oublié la Veuve qui n'avoit de son côté dans la tête que le Perroquet. Elle eut cependant une distraction, & toujours en s'entretenant avec le Perroquet ou du Perroquet, elle enfila le chemin de la veille, suivie de Sémiris qui ne parloit que de sa magnificence.

L'absence ne fut pas longue ; l'instant d'après la Veuve se montra. Dans l'accès d'une humeur injuste, elle cherchoit querelle au galant qui s'en tenoit à des excuses d'autant plus offensantes pour Alexia, qu'elle prétendoit ignorer sur quoi on lui en devoit. L'infortuné Sémiris condamné à rester dans son tort, crut devoir garder le silence. Il ne faisoit aucune mention du laboratoire, elle

s'en

s'en impatienta, demanda sa malle & ses Esclaves, & s'en fut promener son dépit dans la campagne.

La Veuve sortoit que sa jolie Brûe arriva : Satime & Sémiris se connoissoient de longue main ; le jeune homme fut ému, & les yeux de Satime se troublérent. Le laboratoire d'Alexia, lieu très-commode, se trouvant à portée, ils furent s'y enfermer ; sans doute ils avoient beaucoup à se dire ; mais quoiqu'il en soit, Satime ne reparut que long-tems après, & qu'avec l'air de la plus grande gaieté. De bonne foi, la Veuve n'avoit-elle pas quelque raison d'être piquée, puisqu'en ce moment Satime étoit si contente !

La maison d'Alexia étoit le rendez-vous de tous ceux qui de-

meuroient aux environs ; le Perroquet cherchoit à s'inſtruire, & n'avoit rien de mieux à faire que de s'ériger en Spectateur. Il obſervoit tout ce qui ſe paſſoit, & ſe diſoit autour de lui ; mais s'arrêtant aux ſeules apparences, il avoit des hommes la meilleure opinion du monde, & ne ſçachant rien deviner, il ne découvroit rien. A la fin cependant il apprit à les entendre, les connut, & n'en eut pas une plus haute eſtime pour eux.

Satime & Semiris bien plus honnêtes gens, ne ſe gênoient point devant le Perroquet. Un jour il s'aviſa de répéter en leur préſence & devant Alexia, quelques mots qui leur étoient échappée dans le laboratoire. Frappée de la nouveauté du langage, la belle-mere en conçut

des soupçons, & voulut les éclaircir ; les deux Amans s'en douterent, & pour n'avoir plus à craindre les indiscrétions du Perroquet, le remirent en liberté.

Le veuvage commence par le désespoir, & finit par les consolations ; bien-tôt il ne fut plus question du Perroquet, & par une sorte d'enchantement, on ne regarda plus dès-lors Satime comme une Rivale. Un Perroquet de moins dans le cœur d'une femme, place vacante pour un Amant, & place prise par Semiris dans le cœur de la Veuve, qui s'accoûtumant à ses manieres, & s'attachant, se ruina. Aussi généreux qu'Alexia, Semiris rendoit fidélement à la Brûe ce qu'il tenoit de la belle-mere ; & Dieu sçait où s'alloit arrêter à la fin le cours de tant de libéralités : la

derniere main qui reçoit, eſt toujours ignorée.

Le Perroquet n'avoit à lui qu'un cœur, il l'avoit donné à ſa chere Colombe, hélas ! il ne la revoyoit point. Mais quand elle s'offrit à ſes yeux, quelle joye ! que Satime & Semiris parurent au Perroquet, aimer foiblement ! leurs propos ne pouvoient rendre les mouvemens de ſon ame. Comment pouvoir les énoncer ! une révolution ſe fit en lui, ſes organes ſe dilaterent, & ceſſant d'être un Perroquet, il reprit ſa premiere forme.

Effrayée d'un pareil changement, la Colombe s'envola; le Prince alloit toujours la haranguant, & la Colombe toujours volant. Elle vouloit bien du Perroquet, & le regrettoit; ne vouloit point du Prince & le fuyoit.

Le Prince qui se sentoit entraîné par un mouvement dont il n'étoit pas le maître, ne cessoit cependant de courir après elle. A la fin il la vit se reposer au pied d'un buisson, & bien-tôt se débattre dans les nœuds d'un lacet. Salnaïm accourt & se presse, mais en la débarrassant, l'aiguille de la petite Boussole toucha le bec de l'innocente Colombe qui se perdit dans un nuage formé sur le champ autour d'elle. Le plus beau bras & la plus belle main perçoient à travers le nuage, le Prince se saisit de la main, la baisa, tout disparut ; il se trouva un écrit dans la sienne.

L'ame dans une agitation causée par une aventure aussi surprenante, Salnaïm ne pouvoit douter que la Colombe ne fût quelque belle, qui venoit de repren-

dre sa forme. La Colombe avoit des yeux si doux, un si charmant caractere, étoit si careſſante, le bras qu'il venoit de voir lui parut d'une rondeur & d'une blancheur si éblouïſſante, la main si parfaitement deſſinée !.... Salnaïm oubliant la Princeſſe de Georgie, paſſa de l'attachement qu'il avoit pour la Colombe, à la plus violente paſſion pour l'Inconnue. Mais en quel lieu du monde, avoir à chercher cette derniere ? il eut recours à l'écrit.

De quelle douleur fut frappé Salnaïm, en y liſant ces terribles mots : *Tu ne peux retrouver celle qui fut Colombe que pour la voir périr.* Il brûloit de revoir l'Inconnue, on le condamnoit à la fuir ; ou ſe cacher pour éviter ſa rencontre, & comment vivre ſans elle ; quelle fatalité !

Agité de ces terribles penſées, Lindor, c'eſt le nom que Salnaïm prit, ne voulant pas être connu, Lindor parcouroit depuis près d'une année, les belles Villes de la Grèce; ſes pas le portant au hazard, il ſe trouva ſur les bords fleuris du Fleuve Penée. Y cotoyant un jour, une riche colline chargée de troupeaux, les accens d'une voix enchantereſſe qui ſe firent entendre à l'embouchure d'une vallée, vinrent le ravir à lui-même. Cherchant de quel endroit partoit la voix, il entra dans le vallon. Ses regards ſe partageant, il apperçut à la fin une jeune Bergere, qui à demi couchée ſur un tapis de fleurs, s'amuſoit à chanter. A la vûe d'un ſi charmant objet, le Prince fut ſaiſi: l'idée de la Princeſſe de Georgie, quoiqu'elle

passât pour un modéle de perfections, l'avoit cédé dans son cœur, à celle qu'il s'étoit faite de l'Inconnue, au beau bras & à la belle main. Le beau bras & la belle main de celle-ci disparurent à leur tour, devant la jeune Bergere. Il étoit naturel de préférer un tout admirable & présent, à la simple apparition d'un bras également admirable qui ne se montroit plus.

Dès que la Bergere vit le Prince elle voulut s'échapper, mais il est difficile d'échapper à l'amour. Lindor s'approcha d'un air soumis, & ne tînt à la Bergere que des propos respectueux qu'elle ne pût se défendre d'écouter.

Elle n'étoit point parée comme une Reine, les perles & les diamans ne brilloient point sur sa tête; sa beauté simple & natu-

relle n'empruntoit rien de l'art ; elle avoit l'ajuſtement ſimple de la Déeſſe des Graces. Il regnoit un air ſi ſerain ſur le front de la Bergere, ſon air étoit ſi doux, ſa taille ſi noble & ſi fine, ſon maintien ſi décent, que ſi rien n'égaloit les charmes de Zirphée, rien ne ſe peut auſſi comparer à l'amour dont ſe ſentoit embraſer le Prince. Il vouloit que ce fût ſon Inconnue, enſuite il trembloit que ce ne fût elle : quelle douleur de ne connoître un tel objet que pour le livrer à la mort ! La raiſon avoit beau vouloir raſſurer le Prince, il n'écoutoit que ſes craintes. Le bras & la main de la Bergere étoient en tout, ſemblables à ce qu'il avoit vû de l'Inconnue, n'étoit-ce pas aſſez pour allarmer Lindor !

Il apprit de Zirphée qu'elle

étoit la fille de Limas, Berger vénérable par son âge, & dont l'habitation étoit dans le hameau prochain. Lindor eut voulu ne pas se séparer de Zirphée ; afin de se conserver cependant le plaisir de la voir, il falloit s'introduire chez Limas. Lindor prit donc la route du hameau, & la premiere habitation qui s'offrit à ses regards lui paroissant très-agréable, il jugea qu'elle appartenoit au pere de Zirphée.

Une haye de Rosiers & d'aube-épine, formoit au devant de la maison, une enceinte couverte d'un gazon touffu. Dans un des côtés se voyoit le bassin d'une fontaine autour duquel étoient quelques ruches, d'où l'œconome & féconde abeille s'échappoit par essain : une treille s'étendoit au-dessus, & ces objets réfléchis al-

loient se confondre sur la surface des eaux. La simplicité de cette décoration, annonçoit les mœurs douces des habitans de cet azile champêtre.

Le vieux Limas & la jeune Célaïre sa seconde fille, qui comptoit à peine treize ans, reçurent le Prince avec ces graces naturelles qui annoncent la bonté d'ame. J'ignore comment s'y prit Lindor pour les captiver; mais il se trouvoit établi dans la maison, lorsque Zirphée y ramena son troupeau.

La jeune Celaïre ne connoissoit point le danger de l'amour: les yeux de Lindor avoient reçu la plus forte impression de tendresse; & sans s'en appercevoir, la jeune Bergere puisoit dans les yeux du Prince, une passion qui

devoit un jour faire le tourment de sa vie.

Pour la premiére fois, il éprouvoit les premiers transports de l'amour. Zirphée lui étoit plus chere que la vie ; Zirphée avoit pour sa sœur l'amitié la plus tendre : Lindor qui cherchoit à plaire à Zirphée, partageoit dans le commencement ses soins entre les deux sœurs.

Il étoit heureux autant qu'on peut l'être, & sans l'Oracle fatal qui menaçoit les jours de l'Inconnue, auroit-il eu rien à desirer ? quand il fut bien persuadé cependant que l'Inconnue & la Bergere n'avoient rien de commun ensemble ; rendu à la plus parfaite sécurité, il fit des vœux pour l'Inconnue, & s'attendrit sur sa malheureuse destinée: c'étoit tout ce

que pouvoit un cœur rempli de Zirphée.

Le premier sentiment de l'amour est le plus souvent un sentiment de tristesse, il semble que par un pressentiment secret l'ame gémisse d'avance des peines que l'amour lui doit faire souffrir. L'œil pétillant, & plus légere que les Zephirs, peu de jours avant, Célaïre en même-tems part tout, d'un coup d'œil saisissoit tout, & avoit l'art d'en amuser les autres. Le spectacle enchanteur de la nature entiere ne l'entretenoit pour lors que de plaisir. Maintenant accablée, toujours renfermée en elle-même, la Bergere laisse errer des yeux éteints par la langueur : La nature devenue presque muette ne lui dit plus rien, ou si quelquefois elle lui

parle encore ce n'eſt que de Lindor.

Zirphée n'étoit qu'une Bergere, mais dès que Lindor l'eût reconnue, il ſe ſentit accablé ſous le poids de ſon rang qu'il dépoſa. Prenant une pannetiere avec la houlette, il ſavouroit les douceurs de la vie champêtre, & ſans ceſſe attaché ſur les pas de Zirphée, il croyoit ne vivre qu'auprès d'elle. A la fin, la Bergere ſentit quelque choſe de très-vif pour le Berger, & ce quelque choſe elle le prit pour un redoublement d'eſtime à l'égard du jeune Lindor.

Célaïre avec ſa premiere innocence aimoit le Berger; elle ignoroit ce que c'étoit qu'amour; mais elle aimoit, ſçavoit déja que ce qu'elle reſſentoit doit ſe renfermer dans l'ombre du myſ-

tere, & cette ſcience la faiſoit rougir. Cherchant à contenter ſa paſſion, elle appelloit Lindor du nom de frere; ce nom ſacré qui remplit l'ame d'un ſentiment ſi doux, ſembloit à l'innocente Célaïre la ſeule expreſſion des mouvemens de ſon cœur.

Le jeune Berger n'avoit que le nom de Zirphée dans la bouche, il en faiſoit le ſujet de ſes chanſons. Si le nom de Célaïre s'y gliſſoit quelquefois, il parut à celle-ci que ce n'étoit que par une ſorte de compaſſion pour elle, qu'on daignoit en faire mention. Le nom de Zirphée répété dans chaque vers, formoit le commencement & le refrein de la chanſon. Le chien de Célaïre approchoit-il du Berger, il le flatoit un peu de la main: mais d'auſſi loin que Lindor voyoit

celui de Zirphée, il l'appelloit, le prenoit dans ses bras, & l'accabloit des plus vives caresses.

Célaïre s'apperçut presque dans le moment, que son frere Lindor avoit pour sa sœur Zirphée, des attentions plus marquées, plus continues que pour elle : quand on a de ces sortes d'attentions, bien-tôt on manque à toutes les autres, & le charmant Lindor occupé de la seule Zirphée, dominé par sa passion pour elle, dans peu négligea tous les autres soins.

Cependant s'il eût pû se partager, les deux Bergeres eussent tenu dans son cœur une place égale. Quoique Célaïre eût en apparence quelque raison de se plaindre de lui, l'amitié qu'il avoit pour elle étoit néanmoins si vive, si tendre, qu'à peu de chose

chose près, elle valoit bien l'amour. Célaïre avoit à la vérité les graces piquantes en partage; mais Zirphée! la voir, l'aimer, l'adorer.... d'ailleurs, la premiere elle s'étoit saisie du cœur de Lindor.

Limas étoit un homme franc, un homme enfin de l'âge d'or: il regardoit le jeune Berger comme son fils, & Lindor avoit pour lui la tendresse qu'on doit à son pere: Limas, sans songer donc à rien soupçonner dans les empressemens que Lindor avoit pour sa fille Zirphée, en chérissoit davantage celui-ci. Mais Célaïre en aima beaucoup moins le jeune Berger: non, elle l'en aima beaucoup plus, & sans sçavoir ce que c'étoit que jalousie, elle en sentit l'aiguillon; chose admirable. Cependant sa sœur ne lui fut pas moins che-

re, & toujours égale dans sa conduite, elle la prévenoit en tout.

Avant l'arrivée de Lindor, Célaïre toujours auprès de son pere, avoit pris sur son compte tous les travaux pénibles de la maison, afin de les épargner à sa charmante sœur ; mais dès que Lindor eût paru, la Bergere ne voulut plus quitter son troupeau. Devançant le jour, elle préparoit à Limas ce dont il pouvoit avoir besoin pour le reste de la journée. Ensuite, elle chargeoit une table de gâteaux pétris de sa belle main, de fruits appétissans, & de vases remplis d'une crême mille fois moins blanche que son sein. Les douceurs du sommeil, ayant dissipé une partie de sa tristesse & de sa langueur, elle s'empressoit auprès de son pere, de son frere & de sa sœur : on la

voyoit les servir de si bonne grace avec un air si riant....?non, l'éclat de l'aurore après une sombre nuit, n'est point comparable à la gaieté de la Bergere. Sourioit-elle, ses lévres en se séparant, laissoient voir deux rangées de dents dont l'émail d'albâtre donnoit envie de baiser une aussi charmante bouche. Toujours elle avoit quelque chose d'aimable à dire : lorsqu'il arrivoit cependant que ses regards se portoient sur le jeune Lindor, la parole expiroit sur ses lévres.

Toute la journée inséparables, Zirphée, Célaïre & Lindor ne s'occupoient que de leur tendresse. Sans pouvoir s'en dire la raison, ni songer même à la pénétrer, Célaïre soupiroit, mais si doucement que Lindor ne pouvoit l'entendre. D'un autre côté,

Zirphée bien plus instruite, laissoit fréquemment tomber sur le Berger des regards qui ne paroissoit que distraits. A l'égard de Lindor, plongé le plus souvent dans une rêverie profonde, ses yeux se fixoient sur la Bergere, une yvresse délicieuse s'emparoit de son ame.

A chaque instant, Célaïre faisoit quelque chose pour arracher Lindor à ses distractions, ou pour attirer quelqu'un de ses regards. Egarée par la passion qu'elle avoit pour lui, tantôt elle demandoit au Berger des nouvelles de son troupeau qui paissoit sous les yeux mêmes de Célaïre ; tantôt elle lui demandoit le nom de son chien qu'elle sçavoit déja: d'autrefois, n'ayant rien encore à lui demander, elle ne laissoit pas de lui faire quelque nouvelle demande.

Assis au bord d'une fontaine, tous trois s'amusoient à des jeux innocens. Lindor voyoit-il quelques belles fleurs, il se hâtoit de les cueillir, & d'en former des couronnes, dont il paroît les jeunes Bergeres. Toujours les fleurs les plus brillantes entouroient le front de Zirphée. Célaïre faisoit à son tour des guirlandes qu'elle entrelassoit dans les bras de sa sœur : penchant alors mollement la tête, elle parcouroit la Bergere d'un œil étonné; que Célaïre la trouvoit d'une beauté noble & touchante! Après l'avoir contemplée un instant, elle se précipitoit tout-à-coup dans les bras de Zirphée, & sur sa bouche étouffoit un soupir à demi échapé. Se retirant ensuite des bras de sa sœur, Célaïre avec un regard du coin de l'œil, ac-

compagné d'un sourire enfantin, mêlé d'un peu de trouble, & rougissant d'avoir rougi, du petit doigt montroit à Lindor l'adorable Zirphée.

A chaque mot obligeant que Lindor disoit à la jeune Célaïre, elle pressoit Lampas son propre chien sur sa gorge naissante. D'autre fois elle prenoit le chapeau de Lindor qu'elle jettoit loin d'elle, & se le faisant rapporter par Lampas, elle le présentoit ensuite au Berger. Si cependant il étoit auprès de Zirphée, Célaïre se trouvoit vis-à-vis de lui. Mais le moment où Lindor venoit à se lever de sa place, elle la prenoit; & ravie de tenir quelque chose de Lindor, de toucher à ce qu'il avoit touché, pour lors elle s'animoit, & sa conversation en devenoit encore plus charmante.

Quand ils danſoient en rond, Célaïre qui ne ſe tenoit pas de joie en ſentant la main de Lindor dans la ſienne, preſſoit avec tranſport la main de ſa ſœur.

A toute heure, en tous lieux, Lindor liſoit ſon bonheur dans les yeux de ſa Bergere : tous deux s'aimoient, tous deux ne ſe l'étoient point dit, & tous deux le ſçavoient ſans ſe le dire. Eh! quel beſoin eſt-il de parler! quand le ſentiment de l'amour eſt dans le cœur, l'expreſſion en eſt dans toute la perſonne.

Preſque également partagée entre Lindor & Zirphée, Célaïre ne trouvoit de douceur qu'à s'entretenir des objets de ſa tendreſſe. Jamais elle ne parloit à Zirphée que de Lindor, & quand elle entretenoit le Berger, c'étoit des excellentes qualités de

sa sœur. Ainsi sans en avoir le moindre soupçon, elle servoit la passion de deux Amans, & se préparoit une longue suite de malheurs.

Lindor s'étant un jour séparé des deux Bergeres pour aller visiter quelques paturages, les deux sœurs se chargerent du soin du troupeau. Toutes deux se promenoient dans la prairie en le gardant : mais se sentant à la fin un peu fatiguées de la promenade, elles entrerent dans un bocage & s'assirent. Elles aimoient, vouloient converser ensemble, & se mirent à parler des charmes de l'amitié. Célaïre, l'innocence même, prononça sur le champ le nom de Lindor, c'étoit toujours là qu'elle en revenoit. Elle fit remarquer à Zirphée, combien il étoit aimable, le charme qu'il mettoit

mettoit dans ses actions les plus indifférentes, & toujours en louant le Berger, elle fit beaucoup valoir à Zirphée, l'amitié que Lindor avoit pour elle.

Que vous êtes folle, ma chere Célaïre, dit Zirphée ! puisque vous avez à m'entretenir des sentimens qu'on a pour moi, que ne me parlez-vous plutôt des vôtres : la conversation en sera bien plus agréable. Ah, ma Sœur, ma chere petite Sœur, s'écria Célaïre, en jettant ses bras au tour du col de Zirphée, & l'embrassant de toutes ses forces, vous n'aimez pas Lindor ? Quoi, vous n'aimez pas, reprit-elle tout étonnée, ce Lindor, dont la tendresse pour vous, & je ne doute pas, ajoûta-t-elle avec un leger soupir, égale du moins la mienne ; vous ne m'ai-

mez donc plus ? Je vous croiois l'ame si bonne, si sensible, si tendre ! mais, Célaïre, répondit Zirphée en souriant, & lui rendant ses caresses, vous n'êtes pas trop sage ; & si mon Pere sçavoit tout ceci, peut être qu'il n'en seroit pas content. Eh, pourquoi donc, interrompit vivement Célaïre ? Mon Pere vous aime autant que moi, il aime Lindor autant que nous, n'est-il pas naturel que nous aimions le Berger autant que mon Pere l'aime ; pour moi je n'y vois point de mal : mais, vous n'aimez pas Lindor ? Quel est donc cet entêtement, demanda Zirphée, par quelle raison, je vous prie, ne voulez-vous pas que j'aime Lindor ? par la raison que vous me le cachez, reprit Célaïre, qui par instinct, cherchoit à connoî-

tre quels étoient les sentimens de Zirphée à l'égard du jeune Berger. Eh bien, pour vous dire tout, répondit Zirphée, j'ai de l'amitié pour lui, en êtes-vous enfin satisfaite ? Oh que non, répartit la petite Curieuse, & pour vous le prouver, je parie que vous m'aimez beaucoup plus que lui. Sans doute, & vous avez raison, répliqua Zirphée. Eh bien, puisque j'ai raison, reprit Célaïre, c'est donc vous qui avez tort. Comment en effet, voulez-vous avoir raison, avec le ton dont vous me parlez de votre amitié pour le Berger. Quand j'en ai pour quelqu'un je voudrois qu'on l'aimât autant que je l'aime, qu'on le vît comme moi ; oui, de mes propres yeux. Célaïre dans les transports, ajouta sans s'en appercevoir, tout ce qui

pouvoit faire passer dans le cœur de Zirphée, ce qu'elle ressentoit pour Lindor. A force de vouloir cependant, pénétrer dans le secret des autres, Célaïre découvroit insensiblement le sien : mais, elle étoit trop ingenue pour pouvoir en cet instant, rien cacher à sa Sœur. Par grace, dit à la fin Zirphée, en embrassant Célaïre avec un peu de trouble, qu'il ne soit plus mention de Lindor.

A la maniere vive dont Zirphée s'énonça, Célaïre craignit de lui avoir déplu, & se mit à pleurer. Attendrie en voyant couler les larmes de sa sœur, Zirphée la prit dans ses bras ; & laissant échapper tantôt un mot, tantôt un autre, elle apprit à Célaïre qu'elle aimoit Lindor autant que la petite Bergere l'aimoit. Qui fut bien étonnée, ce fut Célaïre ; elle vou-

soit qu'on eût pour le Berger, une tendresse égale à la sienne pour lui; elle désiroit même d'en être assurée; mais dès qu'elle le fût, elle ne se trouvoit plus si contente.

Pendant que les deux Bergeres s'entretenoient ainsi, leur troupeau qui paissoit au loin, quittant le Domaine de Limas, passoit sur les terres voisines. S'en étant donc apperçues presque dans le moment, elles se hâterent d'accourir pour le ramener dans les pâturages appartenans à leur Pere.

Lindor ne cessoit pendant ce tems-là, de réfléchir sur les plaisirs qu'il goûtoit dans ce séjour tranquille : il n'étoit environné que d'objets agréables, tout ne l'entretenoit que d'idées riantes. Si sa félicité se trouvoit altérée par le malheur de Célaïre, dont

la passion ne lui avoit point échappé, que cette passion même donnoit occasion à des pensées douces. Les façons charmantes de la jeune Bergere, & la maniere dont la passion s'énonçoit en Célaïre, tout en elle étoit simple, & plein de candeur. Non, s'écrioit-il dans un transport d'admiration, jusqu'à ce jour, je n'ai point vécu : fatale grandeur que ton poison funeste s'éloigne de moi : qu'ai-je vû dans le Palais de mon Pere, la Ville que m'a-t'elle offert ! c'est ici que j'ai connu, c'est ici que j'ai trouvé le bonheur, ici tout respire l'innocence ; heureuse terre, ô charmante Zirphée!

A ces mots, des cris perçans se firent entendre, Lindor se léve avec précipitation, il accourt ; Dieux, l'objet touchant, Cé-

laïre baignée de larmes, quel horrible preſſentiment ! Lindor tout émû, s'empreſſe de ſçavoir la cauſe de la douleur de Célaïre, qui d'abord ne put lui répondre. A la fin, à travers mille ſanglots qui ſuffoquoient la Bergere, ſa voix ſe faiſant un paſſage, elle apprit à Lindor que la malheureuſe Zirphée venoit de leur être enlevée. Glacé de douleur à cette affreuſe nouvelle, il perdit preſque l'uſage des ſens ; mais l'amour le lui rendit auſſi-tôt. Impatient, furieux, il s'informa pour lors, de quel côté avoient adreſſé leurs pas les téméraires qui avoient oſé lui ravir ſon Amante ; Célaïre le lui montra, & ſur le champ, il vola ſur leurs traces.

Si la douleur de Célaïre & de Lindor étoit extrême, quel fut

l'accablement du vieux Limas ! Où ſont-ils, s'écrioit-il, les Barbares, qui m'ont ſéparé de ma chere fille, je ne la reverrai donc plus ! tout me rappellera-t-il ſans ceſſe le plus cruel des malheurs ; Aziamire, Aziamire, tous les jours je te perds, & pour la premiere fois ! O cher objet de ma tendreſſe & de mes regrets, ne te ſerai-je jamais rendu ; que fais-je ſur la terre, & la vie que ſeroit-elle, hélas, ſans la douceur que je trouve à te pleurer ! Grands Dieux ! je n'ai donc abandonné le Palais de mon pere pour me retirer en cet azyle, que pour éprouver encore la méchanceté des hommes ! Alziamire, Alziamire, tu n'es plus. O ma chere fille, je l'ai perdue ; Alors épuiſé par ſon affliction, il tomba privé

du sentiment qui ne lui fut rendu qu'avec sa douleur.

Depuis plusieurs heures, Lindor couroit cependant sans relâche, lorsqu'à la nuit tombante, il vit dans le chemin qu'il tenoit, plusieurs hommes venir à lui. Rempli d'espérance, il s'avança & reconnut en eux, des voisins de Limas qui revenoient de la Ville. Lindor leur raconta ce qu'il sçavoit du malheur de la Bergere, dont ils ne purent lui rien apprendre. Ignorant la route qu'avoient prise les Ravisseurs de son Amante, & dans l'impossibilité d'en être éclairci, ce fut pour lors que le jeune Berger fût accablé sous le poids de la perte qu'il avoit faite. La profonde douleur dans laquelle ces bonnes gens voyoient Lindor plongé, pouvoit lui devenir funeste, & ne voulant point

l'abandonner à ſon déſeſpoir, ils l'entraînerent malgré lui vers le hameau.

Le vieux Limas s'étant couché, Célaïre dans des inquiétudes mortelles attendoit le jeune Berger ; qu'on ſe faſſe s'il ſe peut, une idée de leur abord. Après être reſtés un tems conſidérable ſans ſe parler, le jeune Berger pouſſant un profond ſoupir, voulut ſçavoir toutes les circonſtances de l'aventure de ſon Amante.

Aſſiſes toutes deux dans le bocage qui borde nos prairies, dit Célaïre, en cherchant à ſurmonter ſa douleur, ma malheureuſe ſœur & moi nous entretenions. Je lui parlois de vous, le dirai je Lindor, ajoûta la Bergere en ſoupirant, ma ſœur m'écoutoit avec plaiſir : je le ſentois, je le

voyois ; l'amitié que j'ai pour vous, mon frere, ma rendu clairvoiante. Pour redoubler le plaisir de ma sœur, j'enchérissois sur mes éloges ; je n'avois pas à craindre de tomber dans des rédites. Ah, que l'amité, mon frere, est une passion douce, que ses plaisirs sont enchanteurs ! Il me sembloit parlant de vous à ma sœur, que j'entendois un autre dire du bien de moi-même.

Tandis que nous nous amusions ensemble, le troupeau s'écartoit de nos terres. Nous en étant apperçues, nous accourions pour le ramener, quand nous nous sommes vûes entourées d'une foule de gens de guerre à cheval, qui nous séparant, ont enlevé Zirphée. Ah ! ma sœur, s'est-elle écriée, venez à moi. Je me suis alors jettée au

milieu des armes de ces scélérats, qui me repoussant, & s'éloignant avec la plus grande vîtesse, ont aussi-tôt disparu.

Pendant tout le récit de Célaïre, Lindor n'avoit cessé d'avoir les yeux attachés sur ceux de la Bergere, dans lesquels il puisoit un surcroît de douleur. Inconsolable, il ne trouvoit de soulagement que dans l'excès de son affliction. La présence de l'infortuné Limas, ne faisant qu'augmenter encore le désespoir de Lindor, à tout moment, ils déploroient ensemble leur fatale destinée.

Lindor reprit, peu de jours après, ses exercices champêtres; mais que tout lui parut changé! il étendoit dans l'immensité des cieux, des regards qu'il laissoit ensuite, tomber autour de lui. Quelle effrayante solitude! une

horreur ſombre ſembloit couvrir la ſurface de la terre ; l'abſence de Zirphée a tout flétri, & la nature en ſilence, a perdu cette voix dont les accens ne ſe font entendre que des cœurs ſenſibles. Un foible jour ſembloit à la fin ſe répandre ſur ces climats ; tout ne ſe ranimoit aux yeux de Lindor, que pour offrir l'image de ſon malheur. Il conduiſoit ſes troupeaux aux lieux, où pour la premiere fois, il parut aux yeux de Zirphée, & dans ceux où il l'avoit vûe depuis. Il ſe plaiſoit, il aimoit à reſpirer le même air qu'elle avoit reſpiré : tout ne lui parloit que de la perte qu'il avoit faite ; Tout ne lui parloit que de Zirphée. Il la redemandoit à ces bois, ces prés, ces fontaines, à ces gazons fleuris qu'elle avoit foulés, à la terre, au ciel, en-

fin à l'Univers entier embelli de ſes regards.

Que les inſtans d'un bonheur qui n'eſt plus, ſont encore chers! c'eſt par leur ſouvenir que nous eſt rendu le ſentiment de ces biens dont la perte fait couler nos larmes: Lindor ſéparé de Zirphée s'entretenoit encore avec elle. Quand il venoit à jetter les yeux ſur les premiers momens de ſa vie, il ne voyoit dans la famille de Limas, avant l'enlevement de Zirphée, que la vertu & la félicité réünies. Quels lieux retenoient la Bergère; que ne pouvoit-il la rendre à ſa famille; à tout hazard, il vouloit ſur le champ, voler après elle. Mais, ſe diſoit-il auſſi-tôt à lui-même, abandonner Célaïre, abandonner Limas, ce bon pere, cet ami ſi tendre, à toute l'horreur de leur

ſituation, n'eſt-ce pas encore, ajoûter au malheur des infortunés! en balance entre ce qu'exige de nous l'amour, & ce qu'on doit à l'amitié, Lindor reſtoit incertain; l'amour cependant l'emporta.

Le jeune Berger s'occupoit de ſes réfléxions, lorſque Célaïre parut: Un rayon de joie éclaira, pour un inſtant, le viſage de Lindor; la préſence de Célaïre pouvoit ſeule le conſoler dans l'abſence de Zirphée. Quoi, mon frère, dit Célaire, vous me fuyez; avez vous donc oublié que je ſuis votre meilleure amie; eh, pourquoi me cacher vos peines? Ah, ma ſœur, répondit Lindor, & vous... Que le ſentimenr de mes maux ceſſe de vous allarmer, reprit vivement Celaïre en cherchant à retenir ſes larmes. Vous

parlez de consolation, s'écria Lindor, quand je vous vois inconsolable. Eh, qu'importe mon affliction, repartit Célaïre, puisque la fatalité de notre destinée nous condamne à pleurer, mêlons nos pleurs, ils en seront plus doux. Je ne la verrai plus cette sœur chérie, nous partagions sa tendresse, & l'infortunée ne nous a plus: que ne puis-je.... Il n'appartient qu'à moi de vous la rendre, interrompit Lindor, qui sentoit ne pouvoir plus vivre sans son Amante. Grands Dieux, que vais-je devenir, s'écria Célaïre entraînée par sa passion: par quel malheur ai-je perdu Zirphée; pourquoi faut-il..! Ah, reprit-elle après un moment de silence, si je ne suis plus destinée à reparoître à vos yeux, qu'un doux souvenir me conserve du moins, dans

dans votre mémoire. Quand vous & l'heureuſe Zirphée ſerez réünis, que mon nom ſe gliſſe quelquefois, dans vos entretiens : mon frère, je ne vous verrai plus !

En recevant les adieux de Lindor, le vieux Limas ſentit renouveller toutes ſes pertes. Ce ne fut de ſon côté, qu'en ſe faiſant violence que Lindor s'arracha des bras du pere de ſon Amante. Lindor le quitta l'œil humide de larmes, & quoiqu'il volât ſur les pas de Zirphée, il ne pût que preſſer la main de Celaïre dans les ſiennes.

Toutes les forces abandonnerent en ce moment, la Bergère, un torrent de larmes couloient de ſes beaux yeux. Elle n'étoit plus cette Célaïre dont le courage l'avoit étonné ; c'étoit une Amante en pleurs qui perdoit ce

qu'elle adoroit. Cherchant à se plier pourtant à la nécessité d'avoir à s'en séparer, l'espérance que Lindor pourroit lui rendre sa sœur, calmoit un peu son affliction. Mais quand elle venoit à penser qu'ils s'aimoient enfin qu'ils se reverroient sans elle, apprenant pour lors à connoître ce que c'est que l'amour, & combien ses droits sont plus chers que ceux de la plus forte amitié. Célaïre sentoit son cœur se révolter: & que l'absence du jeune Berger lui devenoit cruelle!

L'Amoureux Lindor précipitoit cependant sa marche; il lui sembloit que s'éloigner avec rapidité de Célaïre, c'étoit retrancher à la douleur qu'il avoit de se séparer d'elle. Comment eut-il pu ne pas regretter, en effet, la Bergère; la bonté d'ame faisoit

presque oublier à Celaïre le soin de sa propre tranquillité pour ne s'occuper que de celle des autres. Rivale de sa sœur, s'il en eut dû coûter une larme à Zirphée, jamais elle n'eut voulu du cœur de Lindor. Quelle preuve plus forte combien l'ame de Célaïre étoit innocente & pure, que cet abandon de ses propres intérêts! Tout ce que Lindor avoit vu chez Limas, portoit un caractère de vérité, de candeur & de tendresse inexprimables. Quand il pensoit à Celaïre & Limas, il sentoit son ame adoucie : il oublioit qu'il leur devoit son admiration, pour ne donner à leur souvenir que les regrets les plus tendres.

Le sur-lendemain de son départ du hameau, Lindor ne rencontra sur ses pas, qu'une foule de vilageois qui bordoient le chemin,

& qu'il prit d'abord, pour des insensés. Ceux-ci le visage inondé de pleurs, déchiroient leurs vêtemens : ceux-là se tordoient les bras en poussant des cris affreux ; tandis que d'autres se roulant avec fureur à terre, se frappoient rudement, la tête sur le pavé.

L'excès d'un pareil désespoir, ne pouvoit qu'étonner le Berger : il sçut de l'un de ces misérables qu'il interrogea qu'on leur avoit enlevé leurs femmes & leurs enfans. Ce malheureux étouffé par les sanglots, ne put en dire davantage, &, montrant la route que tenoient les ravisseurs, il quittoit Lindor, qui l'arrêtant, lui remit tout l'argent qu'il avoit sur lui. Le malheur de tant d'infortunés & celui de Lindor étant le même, il sentit redoubler ses inquiétudes sur le compte de Zirphée.

Réſolu de périr ou de lui rendre la liberté, un pieu dans la main, il tourna du côté qu'avoient pris les Raviſſeurs.

Depuis plus de ſix jours le Berger marchoit, lorſqu'il vit un gros de Cavalerie s'avancer vers lui. Lindor s'imaginant que ce pouvoient être les Raviſſeurs qu'il cherchoit, treſſaillit de joie, & ſe hâta de les joindre. Bientôt, il reconnut aux aigles Romaines, les troupes de l'Empereur de Gréce. Il en apprit qu'une bande aſſez nombreuſe de ces hommes cruels, qui ne ſe nourriſſent que de meurtres & de rapines, étant dans l'eſpace de deux mois, venuë fondre à diverſes repriſes, ſur la Gréce, ils l'avoient parcouruë preſque d'un bout à l'autre. On ajoûta qu'ayant donné la chaſſe à ces Brigands, ils s'étoient

rejettés sur la côte de Zeniton, & que là, remontant sur leurs bâtimens qui les attendoient à la rade, ils faisoient voile vers l'Asie.

Pleinement persuadé que Zirphée étoit devenuë la proie de ces inhumains, Lindor s'éloigna. Quoiqu'il ne put concevoir pourquoi Celaïre n'avoit pas eu le même sort que Zirphée, il n'en jugeoit pas moins certain le malheur de son Amante, qu'il ne cessoit de déplorer. Peut-être qu'en ce moment même, s'écrioit-t'il d'une voix affoiblie par la douleur, Zirphée venduë comme une Esclave, & renfermée dans un appartement de femmes, est perduë à jamais. Guidé pourtant, par un foible rayon d'espérance, il continuoit son voyage, & à mesure qu'il avançoit, il alloit aux informations. Déja il

avoit traverſé pluſieurs Provinces, lorſqu'à l'entrée d'une Ville de médiocre étenduë, au-deſſus d'une eſpéce de vieux portique, il lut ces mots, *Ville du Oui-dire*.

Saiſi de joie, Lindor franchit le ſeuil de la porte, ne doutant point que dans une Ville auſſi bien informée, on ne ſçut en quel endroit les Brigands étoient allé dépoſer leur butin, & par la même raiſon, ce que Zirphée étoit devenuë. Au premier coup d'œil, la *Ville du Oui-dire* ſembloit bâtie ſur des fondemens très-ſolides; lorſque Lindor vint cependant, à la conſidérer avec plus d'attention, elle lui parut tout en l'air. Par un prodige auſſi ſurprenant, les murs y avoient le don de la parole; mais ne faiſant que répéter ce qu'ils entendoient dire, ils ne diſoient que des ſottiſes.

Dans cette Ville, chacun pour donner du crédit, ou du cours à ce qui lui plaisoit imaginer, ou débiter au détriment de son prochain, prétendoit l'avoir oui dire. C'est de cet usage que la Ville qui n'étoit habitée que par un peuple de lâches calomniateurs, fort sots, très-envieux avoit pris son nom.

A la fin, le Prince se trouva dans le milieu d'un carrefour immense, habité par un Peuple fainéant, mais vorace, qui toujours la bouche béante, regardoit en l'air. Ce Peuple qui ne se nourrissoit que d'une seule sorte de volaille, espéce rare, & fort sujette à corruption; se voyant forcé à des jeûnes fréquens, étoit pâle & défait.

Sous des arbres touffus dont tout le carrefour étoit planté, on voyoit

voyoit se promener à la file, de belles Vierges, dont les vêtemens étoient d'une blancheur éblouïssante. L'air venoit-il à raisonner du bruit d'un sot Vaudeville, les robes des Vierges modestes se couvroient aussi-tôt de taches. Oh pourcela, *je l'ai ouï dire*, le chansonnier a raison, & rien n'est plus vrai, s'écrioient, en éclatant d'une joye maligne, une troupe de Furies Douairieres, dont les habits sales, & tombant par lambeaux, traînoient dans la fange.

N'osant porter les regards sur les belles Vierges, sans se sentir dévorées d'envie & de douleur, elles répétoient le couplet, & faisoient des commentaires, entre-mêlés de critiques, sur la beauté de celles ci. Sans doute, *je l'ai ouï dire*, s'écrioient à l'uniſſon des vieilles Furies, un tas

d'imbéciles qui leur ſervoient d'écho : & le couplet chanté en grand chœur, rempliſſoit la promenade. Les taches faites aux robes des Vierges s'aggrandiſſoient pour lors à vûe d'œil, & les victimes infortunées du *oui dire*, confuſes de l'état de leur parure, en étoient réduites à ſoupirer. A peine cependant, avoient-elles fait une vingtaine de pas, que leurs robes reprenoient leur premier éclat. C'eſt alors que les Mégeres ſurannées s'écrioient avec plus de fureur, *je l'ai oui dire*, & cela eſt. Mais, on ne les en croyoit plus ; en revanche, on les fuyoit, & tout le monde avoit en une égale exécration, elles & les Chanſonniers.

Si Lindor eût cédé aux mouvemens de ſon indignation, il eût fait main-baſſe ſur ces vils

ſuppôts de la calomnie : cependant, il aima mieux aborder un de nos déſœuvrés, pour le queſtionner ſur le compte de Zirphée. Celui-ci ne ſçavoit ce dont on lui parloit, il falloit ſauver l'honneur du corps qui ſe pique d'être toujours bien informé ; notre homme fit à ſon tour, des queſtions à Lindor. Le Prince n'y répondit qu'en racontant ce qu'il ſçavoit de l'aventure de Zirphée, dont il fit le portrait, & dépeignit l'ajuſtement. Ah, pour le coup, je me la rappelle, dit le Nouveliſte en ſecouant la tête d'un air de réflexion, nous l'avons vûe paſſer, il y a tantôt ſix mois. Les Brigands qui l'emmenoient l'ont vendue douze mille ſequins, au plus riche Marchand d'eſclaves de Smirne. Pour lors il feignit de lire ſon répertoire, où la nouvelle

paroiſſoit bien circonſtanciée. Comment cela peut-il être, reprit Lindor, deux mois ſe ſont à peine écoulés depuis ſon enlevement ? Oh, bien répliqua le Nouveliſte, d'un air impatient, la choſe n'en eſt pas moins vraie. Pour vous prouver de plus, que je ſuis très-au fait de tout ce qui ſe paſſe, les enchantemens du *Château de sûreté* ſont détruits, & je vous l'apprends. De vous dire comment on a mis à fin cette grande aventure, les nouvelles publiques n'en font aucune mention. Ce qu'on en ſçait, eſt que toute la Chevalerie errante s'étant miſe en campagne, en eſt enfin venuë à bout. On aſſure encore, que la Princeſſe de Géorgie épriſe de la paſſion la plus tendre, épouſe Gris-de-Lin. Lindor ne ſçavoit ce que c'étoit que ce *Château de*

ſûreté dont le Nouveliſte vouloit lui parler ; mais, très-indifférent ſur le compte d'Axianie, depuis qu'il avoit vû Zirphée, il apprit ſon mariage ſans la plus légere émotion, & prit congé des Seigneurs Nouveliſtes.

Après avoir encore, porté ſes pas en différentes contrées, Salnaïm ſe trouva dans une grande forêt, dont les arbres touchoient aux nuës. Une large riviere coulant au travers de cette étendue immenſe de bois, alloit entourer d'un large canal, un Château qui fermoit l'horiſon.

Le Prince avoit fait deux cent pas dans une large route, qui traverſoit d'un bout à l'autre, la forêt, lorſqu'il fût arrêté par une barriere. Au-devant s'élevoit une pyramide, & ſur ſa baſe étoient ces mots. *Si tu veux conquérir les*

armes de Gian-Ben-Gian, (a) il te faut combattre le Géant Fagamondamax l'invincible. Salnaïm n'étoit point en équipage de combat, mais ne consultant que son courage & la richesse du prix, il franchit la barriere.

Aux deux côtés du chemin que tenoit Salnaïm, étoient suspendues à de hautes colomnes, les armes de tous ceux qui avoient succombé dans la périlleuse entreprise que le Prince alloit tenter. Le nombre de ces Chevaliers, tous de la plus haute réputation, étoit infini.

A la vûe de tant de trophées à la gloire du Géant, le Prince enflammé d'une noble colere, sentit redoubler son courage, & ne

(a) Gian-Ben-Gian étoit, selon les Orientaux, Roi des Peris ou des Fées : le bouclier de ce Monarque est très-célebre.

douta plus de la victoire. S'approchant d'un arbre, il en détacha des armes, elles lui parurent d'un acier excellent, il s'en revêtit, & marcha droit au Géant.

Dès que Fagamondamak apperçut le Prince, le voyant à pied, il le prit pour un Herault qui lui apportoit un cartel de défi, & sur le champ, se fit amener son cheval de combat. Ce fût avec la derniere surprise qu'il apprit le dessein de Salnaïm; il eut pitié de sa jeunesse, & lui conseilla bien charitablement, de s'en retourner dans le pays de Romancie, ou des Chevaliers s'avisoient de battre des Géans. Un pareil conseil n'étant pas du goût du Prince, il baissa la visiere de son casque, & pour toute réponse, dit au Geant qu'il eut à se bien dé-

fendre. Fagamondamak quoique Géant & gâté par les ſuccès, étoit le plus galant homme, & le plus courtois Chevalier, il mit pied à terre.

Embraſſant alors ſon écu, Salnaïm tête baiſſée, fondit ſur Fagamondamak, qui dans le moment le reconnut pour un Adverſaire digne de lui. Rien n'égale les efforts que le Géant & le Prince faiſoient chacun de leur côté: tous deux bientôt couverts de ſang, tous deux également animés, combattoient avec un avantage égal. Depuis plus d'une bonne heure que duroit le combat, le Prince ne donnoit aucun relâche à ſon ennemi : Tant de vigueur, tant d'audace, & dans un âge ſi tendre, étonnent Fagamondamak. Furieux, & le bras levé, le Géant s'avance ſur le Prince, Sal-

naïm oppose promptement, l'Ecu, le jette de côté, choisit le Géant au défaut des armes, & lui plonge le glaive dans le flanc.

Fagamondamak commença dès-lors, à s'affoiblir, & ses forces s'écoulant avec son sang, il se mit à vaciller. Déja ses yeux appesantis cherchent à fuir la lumiere du jour qui les importune. Dans la nécessité pour lui d'avoir à périr, il fait un dernier effort pour arracher la victoire au Prince. Mais, le fer échappant de sa débile main, & sa tête qu'il ne peut plus retenir plongeant en avant, la face contre terre, il tombe aux pieds de son vainqueur.

Le Prince d'Armenie, ne pût voir un si vaillant homme étendu sur la poussiere, sans en être touché; il retourna le Géant dont il

délaſſa le heaume, & lui fit prendre l'air. Peu de momens après, Fagamondamak donna quelques ſignes de vie: alors le Prince appella l'Ecuyer du Géant, lui recommanda de faire promptement apporter du ſecours à ſon Maître, & paſſa plus avant.

Les armes de Gian-ben-gian poſées ſur la baſe d'un grand Obéliſque, s'offrirent bientôt, aux regards du Prince d'Armenie. C'étoit une armure de toutes piéces, complette, en or, & toute éclatante de pierreries. Son extrême ſomptuoſité n'effaçoit en rien cependant, le magnifique harnois dont étoit couvert le ſuperbe courſier qu'on voyoit attaché au deſſous. Salnaïm ſe dépouilla de ſes armes à demi rompuës, & ſe para de celles qu'il ne devoit

qu'à sa valeur. Sautant pour lors légèrement, sur le courtier, il s'avança vers le Château, qui n'étoit qu'à quelque distance.

Arrivé presqu'au pied de la fortereſſe, Salnaïm s'en trouva séparé par un fossé large & profond, qui en défendoit l'accès. Presque dans le même instant, un Guerrier sorti du Château, parut sur l'autre bord, & se fit passer. Le Guerrier étoit de la plus haute apparence, Salnaïm s'éloigna du canal, pour donner à son ennemi la facilité de prendre du champ.

La lance baissée, le Prince & le Chevalier couroient l'un contre l'autre, avec une égale impétuosité, le choc fut terrible, & tous deux vuiderent les arçons. Quand Salnaïm qui s'étoit relevé le premier, vit le Guerrier en

état de combattre, il fut au-devant de lui. D'abord les deux champions s'obſervent, ſe tâtent; ils ſe chargent, ſe preſſent, s'abandonnent, frappent, ſe détournent, reculent, & s'élancent enſuite, avec plus de fureur. Leurs glaives enſanglantés ſe croiſant avec un bruit épouvantable, couvrent les deux combattans du feu qui jaillit ſous cent coups redoublés. Si le Chevalier du Château plus âgé que le Prince, l'emporte en apparence par la force, Salnaïm plus adroit, devenu plus ardent, porte des coups plus rapides & plus certains. A la fin irrité d'une auſſi longue réſiſtance, le Prince raſſemble ſes forces, & fait tomber ſon redoutable cimetère ſur le caſque du Guerrier qui chancelle. Salnaïm redouble, ébranle

son ennemi qu'il pousse rudement de son bouclier, le renverse, & le cimetère haut, se précipite sur le Chevalier, & lui donne la vie.

Laissant là le Guerrier, le Prince se jette en selle, & d'un air d'autorité qui forçoit à obéïr, il ordonna qu'on eût à le passer à l'autre bord. Quand il fut dans la Citadelle, n'y voyant personne, imaginant que la garnison s'étoit retirée dans le dongeon, il en prit le chemin. Après avoir monté quelque tems, il entra dans un laboratoire, dont tous les ustenciles étoient d'or, & rangés dans le plus grand ordre. Ebloui de tant de richesses, mais sans en être touché, le Prince s'amusoit à lire les étiquettes sur chaque vase. Une inscription sur la cheminée du laboratoire, ap-

prit à Salnaïm que toutes ces compoſitions étoient de la Péri Paracelſa. Le Prince d'Arménie, avoit reçu diverſes profondes bleſſures ; à peine cependant, eut-il avallé quelques gouttes d'un élixir vulnéraire, qu'il les ſentît totalement guéries, & ſes forces bien réparées. Mais, par un prodige fatal, la petite bouteille ſe briſa dans les mains du Prince. Il en eut un regret d'autant plus vif, qu'il ſe voyoit par-là dans l'impuiſſance d'arracher ainſi qu'ils s'en étoit flaté, le Géant à la mort qui le menaçoit.

En examinant avec plus d'attention, le laboratoire, pour voir s'il n'y découvriroit point encore quelque baume propre à l'état du Géant, il apperçut dans un coin une petite porte, ſur laquelle étoit l'empreinte du ſceau de Sa-

lomon. Salnaïm leva le cachet, & se trouva dans un réduit qui renfermoit un Trésor d'un prix inestimable. Là, douze grandes urnes decornaline, étoient pleines de poudre de projection, la véritable médecine universelle, mais qu'il falloit sçavoir employer; & c'étoit ce que le Prince ignoroit. Le second objet qui se présenta, fut une phiole de cristal de roche, remplie d'huile de Talc, dont la propriété la plus spécifique est d'embellir & de conserver la beauté. Ah, dit Salnaïm, après avoir considéré quelque tems, la phiole, Zirphée est si belle! le tems ne peut rien sur Zirphée, & quand bien même... Attenant étoit un filtre pour se faire aimer: Je suis aimé de Zirphée, ajoûta Salnaïm, & rien ne peut augmenter mon amour; a-

t-on même, le pouvoir de cesser de l'aimer!

Les yeux humectés de larmes, & fixés sur les richesses du réduit, le tendre & galant Prince d'Arménie, se nourissoit des douces idées de l'amour. Ses regards furent alors, frappés par un escarboucle de la forme d'un petit flacon, & plus brillante que l'étoile du matin. Dans ce flacon étoit une dose d'essence d'immortalité, qui par sa vertu toute divine, éternisoit & perfectionnoit les graces de la premiere jeunesse, comme il en augmentoit les forces & la santé. Je consens en ce moment que Zirphée soit toujours belle, s'écria Salnaïm en prenant le flacon. Oui, je veux poursuivit-il, qu'elle vive, & qu'elle vive toujours : heureux si mes yeux mourans peuvent errer, & se fermer

mer sur elle: mon être ne sera plus, mais je vivrai toujours, & dans le cœur de Zirphée.

Rempli de la douce certitude de n'avoir plus à trembler pour son Amante, le Prince se retiroit content, lorsque le souvenir de Celaïre, étant venu s'offrir, il prit l'huile de Talc. Voyant à côté de la phiole, une bouteille pleine d'eau de la fontaine du rajeunissement, Limas, s'écria pour la seconde fois, Salnaïm, en versant des pleurs de joie, & saisissant vivement la bouteille, Limas, ô mon Pere! la reconnoissance à toujours des désirs, ses vœux sont toujours impuissans; non, jamais je ne te rendrai tes bienfaits. J'en serois inconsolable, mais j'aime à te devoir, & ce sentiment est ma seule vertu. Pourquoi ce trésor me re-

fuſe-t-il encore deux flacons de l'eſſence d'immortalité, pourquoi l'amour?... Ah, Celaïre, pardonne, reprit-il en s'interrompant; ſi je ne puis hélas, arrêter le coup fatal, qui ſuſpendu ſur nos têtes ménace ta vie, tu ſeras du moins toujours belle; & ſi jamais ton ame devient ſenſible, & que la Parque impitoyable te raviſſe à ton Amant, tu le verras éploré, tu le verras implorer la mort, & juſqu'en ce fatal inſtant, tu jouiras du pouvoir de tes charmes!

A ces mots, le Prince ſortit du laboratoire, & tout auſſi curieux qu'un Chevalier errant peut l'être, il ſe promena dans le Château. Rien de ſi ſomptueux que les meubles, & la maniere dont les appartemens étoient décorés. Ils donnoient ſur un jardin d'une

beauté si surprenante, si variée que je n'en ferai point la description. Tout ce que l'art a de plus riant, tout ce que la nature a de plus enchanteur, étoit rassemblé dans ce lieu de délices.

Salnaïm considéroit ces Jardins, avec un sentiment qui le ravit à lui-même, & il n'y fut rendu que par le souvenir de Zirphée. Dans le moment, il vit s'avancer un Guerrier, qui la tête appesantie sur ses deux mains, dont il se cachoit le visage, paroissoit abysmé dans la plus profonde douleur. Le Prince fut au-Guerrier, & lui fit offres de sere vice. Ah, Seigneur! répondit le Chevalier, & sans s'arrêter, de grace, laissez-moi tout à mon désespoir; votre secours ne peut rien pour le calmer, & je ne cherche qu'à mourir. Pour prix de vos

ſoins généreux puiſſiez vous être plus heureux que moi!

Alors il s'éloigna de Salnaïm avec tant de précipitation, qu'en un moment on le perdit de vûë. Le Prince, ne voyoit aucune apparence de pouvoir atteindre le Guerrier; toujours en s'entretenant de Zirphée, & cherchant à découvrir la cauſe de l'état du Chevalier, il continua d'errer dans les Jardins. Bientôt, à l'extrêmité du parterre en face du Château, il découvrit un édifice en dôme, qui paroiſſoit de la derniere magnificence, & vers lequel il tourna ſes pas.

Cet édifice merveilleux de jaſpe ſanguin, s'élevoit ſur un large perron de l'albâtre le plus fin & le plus pur. Tout l'ordre d'architecture, & les admirables bas reliefs qui l'embelliſſoient,

étoient d'or, ainsi que la porte qui le fermoit. Salnaïm monte, pousse la porte, Dieux, quelle surprise! Zirphée le visage trempé de larmes, & toute effrayée vient se jetter entre ses bras. Un bossu qui la poursuivoit, alloit la saisir par un pan de sa robe. Irrité de l'insolence du téméraire bossu, Salnaïm tire son cimetère, & d'un revers lui fait voler la tête. Le Prince se retourna pour aller à Zirphée, elle avoit disparu. Portant alors, ses regards autour de lui, Salnaïm ne vit plus le corps du Bossu. Quelle étoit l'aventure du Prince? il eut beau visiter le salon, car c'en étoit un & des plus vastes, & des plus superbes, & digne en un mot d'une Peri, la Bergère ne s'offrit plus à ses yeux.

Salnaïm venant à examiner plus attentivement, l'extérieur de l'é-

difice, fut frappé par l'inscription suivante, gravée au-dessus de la porte. *Ici quand il le plaît à la grande Péri Paracelsa, on voit tout ce qu'on veut.* Dans l'espérance de revoir Zirphée, Salnaïm rentra : Le Sultan Mohammed couché sur un lit de repos, apparut au Prince son fils. A quelque distance, un Mollak assis sur ses talons, lisoit au vénérable Mohammed quelques chapitres de l'Alcoran ; & le Monarque pour mieux recueillir son attention, pendant cette édifiante lecture, s'étant bien dévotement assoupi, ronfloit en faux bourdon, sur les préceptes de la loi. Le Prince d'Arménie contemploit encore son Pere, quand il apperçut la Sultane Reine, qui de peur de réveiller Mohammed, se couloit doucement auprès du lit du Sul-

an. Ces objets s'évanouirent, Fan-Fre-Luche, ancien gouverneur du Prince, revêtu de la robe de Grand Visir, & des autres marques de cette dignité, se montra dans le moment. On le voyoit dans son cabinet, allumant sa pipe, avec les mémoires excellens qu'avoit laissés Omar, son prédécesseur, & defaisant tout ce que ce grand homme avoit fait, seulement, pour avoir le plaisir de défaire. Le sentiment de cet amour qu'on doit à sa Patrie, arracha des larmes au Prince. Il sortit du salon indigné de l'outrage fait à la vertu, en la personne d'Omar, que la cabale de Fan-Fre-Luche avoit fait déplacer. Tout ce que le Prince venoit de voir n'étoit que pure illusion; il n'en fut pas moins persuadé cependant, que son Amante tom-

bée dans les fers, avoit besoin du secours de son bras.

Pénétré de la plus vive douleur, il se hâta de parcourir les lieux les plus cachés des jardins, toujours dans l'espérance que la Bergère viendroit se montrer encore à lui. Ses recherches étant vaines, il monta sur une terrasse élevée de plus de trente coudées, au-dessus de la plus belle campagne qui fut jamais. Elle étaloit le spectacle pompeux de l'univers entier, & des Scènes sanglantes qui tout-à-coup, en changent la face. Que de malheurs, grands Dieux! s'offrirent à Salnaïm, il en fut épouvanté. Ici, la superstition, les yeux attachés au Ciel, traînoit d'un bras ensanglanté, les victimes humaines au pied des Autels. Là, l'affreuse tyrannie à qui sa destinée ne laisse

té le pouvoir que de faire des crimes, étendant son empire sur la terre, écrasoit sous ses pieds d'airain les malheureux mortels. Plus loin, l'inquiette & giganteſque Ambition, le fer dans une main, de l'autre semant au tour d'elle, le trouble & la confusion, de la voix animoit des armées aux prises. Au-delà, une mer hérissée d'écueils, couverte de vaisseaux & de débris, tantôt calme, tantôt battue par la tempête, s'enfonçoit dans l'horison. A chaque pas que le Prince faisoit sur la terrasse, les points de vûe varioient dans la campagne, de nouveaux objets se découvroient, avec de nouveaux malheurs.

Tant de calamités dont le Prince étoit le témoin, rempliſſoient son cœur d'amertume, faisoient couler ses larmes, &

rappellerent bien-tôt, ſes peines cruelles. S'appuyant ſur la baluſtrade qui bordoit la terraſſe, il s'occupoit de ſon infortune. Il en étoit ſi pleinement abſorbé que les objets même, fixés ſous ſes yeux, ne parvenoient pas juſques à lui. A la fin, il laiſſa tomber cependant, ſes regards au-deſſous de l'endroit où il étoit placé. Malgré la ſituation violente de ſon eſprit, de quelle douceur ſon ame ne fut-elle pas remplie en appercevant le petit domaine de Limas, renfermé dans des hayes de roſiers & de grenadiers entrelaſſés. Attenant étoit une prairie chargée de troupeaux, & que Salnaïm parcouroit d'un œil avide. Il n'y revoyoit point Zirphée; ſans doute, elle n'avoit point été rendue à ſes parens. Mais, juſte Ciel,

le ſpectacle accablant, Salnaïm fut glacé d'effroi ! Célaïre preſque mourante, & la tête renverſée ſur les genoux de Limas, qui ſe déſoloit en cherchant à ſecourir ſa fille. Les yeux de Célaïre à demi fermés, étoient tournés vers le Ciel, & Salnaïm reconnut ſur le front de Célaïre un voile dont il lui avoit fait préſent. Par un prodige, dont il ne pénétroit point la cauſe, malgré la diſtance, la voix de Limas ſe faiſoit entendre : rien de ſi touchant que les plaintes de ce bon Pere !

Le Prince ne ſentit que trop quelle part il avoit à l'état de Célaïre : Que la paſſion dont elle étoit tourmentée, rendoit à Salnaïm la vie douloureuſe ! il étoit la cauſe innocente du malheur de la Bergere, & cependant, il ſe

le reprochoit. L'aimable, la charmante Célaïre, devoit-elle s'attendre à pareille destinée, le sort affreux !

Salnaïm brûloit de l'envie d'aller partager la douleur de Limas, & les soins que ce bon Pere se donnoit auprès de sa fille. Il se pencha donc, en dehors de la balustrade, pour découvrir le chemin qui communiquoit à l'habitation du vieux Berger, & n'apperçut aucune trace. Voulant reporter ensuite ses yeux sur la demeure de Limas, elle ne s'offrit plus à lui. Pour lors le Prince se rappella qu'en effet, on ne voyoit rien dans le voisinage de Limas, qui approchât de la magnificence du Château de Paracelsa. Pleinement convaincu que tout ce qui l'avoit frappé dans la campagne, n'étoit que l'effet

d'un enchantement presque semblable à celui du salon, il se hâta d'aller rejoindre son cheval, & de voler au secours de Zirphée.

Emportant ses phioles, ses bouteilles & ses flacons, le Prince d'Arménie sortit du Château, & reprit la route qu'il avoit tenuë pour y arriver. Le Géant restoit encore étendu sur le champ de bataille, mais, son malheur trouva dans le jeune Prince, une ame sensible. Faisant de sérieuses réfléxions sur ce qu'il voyoit, Salnaïm fut étonné que les hommes pussent s'enorgueillir de leurs avantages, tout ne leur est-il pas donné !

Pour épargner au Géant la peine qu'il pouvoit ressentir à sa vüe, il crut en devoir éviter la présence. Fagamondamak se douta que Salnaïm par pure délicatesse,

cherchoit à le fuir, il le fit prier de s'approcher, & le Prince en eut la complaisance. Marquer à Pagamondamak combien il étoit touché de son état, c'eût été vouloir jouir de sa victoire, & lâchement en abuser, il ne put proférer un mot. Eh, pourquoi donc, Seigneur, dit le Géant d'une voix mourante, vouloir me dérober la vuë de mon vainqueur ? Insensé que j'étois, j'insultois à la trop grande jeunesse d'un héros. Que j'arrose des larmes de mon repentir, ajoûta-t-il, en se saisissant des mains du Prince, qu'il mouilloit de ses pleurs, ces mains victorieuses qui ont tenu ma destinée en leur pouvoir. Généreux Vainqueur, je suis à toi, & si le Ciel a marqué ce jour pour être le dernier de ma vie, je n'ai plus de regret à ma défaite, du

moins, je mourai ton ami.

Les yeux remplis de pleurs, Salnaïm se précipita dans les bras de Fagamondamak. Mais, se sentant trop pressé par son attendrissement, que la douleur de se trouver inutile au Géant ne faisoit qu'augmenter, il se releva tout-à-coup, tendit une main à l'infortuné Fagamondamak, & remontant à cheval, partit avec la rapidité d'un éclair.

Dans la douce certitude de rendre éternels les jours de son Amante, la présence de Zirphée sembloit seule manquer au bonheur du Prince: que sa situation étoit, cependant cruelle! l'apparition qu'il avoit euë dans le salon enchanté, apprenoit à Salnaïm que la Bergère avoit besoin de son secours; mais, où, grands Dieux, avoit-il à porter ses pas,

Ne pouvant le découvrir, il crut devoir s'abandonner au hazard. Vainement, il avoit tenté plusieurs fois de ralentir l'impétuosité de son coursier qui tenoit du prodige, il résolut de s'y livrer. Il se flatoit que le coursier conduit par quelque intelligence bienfaisante, le meneroit aux lieux où Zirphée étoit détenuë.

Le péril de la Bergère, rappella bientôt le souvenir de l'inconnuë, toujours, il trembloit que cette inconnuë ne fut Zirphée, dont l'absence lui devenoit de plus en plus, insupportable. Par quelle fatalité, se trouvoit-il partagé entre le desir extrême de la revoir, & la crainte qu'elle ne reparût à ses yeux. Il étoit possesseur à la vérité, d'un baume divin qui devoit lui ravir ses craintes;

mais, un Oracle eſt toujours accompli.

Attaché à ſes réfléxions, Salnaïm ſe vit au milieu d'un Peuple immenſe, en partie aſſis ſur de vaſtes Amphithéâtres, qu'on avoit élevés autour d'un bucher de douze coudées en quarré. Le Prince s'étant informé de ce qu'on prétendoit faire, il lui fut répondu qu'un jeune homme ayant été ſurpris dans l'appartement de la Sultane, Reine de Perſe, on alloit tous deux les brûler. En jettant les yeux ſur les apprêts d'un ſupplice ſi barbare, le Peuple paroiſſoit ſaiſi d'horreur.

A cette accablante nouvelle, combien de choſes s'offrent à Salnaïm frappé de l'apparition dans le ſalon de Paracelſa. L'inconnuë, l'Oracle, Zirphée, l'enlevement de celle-ci, tout an-

nonce enfin au Prince le plus grand des malheurs. Sans doute que l'oppreſſeur de Zirphée, le Sultan de Perſe (*a*), doit être ce même boſſu, qu'il avoit vû dans le ſalon enchanté pourſuivant la Bergère. Ce qu'il ne pouvoit concevoir, un homme s'étoit trouvé dans la chambre de Zirphée, & du conſentement de celle-ci, d'abord il reconnut l'impoſture. Le Prince n'eut pas refuſé le ſecours de ſon bras à la perſonne la plus étrangère, mais il avoit à ſauver ſon Amante, il douta pour un inſtant, de ſon courage. L'Amour le lui

(*a*) Cette aventure eſt fondée ſur les mœurs Orientales. En Aſie, le Serail même, des plus grands Rois, n'eſt rempli que de femmes tombées dans l'eſclavage, enlevées à leurs parens, ou vendues par eux. Dans les Royaumes Muſulmans on voit aſſez ſouvent une fille du peuple, née avec une grande beauté, paſſer dans l'eſpace de peu de jours, des bras de ſes parens dans le lit d'un Monarque, & devenir Sultane favorite.

avoit enlevé, l'Amour le lui rendit, & sur le champ, il brûla de l'impatience d'en venir aux mains.

On ne fut pas long-tems à voir les deux malheureux arriver du côté de la Ville, qui n'étoit guére éloignée de plus d'un mille. Les deux victimes d'une jalousie barbare, marchoient environnées d'une foule de soldats. Salnaïm s'avança, & d'une voix de tonnerre, cria qu'on eût à relâcher les prisonniers. Voyant ses paroles sans effet, le déséspoir dans le cœur, il se répandit au milieu de ces vils assassins, avec l'impétuosité d'un torrent qui rompt ses digues. Il fit main basse sur tout ce qui se présenta, en très-peu de tems écarta toute cette canaille dont il fit un horrible carnage, & fut droit aux deux criminels qu'on avoit abandonnés. Quelle fut la

joie de Salnaïm, quand d'auſſi loin qu'il pût démêler les traits de la Sultane, il ne retrouva point en elle ſa chere Zirphée. Mais il fut dépouillé de toutes ſes forces, lorſqu'il reconnut dans le jeune homme qu'on alloit brûler, le Prince Salem ſon frére. Ranimé preſqu'auſſi-tôt, par le péril que couroit Salem, il ſe hâta de lui ôter ſes chaînes, & défit celles de la Sultane. Voyant aſſez près de là un très-beau cheval, dont le maître avoit péri dans le combat, qui venoit de ſe livrer, il fit monter Salem deſſus, & plaça la Sultane au-devant de Salem. Partant alors, ils traverſerent à toutes jambes, la foule du Peuple, qui s'ouvrit pour les laiſſer paſſer, & ne ceſſerent de faire diligence, juſqu'à ce qu'ils ſe virent en ſûreté.

Pour faire reprendre haleine à leurs chevaux, les deux Princes & la Sultane de Perſe entrerent, pour lors, dans un lieu couvert d'arbres touffus. Lorſque renduë à elle-même, la Sultane vint à porter autour d'elle des regards étonnés, qu'elle ſe vit délaiſſée, dans une terre étrangère, dans un bois, avec deux inconnus, lorſqu'elle vint enfin, à jetter les yeux ſur l'état de ſa fortune préſente, elle fondit en pleurs. Vainement, Salnaïm cherchoit à modérer la douleur de la Sultane, qui ſe refuſoit à toute conſolation. Ne ſoyez point ſurpris, Seigneur, lui dit-elle à la fin, des pleurs que vous me voyez verſer; il faut connoître tous mes malheurs! Si vous ſçaviez tout ce que j'ai perdu, ſi ma miſere vous étoit connuë, oui, ſans doute, vous ap-

prouveriez l'excès de mon déſeſpoir. Ce n'eſt que par l'hiſtoire de ma vie, qu'on peut ſentir combien ma douleur eſt légitime. En ce moment immobile, & les yeux fixés contre terre, elle reſta comme privée de ſentiment. Quand à la fin, elle fut en état de reprendre la parole, elle commença le récit de ſes infortunes ainſi.

HISTOIRE
DE FÉLISME,
PRINCESSE DE MAZANDERAN.

PArmi les Eſclaves attachées au ſervice de la Sultane Xamé, ma mere étoit l'aimable Zélis, pour qui la Sultane avoit la plus tendre amitié. Xamé vouloit voir ſon eſclave heureuſe, elle la rendit libre, & la dottant de vingt mille piéces d'or, elle la maria bien-tôt à un certain Hormizas, qui par ſa capacité dans les affaires, & peut-être plus encore par ſes intrigues, s'étoit

élevé aux premieres charges de l'Etat.

La Sultane & sa favorite étoient à peu près de même âge, & devinrent toutes deux enceintes presque en même-tems. Zélis étant accouchée la premiere d'une fille qui fut nommée Renzoul, je ne reçus le jour que six mois après. Se flatant de pouvoir faire germer dans nos cœurs des sentimens de cette affection que nos meres avoient l'une pour l'autre, la Sultane voulut que nous fussions élevées ensemble. Je n'avois que dix ans lorsque Renzoul perdit Zélis ; accoutumée à la regarder comme une sœur, la perte qu'elle faisoit, les pleurs que je lui voyois verser, me la rendoient encore plus chere.

Je touchois à ma treiziéme année,

année, quand le fameux Ibben Ruſtan, de la Ville d'Erzeron, un des plus grands Enchanteurs que l'Aſie ait eû, fit un voyage à la Cour du Sultan mon pere. Tous les jours on n'entretenoit le Sultan que des nouvelles marques de tendreſſe, que je donnois à Renzoul, qui de ſon côté avoit pour moi le plus violent attachement.

Nous couchions dans la même chambre, mangions enſemble, & nous étions inſéparables. Il eſt ſi peu d'exemples d'une conſtante amitié que le Sultan, charmé de la nôtre, curieux de ſçavoir quel en ſeroit le ſort, voulut que l'Enchanteur le lui apprît. Seigneur, lui dit Ibben, il n'eſt qu'au pouvoir de l'Eternel de lever de ſa main ſacrée, le voile redoutable, mais inviſible, qui nous cache l'avenir.

Pour connoître quel sera le sort de la tendresse mutuelle, que la très-excellente Félisme & Renzoul ont l'une pour l'autre, il faudroit les voir dans l'âge des passions. Ce sont les passions, en effet & les diverses circonstances qui occasionnent leur développement, qui décident du caractere de tous les hommes, & le plus souvent, de leur destinée. Pour obéir cependant, autant qu'il est en mon pouvoir, aux ordres suprêmes de ta Majesté, je vais employer toutes les ressources de mon art. Peut-être, me fournira-t'il des moyens pour pénétrer dans les mysteres de l'avenir.

Alors, Ibben demanda d'être conduit dans un appartement du Palais, qui ne fût point occupé. Après en avoir considéré long-

tems les differens aſpects, il congédia tout le monde & s'enferma.

Six heures après, l'Enchanteur reparut aux yeux du Sultan ſeul avec moi dans ſon cabinet. Tout ſe diſpoſe heureuſement en faveur de la Princeſſe, dit Ibben, quand il aborda le Roi. Je ne te cacherai point cependant, Seigneur, que l'avenir menace ton auguſte Fille des plus cruelles infortunes. Mais, le ſort de la Princeſſe étant remis en ſes propres mains, de pareils préſages doivent-ils allarmer?

C'eſt dans la derniere piéce de l'appartement, qui communique par un coridor, avec celui de la Princeſſe, que j'ai renfermé, pourſuivit l'Enchanteur, le Taliſman qui doit ſervir tes projets. Il eſt ordonné que la clef de cet

appartement soit remise à la Princesse, comme il est défendu de faire usage de cette clef avant que la très-incomparable Félisme ait accompli sa quinziéme année, & cette défense s'étend généralement, sur tout le monde. Ces loix étant religieusement observées, je te réponds que la Princesse & Renzoul, unies à jamais par les nœuds d'une sainte amitié, jouiront d'un bonheur inaltérable. S'il arrive néanmoins, qu'avant le tems prescrit, l'une des deux pénetre la premiere dans cet appartement, celle-là disposera de la vie de sa compagne qui lui restera soûmise : tel est l'arrêt de la destinée. L'Enchanteur voulut que je m'y soumisse, & me recommanda le secret plus particulierement, à l'égard de la fille de Zélis que pour

tout autre. Enſuite, m'ayant remis la fatale clef il ſe perdit à nos yeux éblouis.

Je m'en retournai dans mon appartement, l'ame oppreſſée du poids d'un ſecret qu'on me forçoit de cacher à mon amie. Quelle loi cruelle, m'écriai-je, que l'Enchanteur connoît peu l'amitié ; une pareille défenſe n'eſt-elle pas un outrage fait à Renzoul ! Quand bien même, entraînée par le mouvement d'une ſimple curioſité, mais elle en eſt incapable, mon amie s'ouvriroit l'entrée de l'appartement enchanté, mon ſort & la durée de mes jours dépoſés entre ſes mains, en ſeroient-ils moins en ſûreté : ne le ſeroient-ils pas même, plus que dans les miennes. Quel bonheur plus doux que de tenir tout, & juſqu'au ſouffle de la vie

des soins de l'amitié ! O ma chere ame, ô Renzoul, seroit-il possible de nous aimer encore plus : ah, si c'en étoit là le moyen ...! A cette idée qui répandoit dans mon cœur le sentiment le plus délectable qu'on puisse jamais éprouver, me tenant comme affranchie des promesses faites à l'Enchanteur, j'appellai Renzoul, & l'accablant de caresses que j'entremêlois des noms les plus tendres, je lui découvris tout.

Renzoul m'écoutoit avec un air de trouble, qui m'affligeoit; mais s'étant un peu remise, elle me parut craindre que l'Enchanteur ne cherchât à nous séparer. Elle alloit poursuivre quand tout-à-coup, elle s'arrêta; & pour lors, devant elle, je mis la clef dans une cassette, où je l'oubliai.

D'usage immémorial dans le Mazanderan ma patrie, poursuivit la Sultane, les enfans des Rois s'allioient avec les plus considérables de l'Etat. Ce lien unissoit les Grands à leur Maître, & le Prince à ses Sujets.

Les femmes n'étant point resserrées dans le Mazanderan, comme dans la plûpart des autres Etats de l'Asie, Olzoman fils d'Arsam, Visir & Favori du Sultan Benzeïd mon pere, & comme lui de la race d'Ali, jeune homme de grande espérance, me vit, & conçut une violente passion pour moi. Ce jeune homme commença dès-lors, à changer, de la gaieté qui lui étoit naturelle, il passa tout-à-coup, à l'humeur la plus sombre : Un plus grand changement se fit en sa personne, & l'amour le rendit méconnoissa-

ble. En cet état sa figure avoit encore, des charmes ; ces charmes devenus même, plus touchans, agissoient sur mon cœur, & dans peu, ma passion égala celle d'Olzoman.

Ma quinziéme année accomplie, m'appuyant sur la fille de Zélis, je m'avançai vers l'appartement enchanté. Dabord, il ne m'offrit rien de nouveau : mais, c'étoit dans la derniere piéce renduë immense par le pouvoir de l'Enchanteur, qu'il avoit déployé toutes les forces de son art. Pourrois-je vous exprimer ma surprise ! le globe de la terre qui se trouvoit sous mes pieds, se balançant au milieu des airs, étoit embrassé de toutes parts, du vaste & radieux firmament qui s'élevoit au-dessus. On y voyoit les deux astres de la lumiere

niere, ainſi que les autres planettes, entraînés par les rapides torrens de l'Ether, verſer en rayons colorés, leurs influences ſur une infinité de figures bizarres tracées ſur de la poudre d'or, & dont l'orbe de la terre étoit tout couvert. A l'un des bouts d'une ligne, qui traverſoit un grand cercle, chargé de chiffres & de caracteres, étoit mon nom, à l'autre celui de Renzoul.

L'ame remplie de la joye douce de paſſer, & de finir mes jours avec Renzoul, dans l'impuiſſance de parler, je me jettai dans les bras de la fille de Zélis, dont je mouillois le viſage de larmes. Reveille-toi, Féliſme, me dit alors une voix, Renzoul eſt ta rivalle. Dans un étonnement de crainte & d'horreur, je me retournai, c'étoit Ibben

Ruſtan, qui m'adreſſant la parole, diſparut avec ſon enchantement.

Avoir à opter entre ſon amie & ſon amant, l'affreuſe ſituation! mes regards incertains ſe porterent ſur la fille de Zélis, ſa vûë adouciſſant mon ame, lui rendant les forces, les craintes en furent bannies. Je penſai que l'Enchanteur n'avoit voulu que m'éprouver ſur le compte de Renzoul: Mais, il étoit difficile de me la rendre ſuſpecte, elle tenoit à mon cœur par des liens plus puiſſans que tous les prodiges.

Quand je me rappelle néanmoins, l'événement dont je viens de parler, je me perds dans une confuſion d'idées qui me troublent & m'affligent. Se peut-il que Renzoul ait violé la loi preſ-

crite par l'Enchanteur, je ne puis me le perſuader; cependant, de la ſeule obſervation de cette loi, dépendoit la durée de notre félicité.

Le ſecret de l'amour eſt le dernier qui ſe confie à l'amitié. J'avois caché celui d'Olzoman à Renzoul, elle me fit un crime, des réſerves que j'avois avec elle, & pour vous abréger, dans le deſſein de m'enlever Olzoman, fit agir en ſa faveur, ſon pere auprès du Roi. Par les inſpirations d'Hormizas, le Sultan propoſa le mariage d'Olzoman avec Renzoul au Viſir. Arſam n'attendoit qu'une occaſion pour me demander au Sultan, il oſa lui faire quelques repréſentations. Quoique reſpectueuſes elles déplurent à mon pere, qui maîtriſé par l'aſcendant qu'Hormizas avoit

sur son esprit, fit arrêter Olzoman, & la disgrace du Visir fut aussi-tôt, déclarée.

Ce n'étoit point sa place que le Visir regrettoit, mais la confiance d'un maître, qu'il aimoit comme un frere. La douleur dont il en eût l'ame déchirée, se convertit insensiblement, en un profond chagrin, qui le minant petit à petit, ruinant sa santé, lui fit traîner une vie languissante. La mienne fut bien-tôt en danger, trop foible pour soûtenir le poids de mes malheurs, je tombai dans un état d'accablement dont le Sultan & ma Mere furent allarmés. Mettant à profit leurs allarmes, j'ouvris mon cœur à la Sultane, qui me promit de parler au Roi.

Mon état alloit cependant, en empirant, on commençoit mê-

me, à craindre pour ma vie, il falloit se résoudre à me perdre, ou me voir unie au fils d'Arsam, la tendresse que mon Pere avoit pour moi, prévalut. Le Sultan étoit dans ces favorables dispositions quand Hormizas suscité par sa fille, vint porter les derniers coups au malheureux Olzoman. Il s'apperçut du changement qui s'étoit fait en mon Pere, & loin de le détourner de son nouveau projet, il feignit d'y applaudir; mais, il eut assez d'adresse pour en faire différer l'exécution, & ce n'étoit point sans motif qu'il s'y prenoit ainsi.

Deux jours s'étoient écoulés depuis ce conseil donné par le perfide Hormizas, lorsqu'à l'entrée de la nuit, on vit s'élever au-dessus de la prison d'Olzoman, une piramide de flâmes,

qui se repliant sur elles-mêmes, formerent un globe de feu, d'un volume immense. Après s'être reposé quelque tems au-dessus de la prison, le tourbillon vint fondre sur le Palais, l'enveloppa, mais sans rien endommager. Trois jours de suite, le même prodige parut, & toujours à la même heure, il sembloit annoncer les vengeances du Tout-Puissant; mon Pere dans la consternation, imaginant que le Ciel s'intéressoit au malheur d'Olzoman, voulut dès le lendemain, lui rendre la liberté.

Le jour suivant après avoir fait sa priere du matin, le Sultan entourré de ses Visirs, assis sur son trône, rendoit la justice à son peuple, il ordonna qu'on ammenât le fils d'Arsam. A l'instant, un poignard ensanglanté

tomba sur une des marches de l'estrade royale, s'y cloua, & les vêtemens de mon Pere, & la mousseline de son turban, se trouverent tout à coup d'une couleur de sang. Saisi d'épouvante, le Sultan se précipita du trône en bas, le mur en face du trône s'ouvrit, & l'on en vit sortir un Santon vénérable. La démarche lente, & s'appuyant sur un bâton, pliant sur le poids de l'âge, le Vieillard s'avança vers le Sultan, qui revenu de sa terreur, fut au-devant du saint homme, & se prosternant, lui baisa le bas de la robe.

Sultan de Mazanderan, luidit le Santon, tes desseins connus de moi, sont rejettés du Ciel. Tu ne peux donner ta fille à l'un de tes Sujets, sans périr par la suite de sa main. Si tu veux cepen-

dant, connoître celui que le Tout-Puissant destine pour époux à la Princesse, conduis a dès demain au pied de la plus haute montagne du Chorasan. Là, que se tournant vers l'Orient, ta fille prononce trois fois, les paroles tracées sur ce petit morceau d'étoffe de soie blanche : ensuite, qu'elle le jette dans un feu de bois aromatique, le Ciel fera le reste. En disant ces derniers mots, il remit le morceau d'étoffe, entre les mains de mon Pere dont les vêtemens reprirent leur premier éclat. Le Santon s'éloignant pour lors du Sultan rentra dans l'ouverture faite dans le mur & l'on ne le vit plus.

Ah, qu'allois-je faire, s'écria le Sultan, en se jettant dans les bras d'Hormizas, cher ami, je

te dois la vie, le perfide Olzoman en vouloit à mes jours. Ton bras a retenu ma main quand elle alloit briſer ſes fers, va, cours, & s'il eſt encore en ma puiſſance, donne mes ordres, & qu'on le reſſere.

On m'avoit d'abord caché l'apparition du Santon; mais, je fus forcée à ſubir la loi qu'il avoit impoſée, & tout fut exécuté comme il l'avoit preſcrit. A peine le petit morceau d'étoffe eût ſenti la chaleur du feu, que s'élevant au-deſſus des flammes, on le vit s'étendre, & m'envelopper en entier. Mes forces diſſipées par la maladie & le chagrin me furent pour lors renduës. Du milieu du braſier s'éleva une colomne au pied de laquelle ſe voïoit un léopard énorme par la taille, & dont les yeux étoient

de rubis, les dents & les griffes de diamans. Une caverne reſtée juſques alors cachée aux regards de tout le monde, s'offrit à mes yeux, & je m'avançai vers elle.

La caverne formoit un long enfoncement, dont les deux côtés étoient garnis de chandeliers d'or, à pluſieurs branches, portant des flambeaux. Une infinité de vieillards vêtus de blanc, & tenant un livre dans la main, rempliſſoit chacun l'intervalle d'un chandelier à l'autre. A meſure que je paſſois devant l'un des vieillards, il prononçoit quelques mots d'une langue, qui m'étoit inconnuë, & ſur le champ le terrein qui s'ébouloit derriere moi, rempliſſoit tout l'eſpace de la caverne, par où j'avois paſſé.

J'entrai dans une Gallerie im-

menſe, dont les murs revêtus de philagrames d'argent d'un travail admirable, & décorés de pilaſtres de lapis veiné d'or, ſoûtenoient une voûte enrichie d'arabeſques en mozaïque. J'avois traverſé la gallerie preſque en entier, je retournai la tête, un monſtre venant du côté de la caverne, courroit ſur moi. La crainte me prêtant des forces, je me précipitai dans un eſcalier à deux rampes qui terminoit la gallerie, & me trouvai dans un lieu champêtre, mais, agréable par la variété des objets de la nature qui l'embelliſſoient.

Cent belles filles comparables en beauté, à ces merveilleuſes Houris que le Prophéte promet à ſes fidéles croyans, m'entouroient. Une ceinture de pierreries brilloit ſur leur veſte d'une

mousseline brodée d'or, leurs robes étoient de brocard des Indes, & chacune de ces belles filles avoit à ses côtés, un jeune homme dont les yeux ardens étincelloient d'amour.

A l'extrêmité d'un canal, aux deux côtés duquel on avoit rangé de superbes Sophas, se voyoit une table. Elle étoit chargée de bassins d'or, remplis de mets, dont la vapeur embaumée alloit flater l'odorat, & des vins les plus délicieux, qui par la richesse de leur couleur, brilloient dans des coupes & des flacons de diamans. Les belles filles m'inviterent à goûter des mets, & me firent asseoir avec elles.

Parmi toute cette jeunesse folâtre, étoit un jeune Persan qui n'avoit point de compagne. Thamas, ainsi s'appelloit le jeune

omme, s'étant placé près de
noi, tantôt il me préſentoit une
oupe remplie de vin que je refu-
ois; d'autres fois il me diſoit des
hoſes paſſionnées, qui reſtoient
ns réponſe. Il en fut piqué, je
e voyois embarraſſé, je le voyois
uivre mes regards; d'abord, il
e fit connoître pour un jaloux:
ais, pour un de ces jaloux, qui
'en deviennent que plus preſ-
ns auprès de la perſonne qui les
ebutte.

On ne ceſſoit cependant, de
re & de boire; la figure de Tha-
nas m'étoit déſagréable, ſes em-
reſſemens importuns, ils lui at-
irerent des railleries. Quand le
in eut de ſes douces vapeurs
ien échauffé la tête de cette
roupe d'Amans, oubliant le reſte
e l'Univers, il commencerent
s'abandonner à tout l'empor-

tement de leur passion, & bien-tôt quittant la table, ils furent se placer sur les riches Sophas qui bordoient les deux côtés du canal.

De pareils objets ne pouvoient que blesser ma vûë, ils me firent sentir toute l'horreur de ma situation. J'allai me promener sous un berceau de fleurs, c'étoit Olzoman que je cherchois, Thamas parut. Les yeux du Persan brilloient du feu le plus vif; il voulut m'embrasser, je m'échappai de ses bras, pris la fuite, il courut après moi. Je cherchois à rejoindre la compagnie, ne retrouvant plus personne sur les bords du canal où je l'avois laissée, je redoublai ma course, toujours en le cotoyant. A la fin, hors d'haleine, j'allois succomber, quand pour m'arracher à l'indigne Tha-

nas, je m'élançai dans le canal où
e plongeai.

J'avois perdu connoiſſance, &
ne ſçaurois vous exprimer
uel fut mon étonnement lorſ-
u'en reprenant mes eſprits, je
ie vis ſur le rivage de la mer, &
ans un lieu dont tout le ſol étoit
'un albâtre rehauſſé par l'azur,
& l'incarnat des fleurs. Une fem-
ne noire, mais, de la beauté la
lus réguliere, étoit auprès de
noi; Elle m'apprit que m'ayant
ûë pouſſée par les vagues, elle
n'avoit arrachée à leur fureur. Je
emerciai la femme noire des
oins qu'elle s'étoit donnés pour
ne rappeller à la vie; & dans
'abandon où je me trouvois, je
a priai de me donner un azile,
ce qu'elle m'accorda, & ſur le
champ nous nous éloignâmes des
ords de la mer.

Je foulois un terrein plus blanc que la neige; par intervalle, il étoit coupé de tapis de gazon émaillés de fleurs, & du plus beau verd. Rien de plus agréable que le spectacle varié de ces campagnes, dont les habitans étoient du noir le plus foncé. Pour gagner la demeure de la femme noire nous avions à traverser un petit bois, dans lequel nous entrames, un bruit de chasse se fit entendre, & l'instant d'après le Roi de l'isle d'Albâtre parut.

J'étois aux yeux du Sultan un objet nouveau, j'eus le malheur de lui plaire, & sur ce qu'il apprit de mon aventure, il m'offrit son Palais que j'aurois voulu pouvoir refuser. J'étois dans un accablement inexprimable, dès qu'on m'eut laissée seule dans le magnifique

lique appartement que le Sultan m'avoit donné, je cherchai à prendre du repos. Mais que j'étois peu disposée à m'y livrer, je n'avois devant les yeux qu'un présent douloureux, qui ne m'annonçoit qu'un avenir encore plus funeste.

Les Femmes du Sultan étoient extrêmement belles, & j'en fus reçûë avec des caresses, auxquelles je me fis un devoir de répondre. Le Roi se montroit cependant, tous les jours dans mon appartement, je ne m'apperçus que trop que ce n'étoit pas sans dessein. Parmi les Odalisques, il en étoit une qui me marquoit le plus grand attachement, & je trouvois dans le commerce agréable de son amitié, l'adoucissement à mes peines les plus cruelles. Toutes les fois que les yeux

de la belle(a)Ghulroukh se tournoient vers moi, elle soupiroit, & je les voyois humides de pleurs. Pendant quelques jours, je m'abstins de lui en demander la raison; à la fin cependant il ne fut plus en mon pouvoir de surmonter le désir extrême que j'avois de m'en instruire. Ah, ma belle Princesse, me dit l'Odalisque, à qui je n'avois pas fait un mystère de ma naissance, que je vous plains: il est impossible que le Sultan ait pû resister à vos charmes, & rien de plus malheureux pour vous!

A ce discours de la part de Ghulroukh, je tressaillis, & la priai de s'expliquer. Aucune de celles que vous voyez dans ce Palais, me dit-elle, n'a reçu le jour en cette Isle, qui n'est peuplée que par les noirs enfans

(a) Jouë de rose.

(*a*) d'Eblis, dont le Sultan eſt le Roi. Toutes ces femmes ayant été arrachées de force à leur Patrie, j'ai comme elles éprouvé le même ſort.

Pendant un mois, le Sultan me rendit des ſoins, au bout de ce tems il m'annonça que j'étois deſtinée à l'honneur d'entrer en ſon lit. Une pareille propoſition ne pouvoit qu'exciter en moi une indignation que je ne déguiſai point au Monarque. Il te faut donc, me dit-il, déterminer à périr & dès demain, car telle eſt la loi de mes Etats. Je dois en faire l'aveu, l'image d'une mort auſſi prochaine m'effraya d'une maniere étrange. Ah, que je me ſuis repentie depuis de ma foibleſſe, que j'en ſuis bien punie, ajoûta l'Odaliſ-

(*a*) Selon les Orientaux, le Chef des Génies rébelles à Dieu.

que, en versant un torrent de larmes !

Non je ne puis vous exprimer, reprit Félisme, l'état de mon ame en ce moment ; de quel sort affreux n'étois-je pas menacée ! Ghulroukh avoit besoin de consolation, & je cherchois à la consoler, tandis que privée de tout secours, je restois inconsolable. Le Sultan eut avec moi la même conduite qu'il avoit tenuë avec la belle Odalisque, & mon supplice me fut annoncé.

Dans l'espérance de voir finir mes malheurs, dans l'impatience d'être au lendemain, je me couchai cependant, avec un calme dont j'avois été privée depuis le jour que j'avois perdu mon Amant. C'étoit dans les pertes que j'avois faites, c'étoit dans l'excès de mon désespoir, qui ba-

nissoit toutes les craintes de mon ame, que je puisois un courage qui devoit m'étonner. Mes paupieres s'étant fermées, à mon reveil, les Officiers du Sultan, vinrent se présenter pour mettre en éxécution l'Arrêt prononcé contre moi. J'attendois la mort, je la désirois, je frisonnai pourtant, à la vuë de son appareil. Quand je vis le poignard levé sur mon sein, poussant un cri je tombai, privée de l'usage du sentiment.

Après mon entrée dans la caverne, le Sultan mon Pere étoit cependant resté trois jours, au pied de la montagne du Chorasan, à m'attendre. Il comptoit me voir reparoître d'un moment à l'autre; trompé dans son espérance, il se repentit, mais trop tard, d'avoir suivi les conseils du Santon. Mon

Pere ne sçavoit comment avoir de mes nouvelles, par les conseils d'Hormizas, il résolut de s'adresser à la fameuse Zaball, si célébre par ses enchantemens, & plus rédoutable encore par l'usage barbare qu'elle fait de son pouvoir.

Se chargeant de présens pour la Magicienne, il s'achemina donc vers sa retraite, amenant Hormizas avec lui. Zaball avoit prévu, sans doute, la Visite de Ben-Zeïd, elle fit prendre à sa demeure un air riant. Mon Pere consulta la Magicienne, & plein de confiance en ses promesses, fit publier ainsi qu'elle le lui avoit conseillé, que je serois donnée en mariage à qui pourroit m'arracher de la caverne du Léopard.

Bien-tôt une infinité de Chevaliers attirés par l'espoir de m'é-

ouſer, vinrent tenter l'aventure : mais il en coûta la vie aux uns, aux autres la liberté. Après les voir terraſſés, le Léopard les emportoit dans la caverne qui s'ouvroit à ſon approche, & ſe refermoit dès qu'il en étoit reſſorti.

Tant de mauvais ſuccès arrivés dans l'eſpace de quinze jours, découragerent les guerriers les plus audacieux. Il ne s'en préſentoit plus & déja mon pere déſeſpéroit de me revoir, quand un Guerrier parut. Il marcha contre le Léopard, qui loin de le combattre, vint le flatter, & ſuivi du Guerrier prit le chemin de la caverne, courut vers le canal, & s'y précipita. Deux heures après, on vit flotter ſur les eaux une gondole de nacre de perle, couverte de tapis de brocard d'or. Au centre de la

gondole, étoit une estrade, un superbe sopha sur lequel j'étois endormie, s'élevoit au-dessus, & le Léopard à mes pieds, étoit couché sur une des marches de l'estrade.

La gondole s'étant avancée vers le bord, quel fut mon étonnement lorsque je rouvris les yeux! la mort venoit de trancher les liens de ma vie, par quel prodige me retrouvois-je cependant, sur ce même canal, dans lequel je m'étois élancée un mois auparavant; & comment avois-je pû sortir enfin de l'isle d'Albâtre séparée du globe de la terre par les espaces immenses de l'air.

Précedés du Léopard, le Guerrier & moi sortîmes de la caverne. Le Leopard y étant aussi-tôt rentré, les ronces, & les brousailles s'étendant sur l'ouverture

erture de la caverne tout reprit
on état naturel.

Je ne voulois de la liberté, je
e voulois de la vie que pour
tre à mon amant. Malgré sa dé-
ention, je me flattois qu'étant
rrachée aux fureurs du Sultan de
isle d'Albâtre, par un miracle,
e ciel qui ne fait rien à demi,
evoit me rendre Olzoman. Si
uelque chose cependant, sem-
loit manquer à ma satisfaction,
'étoit de ne pas connoître mon
ibérateur, qui la visiere baissée,
me dérobant ses traits, me cachoit
usqu'à son nom. Dans l'yvresse
le l'espoir je ne cessois de mar-
quer au Guerrier ma reconnois-
sance, & de le remercier de la li-
berté, que je lui devois: j'ignorois
hélas ! à quel prix elle m'étoit
renduë.

Le Sultan m'accabla des plus

tendres careſſes, & reçut mon libérateur avec les marques de la plus grande diſtinction, le Guerrier crut devoir ſe montrer, & leva la viſiere de ſon caſque. A cet affreux ſouvenir, tout mon ſang ſe glace, c'étoit... c'étoit Thamaz que je voyois, ce Thamaz ce vil Perſan dont je n'avois évité la violence qu'en me dévouant à la mort.

Ayant quitté pour lors, le nom de Thamaz, & pris celui d'Amrou-Laïth, Sultan de Perſe, mon pere m'annonça le ſort qui m'attendoit. Quand je vis qu'il falloit renoncer à ce que j'aimois, je tombai dans un long évanouiſſement. Le déſeſpoir dans l'ame, le Roi mon pere ne ſçavoit quelle couleur donner à mon évanouiſſement, qui pouvoit être ſuſpect, & dont le Sultan de Perſe n'étoit point la du-

e, cependant, Laïth ne renonça
oint à ses desseins sur moi.
Dès que j'eus repris connoissan-
e, je voulus voir le Sultan, car,
espérois tout de la tendresse d'un
ere. Eplorée je fondis à ses ge-
oux, je lui parlai de mon aversion
our Laïth & des motifs que j'a-
ois de m'en plaindre. J'osai même
ui parler d'Olzoman; je deman-
ai sa liberté, je le demandai pour
poux: en sa faveur, je réclamai
usage & les loix. Tout respiroit
a passion dans les discours que je
ins au Sultan, comment put-il
enir contre des larmes qui cou-
oient du fonds de mon cœur!
Frappé de la prédiction mena-
ante faite par le Santon, au nom
l'Olzoman, mon Pere frémit,
lans l'excès de sa fureur, il jura
nême de lui faire ôter la vie. Pour
a lui conserver, pour racheter sa

liberté, je donnai mon consente-
ment à tout. Ah, m'écriai-je dans
un transport de joie, quand je sçus
Olzoman libre, ne m'étois-je pas
consacrée au bonheur d'Olzoman;
la liberté, la douce liberté n'est-elle
pas le plus grand des biens! mais,
reprenois-je épouvantée, jamais
nous ne serons l'un à l'autre,
malheureux Olzoman, je ne le
verrai plus, il en mourra! Mille
fois je fus tentée de me donner la
mort, autant de fois l'idée d'Ol-
zoman dans le désespoir de ma
perte, vint retenir mon bras.

Olzoman occupé depuis sa sor-
tie de prison, auprès d'Arsam
qu'une maladie de langueur en-
traînoit au tombeau, m'écrivoit
cependant au moins une fois,
tous les jours, & le jour même,
de mon départ, je reçus de lui
la lettre la plus passionnée. Il y
déploroit le malheur, de n'avoir

n me dire adieu, de ne pouvoir
l'instant, m'arracher au cruel
yran à qui j'allois être livrée,
tâchoit enfin, de me consoler,
n me faisant tout espérer des
fforts d'un Amant.

Cette lettre me fit verser un
orrent de larmes : quelle perte
our moi que le Fils d'Arsam, &
u'Amrou Laïth me devint
dieux! Quand je pensois que j'é-
ois condamnée à vivre avec l'un,
& que j'avois perdu l'autre sans re-
our, j'étois inconsolable, & ne
voulois point de consolation.
C'est en ce déplorable état, que je
us remise entre les mains du Sul-
an de Perse, qui reprit aussi-tôt,
a route de sa Capitale.

Mes manieres indifférentes pi-
querent Amrou Laïth, le Sultan
devint amoureux, & ne fut pas
moureux qu'il fut jaloux. Ce fut

alors, qu'il me fit éprouver le plus cruel tourment : Ingénieux à me persécuter, plus ingénieux encore à se tourmenter lui-même, il craignoit d'avoir un rival, & voulut à quelque prix que ce fût, en avoir un. Tout ce qui m'approchoit, lui devenoit suspect, ses soupçons embrassoient même, ceux qui n'avoient aucun accès auprès de moi. Pour découvrir ce qui se passoit dans mon cœur, il me parloit sans cesse, de tout ce que la Cour avoit de jeunes gens aimables, me faisoit remarquer leurs agrémens, les exageroit, fixoit sur moi des regards attentifs, & désespéré de ne trouver aucune émotion sur mon visage, croyoit y démêler du trouble : Prêt à s'échapper en menaces, je le voyois se roidir contre lui-même, & cher cher à réprimer

es mouvemens de son ame. Ne
e voyant que haï, un autre se-
on lui, devoit être aimé; chacun
a sa maniere d'avoir de la vanité,
c'étoit-là celle du Sultan.

Avois-je un instant de gaieté il
ne la reprochoit; étois je triste,
il m'en faisoit un crime, & ne
cessoit de me reprocher ma mé-
lancolie qu'il ne m'eût plongée
dans le désespoir. Sans doute,
pour l'augmenter s'il étoit possi-
ble encore, dans un de ses noirs
accès de jalousie, m'ayant lâché
quelques mots sur le compte
d'Olzoman, dont il venoit d'ap-
prendre la passion pour moi, il
se r'écria sur mon ingratitude à
l'égard de la Fille d'Hormizas, à
qui j'avois caché ma tendresse à
l'égard d'Olzoman. Interdite en
voyant le Roi si bien informé, je ne
pus prononcer un mot, il profita de

mon silence, & me découvrit les manœuvres secrettes que mon amie avoit employées pour me nuire, & qu'il regardoit, disoit-il, comme les effets d'une vengeance légitime. Renzoul n'étoit qu'une perfide, ô surprise épouvantable, c'étoit à Renzoul que j'aimois, à qui je devois tous mes malheurs, que le Sultan étoit barbare de me l'apprendre !

Jusques à ce moment, continua Félisme, les femmes avoient joui dans la Perse, des douceurs de la liberté : Le Sultan à qui tout devenoit suspect, voulut me priver de la mienne ; & pour m'ôter tout sujet de plainte, il enferma ses autres femmes avec moi. Dans la prison où j'étois reserrée, entourée de personnes dévouées à mon Tyran, j'ignorois ce qui se passoit au dehors ;

Un bruit sourd se répandit cependant, & jusques dans le Haram, que les troupes Persanes se portoient sur la frontiere du Mazanderan. Un mystere affreux m'environnoit, & mes craintes furent à leur comble, quand je sçus que le Sultan étoit parti pour se mettre à la tête de son armée.

Laïth ne reparut que six mois après, & m'aborda d'un air sombre & farouche. Comme s'il eut pensé pouvoir me surprendre avec Olzoman, à toute heure, il entroit avec précipitation dans l'endroit où j'étois. Pâle & tremblant, il jettoit d'un air inquiet, des regards avides par-tout, cherchoit à découvrir dans mes yeux ce qui se passoit en mon ame, & n'y trouvant rien de favorable pour lui, rouge de co-

lere, il s'élançoit avec fureur hors de mon appartement.

La jalousie du Sultan, bientôt franchit les bornes de son Palais. Persuadé que l'amoureux Olzoman devoit être dans la Capitale, il ne douta point que nous ne fussions en relation. Dans l'impuissance de donner le signallement de son rival, ne l'ayant jamais vû, il répandit une infinité d'espions dans Hispahan. Olzoman ne s'étant point trouvé dans la Ville, comme on l'avoit compté, troublé par sa phrénésie, mon Tyran imagina qu'il devoit avoir pénétré dans le Haram. Par son ordre, on en fit une visite générale, & la derniere lettre d'Olzoman, dont je viens de parler, s'étant trouvée dans une cassette, où je serrois mes papiers, Laïth la lut,

& sur le champ, ma mort & celle d'Olzoman furent jurées.

Vers ce tems-là, dit Félisme en portant la parole à Salnaïm, le Prince Salem partit de la Cour d'Armenie pour vous aller chercher, comme il vient de me l'apprendre. Ignorant en quel lieu vous pouviez être, après avoir parcouru plusieurs Provinces éloignées, il passa par le Mazanderan, & de là, prit sa route vers la Perse. Laissant sa suite à deux journées d'Hispahan, il se dépouilla de ses armes, & travesti en Marchand de Balzora, il entra seul dans la Ville.

Le Prince cachoit son nom, & ne voulant pas dire le vôtre il se contentoit de vous désigner. Un jour il passa sous les murs du Haram, & tint long-tems, les yeux fixés sur une fenêtre où

j'étois. Je ne m'occuppois que d'Olzoman, & l'attention du Prince me fit croire un instant, que je voyois le fils d'Arsam.

L'avis que Laïth reçut presqu'aussi-tôt, de ce qui s'étoit passé sous mes fenêtres, acheva d'étouffer la foible étincelle de raison qui lui restoit, & l'on sema des espions sur les traces du Prince votre Frere. Le Sultan imaginoit que c'étoit Olzoman, celui dont il s'informoit un confident, & que tous deux venoient pour m'enlever, ainsi qu'Olzoman s'y engageoit par la lettre trouvée dans mes papiers.

Le Sultan fit avertir le Prince par quelqu'un d'affidé, qu'on avoit vû dans le Haram celui qu'il cherchoit, & le même homme se chargea d'en ouvrir l'entrée au Prince. Ne se doutant

de rien, votre Frere se laissa conduire, & lorsqu'il fut dans l'appartement des Femmes, il apprit d'un Eunuque appoſté, que la Sultane, Reine, pouvoit seule le mettre au fait de ce qu'il desiroit sçavoir.

Presque dans le moment, une Esclave qui se disoit m'être fort attachée, m'avertit qu'on avoit vu se glisser dans le Haram quelqu'un qui sous main, s'informoit d'un certain Olzoman. Je me trouvois dans une de ces situations cruelles, où l'ame privée de toutes ses forces, se montre telle qu'elle est; au nom d'Olzoman, je treſſaillis. L'Esclave en avoit trop vû pour devoir songer à lui rien taire, il falloit même par une marque de confiance acheter son secret, j'ouvris mon cœur à l'Esclave

infidéle. Feignant d'être touchée, elle me conseilla de voir l'ami de mon Amant, je cédai, le Prince me fut amené, mais tandis que nous nous entretenions ensemble, elle disparut.

Nous ne fumes pas long-tems à nous appercevoir que les questions que le Prince & moi nous faisions, n'avoient nullement, pour objet la même personne. Trompée dans mes espérances, & désolée d'ignorer le sort d'Olzoman, les pleurs inondoient mes joues, quand tout à coup environnés d'une foule d'Eunuques armés, à leur tête, nous vimes le Sultan. Après m'avoir accablé des plus sanglants reproches, Amrou Laïth m'annonça que la mort la plus terrible alloit le venger de mes crimes. Je n'avois plus Olzoman, qu'avois-je

redouter, eh, qu'avois-je à regretter à la vie ! Cependant, je pris la parole pour excuser le Prince, qui n'avoit pas les mêmes raisons que moi pour y renoncer. Le furieux Sultan ne voulut rien entendre, & Salem chargé de chaînes fut arraché de mon appartement.

Tous deux nous marchions au supplice, ajouta Félisme, en tournant ses belles paupieres vers le Prince d'Armenie, lorsque votre rare valeur est venuë nous rendre à la vie. Qu'elle a cependant pour moi peu de charmes; encore s'il m'étoit permis de revoir un Pere: mais, une seconde fois être livrée au barbare Laïth, ah j'en frémis ! que deviendrai-je, helas, & quel est enfin, le sort de tous les objets de ma tendresse ! Si Salem par-

faitement instruit de ce qui concernoit le Roi de Mazanderan, eût dit un mot, il eû plongé le poignard dans le sein de Féliſme. Quoique Salnaïm ne ſçût rien de ce dont le Prince ſon frere étoit ſi bien informé, il n'en étoit pas moins touché du malheur de la Princeſſe. Ayant donc propoſé à Féliſme la cour d'Arménie pour azile, & qu'elle accepta, ils ſe hâterent de s'éloigner des terres de la Perſe.

Après une très-longue marche, déja dans le lointain, ils découvroient les murs de Bagdad, quand ſur le chemin qui conduiſoit à la Métropole, ils virent des flots de pouſſiere s'élever, & s'avancer vers eux. Bientôt, il en ſortit trois Guerriers, ſuivis d'une cinquante d'hommes à cheval. Le plus apparent des Guer-

riers

ers ayant jetté les yeux sur la ultane que Salem tenoit encore evant lui, Félisme . . . ! Sei- neur . . . ! s'écrierent en même ems la Sultane & le Guerrier, t à l'instant, elle perdit l'usage es sens. Lorsqu'elle rouvrit les eux, elle se retrouva dans les ras de son pere, qu'elle pressoit ans les siens. Tous deux égale- nent saisis de joye, restoient ans voix, confondoient leurs lar- nes.

Ben-Zeïd apprit à la fin, les bligations qu'il avoit au Prince d'Arménie. La reconnoissance quand elle est extrême, fait tout ublier hors le bienfait; le Sultan lloit fondre aux genoux de Sal- naïm, qui l'embrassa. Pour lors, ls s'acheminerent vers un ha- meau qu'ils voyoient à quelque distance, & descendant de che-

val, se mirent sous un abri pour y respirer le frais.

Quelque tems, la conversation devint générale, mais, le Sultan toujours étonné du plaisir de revoir sa Fille, voulut sçavoir par quel bonheur elle étoit renduë à ses embrassemens. La Princesse ne pouvoit se refuser aux ordres d'un pere, faisant donc, un effort sur elle-même, elle lui apprit en peu de mots, l'Histoire de ses derniers malheurs. L'attendrissement de Ben Zeid, fut extrême, quand il fut informé de tout ce que sa Fille avoit eu à souffrir de la part du Sultan de Perse. Il avoit des torts avec elle, se les reprochoit, & pour en faire l'aveu, il crut devoir aux deux Princes, le récit de la partie de ses aventures, dont Félisme n'avoit pû les instruire.

HISTOIRE
DE BEN-ZEYD
ROI DE MAZANDERAN.

JE regnois sur les Peuples du Mazanderan, dit, Ben-Zeid, j'avois tout ce qui peut rendre heureux, une femme que j'aimois, des enfans soumis, un Ministre zèlé, avec le Peuple le plus fidéle, j'ai tout perdu, & tout perdu par ma faute. Fier des prospérités de mon regne, je m'abandonnai à des désirs effrennés, qui depuis, m'ont conduit à ma perte.

Jusques au moment où je donnai ma confiance au perfide Hormizas, ma domination avoit été douce. Mais, ne connoissant plus de frein, je violai les loix, ces barrières sacrées de la sureté des Princes & des Peuples, avec l'excès de la derniere témérité. Le Sultan raconta pour lors en abrégé, tout ce qui s'étoit passé à l'égard de Felisme & d'Olzoman.

Gagné depuis long-tems, par les présens du Sultan de Perse, poursuivit Ben-Zeïd, Hormizas eût à l'arrivée de ce Prince dans ma Capitale, avant même, qu'il allât tenter l'aventure de l'enchantement, des conférences secrettes avec lui. A n'en juger que par l'événement, sans doute que Laïth promit au traître le Gouvernement général de mes Etats, au cas qu'il parvînt à les ranger sous la puissance de la Perse.

Laïth m'ayant ramené ma Fille
ue je croyois perduë sans retour,
me fis un plaisir de la lui accor-
er, ainsi que je m'y étois enga-
é à l'égard de celui qui pourroit
e la rendre. Le Sultan avoit
étruit il est vrai, l'enchantement
e Féliſme, & j'ignorois pour
rs, ce que c'étoit que cet en-
antement; devois-je cepen-
ant, faire violence à l'aversion
surmontable que ma Fille avoit
our ce Prince?
Hormizas bien informé des mé-
ontentemens qu'on avoit de ma
omination, acheva d'aliéner
esprit des grands de mon royau-
e. Il ne cessa de les porter à la
volte, & ce fut avec l'argent
e la Perse, répandu sous mains,
'il fomenta la rébellion. Arsam
finiment plus attaché à moi par
s sentimens de l'amitié que par

les liens du sang, me fit donner des avis de ce qui se passoit, que je ne voulus point écouter.

Le Sultan de Perse, mon Gendre, étoit à peine arrivé dans sa Capitale qu'il s'éleva des murmures dans la mienne; tout se réunit contre moi, & des deux côtés on prit les armes. Hormizas ne me proposoit que des moyens violens, & la Reine en pleurs, ne me parloit que de clémence. Arsam déploroit encore, mon fatal aveuglement lorsque pour imposer aux Rebelles, par un coup d'autorité, je fis arrêter plusieurs personnes qui m'étoient suspectes. Arsam tout mourant qu'il étoit, se trouva compris dans une proscription qui ne devint fatale qu'à moi. Une partie de mes Soldats se souleva, les portes des prisons furent enfoncées

r eux, ils mirent les Proscrits
eur tête, je me vis assiégé dans
on Palais.

Redevenu libre presque dans
même moment, & ranimé par
n zèle pour le bien public. Ar-
m se fit transporter au milieu des
ebelles, leur parla des devoirs
e sujet avec force, se chargea de
urs propositions, & me les ap-
orta. Les voyant rejettées,
u'on me remporte, dit-il au
rave Gusbec, qui lui devant sa
ortune, avoit partagé sa disgra-
e; mon Maître est perdu, al-
ons mourir.

Arsam ne fut pas chez lui;
u'épuisé par le dernier effort
u'il venoit de faire pour mon ser-
ice, il se sentit à sa derniere
eure. Ah, mon Fils, dit-il
u malheureux Olzoman qu'il
oyoit accablé de douleur, tarif-

ſez vos larmes, & ſi quand vous ne m'aurez plus, quelque regret vous en reſte, cherchez à ſauver le Sultan. Il tendit alors ſes mains mourantes à ſon fils, l'Ange de la mort déploya les ailes, & la belle ame d'Arſam s'envola dans le Ciel.

J'avois fait part au Sultan de Perſe, mon gendre, de la ſituation de mes affaires, il raſſembla ſes troupes, entra dans mes Etats, & vint camper à quelques mille de ma Capitale. Au premier avis de ſa marche, les Rebelles allerent au-devant de lui, & les portes de mon Palais étant libres, je fus joindre l'armée Perſane avec un très-petit nombre de ſujets fidéles.

Les deux partis ne demandoient qu'à combattre, on en vint aux mains, & la victoire long-

ng-tems disputée, à la fin, se éclara pour nous. Tout cédoit nos armes, lorsque par les ores du Sultan mon gendre, je me is arrêté prisonnier, & par le erfide Hormizas. Etonné de ne voir trahi par ceux même, ue je pensois m'être les plus ttachés, je me rappellai les ser-ices d'Arsam, les avis secrets enus de sa part, & son dernier dis-ours. Pour lors me reprochant non ingratitude, dans la douleur d'avoir méconnu le plus fidéle & le plus zèlé de mes sujets, que je déplorai la malheureuse condition des Rois! Sans cesse assiégés par un tas d'ambitieux, intéressés à voiler leurs passions sous le masque du zèle, ils ne se méprennent que trop en effet dans le choix de leurs amis.

Je me voyois prisonnier dans

ce même Palais, le Théâtre de mon orgueil, & souillé tant de fois par mes injustices. Dévoré de remords, j'étois épouvanté de l'image toujours présente de mes crimes. La perfidie de mon Gendre, la fin déplorable d'Arsam, le malheur de Félisme, tout se réunissoit hélas, pour mettre le comble à ma misére. Le repos me fuyoit, & je ne desirois que la mort; que mon Oppresseur me paroissoit lent à consommer ses crimes! A la fin, je tombai dans un état d'insensibilité, qui me rendoit insupportable à moi-même.

On ne m'eût pas privé de la liberté que le Peuple indigné de la perfidie de mon Gendre, commença dès-lors à faire éclater ses plaintes. Le Conseil d'Hormizas au Sultan de Perse, fut que pour appaiser les murmu-

s du Peuple, il falloit n'avoir
lus à me redouter. Déja pour
ne faire périr, on en étoit à cher-
her un moyen, qui pût cepen-
ant laiſſer croire ma mort natu-
elle, lorſqu'une nuit, j'entendis
uelqu'un ſe couler doucement,
ans ma priſon. On s'approcha
e moi, &, à la clarté d'une
ampe qu'on tira de deſſous un
an de robbe, je reconnus Olzo-
nan, ſous un habit d'Eſclave.
De combien de maux ne l'avois-
e pas accablé, quand tout m'a-
bandonnoit je revoyois Olzoman,
devois-je douter qu'il ne fût am-
mené par la vengence ; frappe,
ui dis-je. Ah, Seigneur, me ré-
pondit-il, ignoreras-tu toujours,
ce qu'étoit Arſam, & ſon Fils ne
te ſera-t-il jamais connu : Mais,
fuyons, il ne te reſte plus qu'un
moment pour échapper à la mort
qui te pourſuit.

Irrité de la lâcheté de mes injustices, confus de tout ce qu'Olzoman faisoit pour moi, je fus sur le point de le supplier de m'ôter la vie; à la fin cependant, j'imaginai que la tenir d'un homme à qui j'avois tout enlevé, c'étoit expier mes crimes aux yeux de l'Univers. Je me laissai donc conduire, & me vis au milieu d'un petit nombre d'amis d'Olzoman, car, il ne m'en restoit plus.

Nous avions quitté le Mazanderan, & nous trouvant dans la Ville d'Erzerom, la curiosité de revoir l'Enchanteur Ibben Rustan, me fit aller chez lui. Quand j'arrivai ce Grand homme dans un appartement magnifique, assis sur de superbes carreaux, avoit à ses côtés une jeune personne, d'une admirable beauté. Cent belles esclaves rangées en demi

ercle, devant lui, tour-à-tour, par leurs danses & par leurs ants, amusoient leur Maître.

Me reconnoissant, il congédia s femmes, vint à moi, & je oulus lui faire le récit de mes alheurs. Je sçai tout, Seigneur, ne dit-il, & je puis t'apprendre ncore, des faits inconnus à ta Majesté. Lorsque je tirai la figure e la naissance de la Princesse, l me sembloit entrevoir qu'elle toit menacée de grands malheurs, & d'un autre côté, je oyois son sort dépendre d'elle même. La destinée de Renzoul étoit en tout, semblable à celle de ton incomparable Fille; je conjecturai que les passions de l'une, occasionneroient les malheurs de l'autre. Je soupçonnois l'une des deux, d'avoir un cœur peu fait pour l'amitié, & pour ap-

prendre sur qui devoient tomber mes soupçons, je crus devoir employer un artifice qui n'a que trop réussi.

A ce dessein après plusieurs opérations Magiques, je semai de la poudre d'or, sur tout le plancher de la grande piéce de l'appartement, & j'y traçai les figures des deux naissances. Tu te rappelleras, magnifique Sultan, qu'en remettant à la Princesse, la clef de l'appartement enchanté, j'insistai particulierement, sur la défense de faire usage de cette clef, avant qu'elle eût quinze ans accomplis : & surtout, je recommandai de garder le silence avec Renzoul. C'étoit dans l'observation ou l'infraction de chacune de ces deux défenses, qu'étoient renfermés & toute la force de l'enchantement, & le

ſecret de l'avenir. Si la Princeſſe n'avoit pour ſon Amie une véritable tendreſſe, elle ſe taiſoit, & pénétroit dans l'appartement, pour acquérir ſur la Fille de Zelis, le même empire que ſur une Eſclave. Dès-lors, ce premier ſentiment annonçoit un cœur pervers, qui ſe développoit tout à coup. Féliſme rediſoit-elle tout à ſon Amie, celle-ci ne manquoit pas d'abuſer de la confidence, & voilà comme les choſes ont tourné.

Le ſecret que la Princeſſe avoit dépoſé dans le ſein de ſon amie, ne ceſſoit cependant, d'occuper celle ci. Renzoul ſe croyant une ame excellente, mais, l'ayant baſſe, douta que la Princeſſe en eût une élevée, maniere de raiſonner qui n'eſt que trop commune. Un doute auſſi peu favo-

rable à la Princeſſe, étoit en amitié un crime, & qui fit penſer à ſa bonne Amie que ton Auguſte Fille pourroit violer la parole qu'elle m'avoit donnée. De pareilles idées enfanterent la crainte, cette crainte l'ambition de diſpoſer du ſort de Féliſme, & de-là tout ce qui s'en eſt enſuivi.

Renzoul n'avoit encore, que de bonnes intentions, du moins elle s'en flatoit: avec pareille gradation dans les ſentimens, il eſt difficile cependant de ne pas devenir coupable. Dès la premiere nuit, & pendant le ſommeil de la Princeſſe, Renzoul prit la clef de la caſſette, en tira celle de l'appartement, où m'étant rendu, mais, inviſible, j'attendois l'une des deux Amies.

A chaque fois que Renzoul poſoit le pied dans la piéce en-

hantée, elle s'arrêtoit, paroiſ-
oit étonnée. Il s'élevoit des mou-
vemens inconnus dans ſon ame;
le nouvelles idées, de nouveaux
leſirs, de nouvelles paſſions ſe
léveloppoient en elle: un nouvel
Jnivers ſe dévoiloit à ſes yeux.
En entrant dans ce lieu funeſte,
elle avoit preſque ſon innocence,
elle étoit un monſtre quand elle
en ſortit. Ayant bien refermé les
portes de l'appartement, elle
remit les deux clefs à leur place,
& regagna ſon lit.

Au tems preſcrit, la Princeſſe étant allée dans l'appartement, ne daigna faire aucune attention que les caracteres tracés ſur la poudre d'or, étant effacés, ne pouvoient l'avoir été que par l'empreinte qu'avoient laiſſée les pas de ſa perfide amie. Afin qu'elle ſe tînt cependant, ſur ſes gardes, je crus devoir l'avertir que Ren-

zoul étoit sa rivale ; mais la prévention de l'amitié, la seule qu'une grande ame se permette, la rendit sourde à cet avertissement. Renzoul négligée par le fils d'Arsam, qu'elle aimoit, fit agir son pere auprès de toi, qui de son côté, te voyant bientôt ramené dans les intérêts d'Olzoman, par la tendresse qu'il te connoissoit pour ta fille, eut recours à la Magicienne Zaball. Depuis longtems Amrou-Laïth méditoit la conquête de tes Etats, & c'étoit par le canal de la Magicienne, qu'il entretenoit des liaisons secrettes avec Hormizas. Pour te rendre Olzoman suspect, & faire tomber la Princesse dans les bras d'Amrou-Laïth, Zaball opéra cette multitude d'enchantemens, dont la fin n'étoit réservée au Sultan de Perse que pour lui en faire un

mérite auprès de la Princeſſe, & le rendre agréable à ſes yeux. Ainſi, la prédiction que j'avois faite, s'accompliſſant, & par le crime de Renzoul, celle-ci s'eſt acquiſe ſur l'infortunée Féliſme un aſcendant dont les ſuites doivent faire trembler.

Vous devez tous ſentir, continua le Sultan, quelle devoit être ma ſituation, en écoutant le diſcours de l'Enchanteur que je quittai l'ame dévorée de chagrins. Olzoman étoit le ſeul bien qui me reſtoit, & ce bien m'en devint mille fois plus précieux. Un jour, je lui demandai certains détails ſur la fin de ſon pere; & pour l'encourager à ne me rien déguiſer, je lui détaillai tous mes ſujets de remords, & je peſai particulierement ſur le refus que j'avois fait de Féliſme. A chaque mot,

je voyois Olzoman rougir & se troubler, comme s'il eût été coupable, il n'osoit porter ses regards sur moi. Je le pressai de ne me rien cacher, & le voyant hésiter, je crus qu'en ce moment seul, il m'étoit permis de lui parler en Maître.

Tombant à mes pieds, Olzoman s'obstinoit à se taire, & ce ne fut que par une sorte de violence, que je parvins à sçavoir à la fin, tout ce que le cruël & perfide Hormizas avoit mis en œuvre, pour accélérer ma perte, & tout ce qu'avoit fait Arsam pour m'en garentir.

Au souvenir d'un pere qui n'étoit plus, Olzoman sentit renouveller une affliction que la mienne surpassoit encore. Je le voyois résister au sentiment de sa douleur, qui me reprochoit l'énor-

mité de mon ingratitude. Quoi, cher Olzoman, m'écriai-je en le preſſant avec tranſport dans mes bras, & inondant ſon viſage de larmes, tu crains de me montrer des pleurs dont mes crimes ont ouvert la ſource. Ah, ſi tu ne veux me voir mourir à tes yeux, par grace, laiſſe-leur un libre cours! Que n'eſt-il en moi de te rendre un pere avec Féliſme, & par quelle fatalité, la perte de tout mon ſang ne peut-elle rien pour toi. Ami, cher ami, pourſuivis-je, déplorable victime de mon orgueil, Arſam, c'eſt moi qui t'ai précipité dans le tombeau : Funeſte ambition, ô malheur des Rois, c'eſt à toi que je dois tous mes crimes.

Pour ſe conformer aux volontés d'un pere, reprit Ben-Zeïd, après avoir un peu ſurmonté ſa

douleur, Olzoman avoit feint de se jetter dans le parti des rébelles, il apprit les desseins qu'on avoit sur ma vie, & me la conserva.

J'ai toujours compté sur l'amitié de mon frere le Sultan de Georgie, en quittant ma Capitale je pris la route de Teflis. Des Puissances jalouses de la grandeur du Sultan mon frere, séparant ses Etats des miens, dans l'impuissance de faire passer des troupes dans le Mazanderan, il m'ouvrit ses trésors, & me pressa de rester à sa Cour. L'espérance de trouver cependant, ailleurs des secours, me la fit quitter bientôt après.

Depuis ce tems, toujours errant, toujours accompagné de mes remords, je n'ai trouvé dans les différentes Cours que

vuës que d'insensibles témoins de mon infortune. J'aurois sans doute, succombé sous le poids de mes malheurs, si le généreux Olzoman n'eût avec soin écarté tout ce qui pouvoit me rappeller mes torts; mais, je me les reprochois trop pour les perdre le souvenir, & tout jusqu'à la délicatesse d'Olzoman, étoit un crime que je mettois sur son compte. Je l'ai perdu cet ami, s'écria le Monarque en soupirant, près de six mois se sont écoulés depuis qu'il a disparu, quels lieux le retiennent, & quand j'ai retrouvé Félisme, Olzoman ne me sera-t'il point rendu!

La Sultane donna des larmes à la mort d'Arsam, mais qu'elle fut effrayée du péril qu'avoit couru la vie de son pere. C'étoit à

ſon Amant qu'elle en devoit la conſervation ; combien de titres ne réuniſſoit-il point aux yeux de Féliſme ! Pourquoi dans l'heureux inſtant, où tout favoriſoit la paſſion d'Olzoman, ſe voyoit-elle condamnée à pleurer ſon abſence, & peut-être même ſa perte.

La ſituation de Ben-Zeïd étoit cruelle ; mais, c'étoit les peines de Féliſme, que le Prince d'Armenie reſſentoit, il les retrouvoit toutes au fond de ſon cœur. L'éloignement de Zirphée, & l'incertitude du ſort de la Bergere, le plongeoient dans la plus amere douleur : Heureux encore, ſi l'avenir ne l'eut pas menacé d'un ſort mille fois plus affreux.

La Sultane devoit avoir beſoin de repos, & le Roi la conjurant

rant d'ouvrir ſon ame à l'eſpé-nce, la conduiſit à ſes Pavil-ns qu'on avoit tendus. Tandis e'elle repoſoit, le Sultan & s deux Princes furent ſe pro-ener ſur un grand chemin, u'on voyoit à quelque diſtance. n Courrier paſſant aſſez près es trois Princes, jetta par ha-ard, les yeux ſur le Roi, fit n cri, & tourna bride en s'éloi-nant à toutes jambes.

Environ quatre heures après, le nême courrier reparut, ſuivi de quelques Guerriers, & vint droit u pavillon du Roi qui s'entre-enoit avec ſa fille & les deux Princes. L'un des Guerriers ſe ettant à bas de ſon cheval, alla ſe proſterner aux pieds du Mo-narque qui le reconnut avec ſur-priſe, & l'embraſſa. Brave Guſ-bec, lui dit le Roi, par quel

bonheur ai-je encore le plaisir de te revoir. Je connois ton attachement pour le fils d'Arsam, ne me donneras-tu point de ses nouvelles? Seigneur, repondit Gusbec, Olzoman a paru dans ta Capitale & j'oserai te dire avec la franchise d'un soldat qui n'a jamais sçu que servir son Prince, que c'étoit pour te rendre une Patrie qu'Olzoman se sépara de toi. Dans le doute du succès de son voyage, il jugea devoir t'en faire un secret. Toujours heureux dans tout ce qu'il entreprend pour ton service, profitant de la disposition des Peuples, fatigués des vexations de la Perse, il assembla ses amis, les rendit favorables à ton retour, & disposa tout pour une révolution, qui ne demande plus que ta présence. Ne pénétrant point dans les raisons qui pouvoient re-

rder ton arrivée en tes Etats, ai cru devoir venir te presser moi-même, de te montrer à tes Peuples. Tout favorise ton rétablissement sur le trône de tes ancêtres; mais, la situation des affaires peut changer, & si tu differe, il est à craindre que les Mazanderanois ne se donnent à la fin, un Sultan. Informé du lieu de ta retraite, j'ai volé sur tes traces, & mon zéle n'a point été trompé.

A l'égard d'Olzoman, j'ignore, poursuivit Gusbec, quels lieux le cachent : mais, que je crains, qu'il ne soit tombé dans les piéges de Ranzoul. Si tu connois la passion de la fille d'Hormizas pour lui, peut-être ne sçais-tu pas cependant, qu'initiée dans les Mystéres impies d'Eblis, elle soûmet la nature

entiere à ſon pouvoir. Malheureuſe en ſon amour, ne reſpirant que la vengeance, elle s'eſt liée d'intérêts avec l'inhumaine Zaball, dont elle habite le Palais. A cette affreuſe nouvelle, Ben-Zeïd ſaiſi d'horreur, trembla pour les jours de ſon ami : mais, Féliſme s'abandonnant aux larmes le Sultan ne pût parvenir à les faire ceſſer.

Le projet formé par Olzoman ne permettoit aucun retard, le Sultan fit détendre ſes Pavillons, & partit auſſitôt, avec les deux Princes, que le deſir de partager la gloire de ſon expédition, engageoit à ne point le quitter. Le voyage du Sultan fut heureux; ſans être reconnu par les eſpions d'Hormizas, qui devenu l'époux de la ſœur d'Amrou-Laïth, gouvernoit le Mazande-

in, Ben-Zeïd avec les deux Prin-
es & sa suite, se glisserent dans
Capitale.

Tout fut exécuté comme il
voit été concerté de longue
main. Quelques personnes ayant
ers le milieu de la nuit, fait
etentir le nom d'Olzoman dans
es quartiers de la Ville les plus
loignés du Palais, on y attira
e peu de troupes qu'Hormizas
voit auprès de lui, & qu'il en-
voya pour arrêter le tumulte. Au
nom d'Olzoman le peuple réveil-
lé sortit des maisons, se souleva,
prit les armes, & fit main basse
sur les troupes d'Hormizas. Ben-
Zeïd, Salnaïm & Salem à la tê-
te des amis d'Olzoman, & de
quelques soldats, s'avançant
pour lors, vers le Palais, en fi-
rent enfoncer le portes. Ils y
trouverent Hormizas entouré de

ſes gardes, qu'il avoit miſes en bataille dans l'avant-cour. Enflammé de colere à la vûë du perfide, le terrible Salnaïm, l'œil étincellant de fureur, s'élance au milieu des ennemis ſuivi de ſon généreux frere, il renverſe ou tue tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage; il n'en veut qu'au traître, l'atteint, & frappe ſans pitié le lâche qui lui demandoit la vie. Glacés d'épouvante, les Perſans mirent pour lors bas les armes : & dans peu, leurs garniſons chaſſées de toutes les Places qu'elles occupoient, le Sultan reſta paiſible poſſeſſeur de ſes Etats.

Le Prince d'Armenie & Salem n'étant plus utiles au Roi, prirent à la fin, congé de lui. Toute la Cour étoit en pleurs, & la Princeſſe qui ne trouvoit

l'adouciſſement à ſes peines
u'avec Salnaïm, pénétrée de
out ce qu'il avoit fait pour elle,
toit inconſolable. Tous deux
toient dans le malheur, & ce
'eſt que dans le malheur qu'on
ent le véritable prix de l'amitié.
'éliſme & Salnaïm ne ſe ſépa-
oient donc l'un de l'autre qu'à
egret; s'ils euſſent prévû cepen-
ant, le coup épouvantable que
e ſort leur préparoit, au mo-
nent qu'ils ſe ſeroient retrouvés,
u'ils euſſent tremblé de ſe re-
oir!

Fin de la premiere Partie.

ERRATA de la première Partie.

Page 41. *ligne* 21. elle enſentit l'aiguillon: choſe admirable cependant: *liſez* elle en ſentit l'aiguillon. Choſe admirable cependant, *&c*

Page 56. *ligne* 10. Alziamire, Alziamire, tu n'eſt plus. O ma chere Fille, je t'ai perduë: *liſez* Alziamire, Alziamire, tu n'es plus, ô ma chere Fille, je t'ai perduë!

Page 185. *ligne* 9. aptès être reſtés un tems conſidérable ſans ſe parler, le jeune Berger, *&c. liſez*, après être reſtés un tems conſidérable ſans ſe parler, Lindor, *&c.*

Page 60. *ligne* 19. il étendoit dans l'immenſité des Cieux, des regards qu'il laiſſoit enſuite tomber autour de lui. *liſez*, il étendoit dans l'immenſité des Cieux des regards qu'il laiſſoit enſuite tomber autour de lui, *&c.*

Page 80. *ligne* 18. ſes vœux ſont toujours impuiſſans; *liſez*, ſes vœux ſont toujours impuiſſans, *&c.*

Page 125. *ligne* 16. & ce n'étoit point ſans motif, *&c. liſez*, & vraiſemblablement, ce n'étoit point ſans motif, *&c.*

Page 127. *ligne* 12. pliant ſur le poids, *&c. liſez*, pliant ſous le poids, *&c.*

Page 151. *ligne* 20. à l'égard d'Olzoman, *&c. liſez*, pour Olzoman.

ROMAN ORIENTAL.

SECONDE PARTIE.

A PARIS,

Chez HUART & MOREAU, Libraires-Imprimeurs de la REINE & de Mr. LE DAUPHIN, ruë St. Jacques, à la Juſtice & au grand St. Baſile.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ROMAN ORIENTAL.

Seconde Partie.

LE Prince d'Arménie ne fut pas à cheval que le souvenir de Zirphée, de l'Oracle, de l'Inconnuë, tout vint se présenter encore à la fois. Tantôt entraîné par l'amour, tantôt retenu par la crainte, tour-à-tour, il desiroit ou trembloit de revoir son Amante : mais, à

la fin le sentiment de l'amour plus fort, prévalut sur tout. Comment pouvoir cependant, courir après la Bergère, il ignoroit en quel lieu de la terre on la tenoit cachée, & c'étoit là pour lui le comble de la douleur.

D'aussi violentes agitations se traçant sur le front de Salnaïm, ne pouvoient échapper à son frere. Envain il en cherchoit à pénétrer la cause, le Prince d'Arménie ne lui répondant en quelque sorte que par distraction, ne l'instruisoit de rien. Après quelques tentatives pourtant, le jeune Prince parvint à distraire Salnaïm des pensées accablantes qui l'obsédoient.

D'abord la conversation entre les deux Princes roula sur différens sujets, ensuite sur la personne de Ben-Zeïd, & sur les infor-

unes de ce Prince. Quelle leçon our eux, que les malheurs d'un Roi, qui s'étoit vû précipiter du Trône, par le corrupteur même, e ſa vertu.

Toujours en continuant leur narche, les deux Princes s'étonoient de l'aveuglement des Souerains à cet égard, & des funeſes effets de l'ambition dans ceux ui les approchent. A ce propos, Salem s'offrit de raconter une venture qui s'étoit paſſée à Bagdad pendant le ſéjour qu'il avoit ait en cette Ville. Le Prince d'Arménie eut mieux aimé ſans doute, s'occuper de ſes cruelles réfléxions, mais ſenſible pourtant aux ſoins que ſon frere prenoit de chercher à l'amuſer, il le pria de commencer le récit de ſon Hiſtoire, ce que Salem fit en ces termes.

HISTOIRE DE MOZOUP.

IL étoit à Bagdad un certain Mozoup, qui depuis quelques années, languiſſoit dans un des emplois ſubalternes de la cuiſine du Caliphe. Dieu ſçait combien il étoit humilié de l'abaiſſement de ſon état, combien il le trouvoit miſérable, & l'envie qu'il portoit à tout homme dont le poſte s'élevoit un peu au-deſſus du ſien. Ce n'étoit point qu'il fût ambitieux de pouvoir, ou courût après les grandes dignités, il ne demandoit qu'une place honnête. Dans l'eſpérance de s'attirer les

énédictions du Ciel pour obtenir
e peu qui manquoit à son bon-
eur plusieurs fois dans la jour-
ée, se prosternant devant la prin-
pale porte du Palais, il en frap-
oit le seuil de son front. Ensuite
e la maniere la plus édifiante,
baisoit la (*a*) manche du Ca-
phe qu'il révéroit non comme
e Lieutenant du Prophéte, car il
toit trop humble pour élever si
aut ses pensées, mais tout bonne-
ent, comme le dispensateur de
ous les biens en ce bas monde.
Mozoup d'ailleurs bon homme,
rand complimenteur, la flate-
ie ne lui coûtoit rien. Il avoit

(*a*) On appelloit ainsi, une piéce de ve-
ours noir, de la longueur de vingt coudées,
ui pendoit toujours, à l'une des fenêtres du
alais des Caliphes. Les plus grands de l'Em-
ire alloient tous les jours, baiser cette piéce
'étoffe, & frapper de leur front le seuil de la
orte du Palais. C'est ainsi qu'on faisoit sa
our aux Caliphes.

mérité la protection du Favori du Caliphe, à quel titre? sans doute par le meilleur & le plus valable de tous, qui le plus souvent est de n'en avoir aucun. L'ambitieux, l'infatigable Mozoup, étoit sans cesse aux écoûtes. Vaquoit-il un emploi qui fut au-dessus du sien, Mozoup tout essoufflé arrivoit chez son Protecteur. L'un n'avoit que ses affaires dans la tête, il importunoit le Favori; l'autre ne songeoit qu'à ses plaisirs il oublioit Mozoup & ses prétentions, ou s'il s'en ressouvenoit, il n'étoit plus tems.

Mozoup avoit beau se donner des mouvemens, aller aux nouvelles, toutes les Places étoient prises, jamais de *lacune* où il pût se glisser, pour lui quel désespoir! Ensuite il reprenoit courage,

couroit à la Manche du Caliphe, & de la Manche voloit chez le Favori, flatoit, pleuroit & prioit. Caſſem dont l'ame étoit douce & bienfaiſante, conſoloit le malheureux, ſentoit ſes torts, ſe les reprochoit, en convenoit, & promettoit de les réparer. Alors Mozoup s'abandonnoit aux plus douces erreurs, & s'en retournoit chez lui gonflé d'eſpérances. Nouvelle Place vacante, mouvemens nouveaux de la part de Mozoup, nouvel oubli de la part du Favori.

Caſſem oublia tant & ſi ſouvent, & le cuiſinier eut tant & ſi ſouvent à ſe plaindre de l'inutile protection du Favori que ce dernier jugea devoir remettre les intérêts de Mozoup entre les mains mêmes du Caliphe. Caſſem lui parla du Cuiſinier, & fit va-

loir tout ce que ce misérable avoit fait, mais en vain, pour avancer sa fortune, comme la dévotion toute particuliere qu'on lui connoissoit, & qu'on lui avoit toujours connuë pour la Manche de sa Majesté, ainsi que les neuvaines qu'il faisoit tous les jours devant la Manche. (*a*) Moktasi écoutoit avec la plus grande attention le rapport de son Favori, & après un moment de silence & de réflexion, il ordonna qu'on eût à lui amener Mozoup, & dès le lendemain matin.

En apprenant une aussi bonne nouvelle, le cuisinier fit tout ce qu'on devoit attendre d'un pareil personnage : Yvre & trem-

(*a*) Il étoit le XVII Caliphe de la maison des Abbassides. Ce Prince eût un Favori nommé Cassem, dont les Conseils lui furent souvent utiles.

lant de joie la à fin il parut au le-
er, ou par ſon empreſſement à
e proſterner, & à ſe frapper à
liverſes repriſes, le front ſur le
ol, il faiſoit rire tout le monde.
Mozoup, dit le Commandeur
les Croyans, ton Maître t'or-
donne de lever les yeux juſqu'à
ui, oſes faire entendre ta voix.
Trop long-tems on t'a vû languir
dans l'attente de mes bienfaits,
il eſt tems que leur douce roſée
ſe répande ſur toi. Caſſem te pro-
tége, je l'aime, parle, quels ſont
tes vœux, & ils ſeront accom-
plis. Soleil de juſtice & de clé-
mence, image de la Divinité,
ſublime Caliphe, s'écria Mo-
zoup qui croyoit n'en jamais faire
ni dire aſſez, tes regards ont dai-
gné s'abaiſſer ſur ton eſclave,
& déja ſes deſirs ſont ſatisfaits.

Non, non reprit le Caliphe, déformais je prétends que tes jours se comptent par les bienfaits dont je veux te combler. Je te permets de plus, de me demander tous les matins une nouvelle grace, & je te jure sur la tête sacrée du Prophéte que rien ne te sera refusé. Mozoup dans le plus doux étonnement, crut en effet entendre les accens du Pere des Fidéles. Il n'avoit que des desirs modérés, il étoit aide-de-cuisine; à la fin d'une parole craintive, & comme si son ambition eut été sans exemple, il parut ambitionner l'honneur de mettre les plats sur la table du Caliphe. La demande n'avoit rien que de raisonnable, & fut accordée. L'ambition de Mozoup étant bien remplie, ne trouvant

plus rien à desirer, il rendit des graces au Monarque, le tint quitte de ses autres bienfaits, & pénétré de reconnoissance, s'épuisa de remercimens envers le Favori son bienfaicteur.

En sortant de la chambre du Caliphe, Mozoup cependant, n'étoit plus si bon homme, & cela sans le vouloir. Tout différent de ce qu'il avoit été jusques à ce moment, il embrassoit ceux devant qui la veille, il se prosternoit, à l'égard de ceux qu'il embrassoit auparavant, il ne les regardoit plus.

Installé dans sa nouvelle Charge, il en faisoit les fonctions avec une sorte de respect pour lui-même, & se croyoit le premier homme de l'Etat. Le Caliphe ayant demandé à boire, Mozoup à qui sa nouvelle dignité

avoit tourné la tête, se saisit de la Coupe, l'Echanson la lui arracha des mains, & fut la présenter au Commandeur des Croïans. Aussi mortifié qu'étonné, mais rendu à lui-même, Mozoup s'apperçût de son mécompte, & son ambition se réveilla.

La belle grace que le Caliphe vient de m'accorder, disoit Mozoup quand il fut rentré chez lui, la belle fortune, je m'aimerois autant dans notre cuisine! Notre Chef étoit à la vérité, brutal à l'excès, mais enfin j'étois accoûtumé à son humeur. Encore si j'avois le Poste de cet insolent d'Echanson, passe, s'il ne donne des ordres à personne, il n'en a point à recevoir. D'ailleurs j'approcherois de mon Maître, il auroit besoin de moi, je serois un Seigneur, que je suis dupe,

ar Mahomet on ne m'y pren-
ra plus ! Mais le Caliphe....
Bon, reprenoit Mozoup, il me l'a
permis, c'eſt un ordre, & ne
faut-il pas obéïr : déja le cuiſi-
nier s'impatientoit de n'être pas
au lendemain.

Mozoup reparut aux yeux du Commandeur des Croïans, il en vouloit à la Place d'Echanſon, & pour eſſayer ſon crédit, il affecta de n'avoir aucunes vûës. Le plus obligeamment du monde, Moktafi le prévint, le preſſa, il céda, & comme par complaiſance ſe laiſſa faire Echanſon. Savourant pour lors le double plaiſir de la vengeance & de l'ambition ſatisfaites, ſes vœux étoient comblés. Depuis quelques heures, il jouiſſoit de ſon indépendance, lorſque voyant les autres commander en Souve-

rains, il n'avoit rien à dire à perſonne. Quoi diſoit Mozoup, en reconnoiſſant combien il s'étoit abuſé, pas le plus leger ordre à donner! Auſſi-tôt il ſentit la valeur *intrinſeque* de ſon Etat: Comment parvenir cependant, à l'échanger en un meilleur, il eut recours au Caliphe, qui ſe prêtant de bonne grace aux deſirs de l'Echanſon, l'arracha pour la ſeconde fois à ſes dégoûts.

A meſure que le cuiſinier avançoit dans la lice de l'ambition, il devenoit de plus en plus, difficile à contenter. Par les prérogatives de ſa nouvelle charge, il commandoit, & le commandement lui ſembloit le ſeul bien déſirable: mais par un contrecoup, le moment d'après, il ſe vit obligé d'obéïr. C'eſt ce qui l'étonnoit, & c'eſt ce qu'il ne

avoit ni ne vouloit plus fai-
:. Il falloit pourtant se sou-
ettre, nouvelle mortification,
ouveaux desirs, nouvelle de-
ande, nouvel homme déplacé.
Emporté par le torrent de son
mbition, notre homme alloit
onc toujours desirant, toujours
emandant, toujours obtenant,
toujours se plaignant. A la fin
ansporté dans la plus haute ré-
ion des honneurs, il laisse tom-
er avec complaisance ses re-
ards autour de lui, & se voit à
grande distance de ce qu'il
toit peu de jours avant, que sa
uisine dans l'éloignement échap-
e à sa vûë. Pour son malheur,
imprudent Mozoup s'avisa de
ever les yeux, & vit au-dessus
le sa tête quelqu'un qui le do-
ninoit comme une Montagne.
Dans les plus cruelles inquiétu-

des à la vûë d'un pareil objet, il ne peut être rassuré que par le Caliphe. Mais s'il ne se lasse point de faire des demandes, Moktasi se lasse encore moins de les accorder; & le voilà graces aux bontés de son Maître, saluant déja les plus grands de l'Empire, avec cette morgue d'un homme enorgueilli de son mérite, & boursoufflé de ses dignités.

Il en étoit à sa douziéme transmigration, quand par le devoir de sa charge, il fut appellé chez le Visir qui dans son département avoit le détail de la maison du Caliphe. Il arrive, les flots de la presse s'ouvrent devant lui; ne doutant de rien, il se fait annoncer, & pour toute réponse, on le fait prier d'attendre. Se voir forcé de se morfondre dans une antichambre,

antichambre, confondu dans la foule des ſupplians, quel coup affreux pour un Mozoup ! on a beau ſe ranger pour lui ménager une place, il s'abandonne à des réflexions déſeſpérantes, dont le réſultat eſt que les autres ayant une cour il faut en avoir une, & le deſir eſt ſelon lui, le dernier deſir d'un homme ſenſé. Le fortuné Mozoup ne ſçait plus former de vœux qui ne ſoient accomplis, & les ſiens déplacent le Viſir.

La nouvelle du changement qui s'étoit fait dans le miniſtere, s'étant auſſi-tôt répanduë, on accourut de tous les coins de la ville, pour ſe trouver ſur le paſſage de Mozoup. Suivi de ce nombreux cortége, il regagna ſa maiſon ; mais s'il avoit fait un accueil aſſez obligeant, à ceux qui

les premiers l'avoient complimenté, les derniers qui se présenterent furent mal reçus. D'abord il se croit un grand homme parce qu'il occupe une place qui en demanderoit un. Il arrange tout à sa fantaisie, & pense bonnement, qu'on doit l'admirer, mais le contraire arriva. Le grand Visir Abdallah, très-mécontent de sa capacité lui découvrit ses lourdes bévuës, la chose sautoit aux yeux, & malgré tout son orgueil, Mozoup fut forcé d'en convenir.

De retour chez lui, Mozoup se trouvoit en tiers avec son ambition & sa vanité. Il ne pouvoit véritablement, se cacher son ignorance, mais le reproche lui en étoit insupportable. Il en concluoit de là que pour se soustraire à la critique, il falloit être grand

Visir. Mais l'état . . . ? il deviendra ce qu'il pourra, disoit Mozoup, mon affaire est d'être Visir, & la sienne de s'en accommoder; il en a bien vû d'autres, & puis les affaires forment les hommes. Une raison de plus pour être en chef, tout est soumis au grand Visir, & lui seul ne dépend que du Caliphe : ne faut-il pas toujours en revenir à se voir un maître : Raisonnement admirable ! & qui force le grand Visir à céder sa place.

Sans doute que Mozoup devoit être fatigué de la carriere immense qu'il avoit parcouruë en quinze jours. Il étoit bien tems que se reposant, il ne songeât plus qu'à se maintenir, & c'étoit là son projet. Il s'en occupoit encore, lorsque le Commandeur des Croyans, qui vouloit que son

premier Miniſtre & ſon Favori vêcuſſent bien enſemble, fit ſentir à Mozoup que c'étoit à la ſeule protection de Caſſem, qu'il étoit redevable de ſa fortune. Ce propos fut un vrai coup de poignard pour le nouveau grand Viſir, dont les chagrins ſembloient d'autant plus cruels qu'ils étoient inattendus. Comment s'écria-t'il en fureur quand il fut rendu dans ſon cabinet, mon mérite, mes ſervices ne ſont rien, & je ne dois donc tout ce que ſuis, qu'à l'aveugle amitié que le Caliphe a pour un jeune étourdi. La cruelle idée, il faut que je me venge, mais de qui, de Caſſem; voudroit-il à ce prix acheter la fortune? la belle ſotiſe reprenoit auſſi-tôt le Cuiſinier, Caſſem, lui ſcrupuleux, l'honnête-homme, à ma place, il en feroit autant! il m'oublioit

eh bien, il faut se ressouvenir de lui. D'ailleurs être grand Visir, c'est être sujet, quand on est l'ami de son maître on est son égal, & ce n'est que ses égaux qu'on peut aimer. Que l'heure des demandes lui parût éloignée ! à la fin elle arriva, traînant à sa suite, la disgrace de Cassem, qui fut sacrifié à son serviteur Mozoup. Les richesses, les dignités entassées, les adorations de toute une cour, ainsi que des Peuples d'un grand Empire, qui dans le silence attendoient de lui l'arrêt de leur destinée, l'amitié même d'un maître, avoient à la fin rempli l'abîme immense des desirs de Mozoup : il se rend chez le Caliphe pour travailler avec lui.

Moktafi accabla son nouveau Favori de caresses, & lui prodigua les marques de la plus entiere

confiance. Satisfait de la capa-
cité de ſon Miniſtre, il approuva
tout, & Mozoup s'en retourna
chez lui dans les tranſports d'une
joye qu'il n'avoit jamais reſſentie.
Penetré de tout ce que le Cali-
phe avoit fait pour lui, ce n'étoit
point cependant le retour d'une
reconnoiſſance ſervile qui l'atta-
choit à ſon maître, mais le ſenti-
ment libre de la plus vive & de la
plus délicate amitié: qu'il aimoit le
Caliphe, & qu'il en étoit content.

Hélas, eſt-il en notre pouvoir
de conſerver notre ame dans une
ſituation toujours égalle! inſen-
ſiblement la joye du grand Viſir
s'évapore, & laiſſe en le quittant
la triſteſſe au fond de ſon cœur.
Je ne ſçais quel beſoin ſe fait ſen-
tir, il ne voit plus rien à deſirer,
& cependant il deſire. Cherchant
à démêler ce qui ſe paſſe en ſoi

me, il se rappelle que pendant
e travail, il n'étoit séparé du Ca-
iphe que par une table ; & que
Moktafi s'étant assis le premier,
s'étoit guindé sur une pile decar-
reaux dans l'enfoncement du ca-
binet, tandis que lui malheureux
placé du côté de la porte, pa-
roissoit à peine sortir de terre.
Cette idée l'accable, il se couche
& ne peut fermer l'œil. Quoi,
toujours dans l'humiliation, s'é-
crie-t'il, que la place de Caliphe
est belle ! il dispose à sa volonté,
de tous les thrônes du monde ;
le seul Prophete se trouve entre
le Tout-Puissant & lui. Le Caliphe
est le troisiéme être de l'Univers,
le représentant des deux pre-
miers, & pour le dire en un mot,
le Dieu de la terre. Si le fortuné
Caliphe se couche le sommeil est
dans son lit qui l'attend. Il dort

maintenant, & moi malheureux, je veille dévoré d'inquiétudes. Vil eſclave élevé près du thrône, ma tête ne perce à travers l'immenſe néant dont le Caliphe eſt environné, que pour attirer toute l'attention d'un maître jaloux & ſuperbe, & porter tout le poids de ſa colere. La chûte de mes pareils, & ſouvent leur cruelle fin, ne m'apprennent que trop le ſort qui m'attend. Objet & victime de l'envie, peut-être ne ſerai-je hélas, en peu de jours qu'un objet de pitié; ah mourons plutôt, n'eſt-ce pas mourir mille fois, que de craindre à tout moment la mort. Accablé par ſon déſeſpoir, il tomba pour lors dans un morne & long ſilence. Mais, pourquoi mourir, reprit à la fin Mozoup, avec une ſorte d'étonnement, & revenant comme d'un ſonge, la

mort

ort n'eſt qu'un pis-aller ; ne audroit-il pas mieux faire deſ-endre le ſublime Caliphe de ſa ile de carreaux, où l'on eſt ſi rt à l'aiſe ? oui, ſans doute & eſt à quoi nous ſongerons à loi-r.

L'inſomnie le monologue & es projets de Mozoup avoient onſommé toute la nuit. Au petit our on vint avertir le Viſir qu'il toit heure de reparoître aux eux du Caliphe. D'auſſi loin que Moktafi l'apperçut montrant un iſage rayonnant de joye, il s'in-orma de ce qui pouvoit conve-ir à Mozoup & que tout lui ſe-oit accordé. Le grand Viſir n'o-oit ni parler ni répondre ; le Ca-iphe le preſſe, il ſe trouble. Ah, e perfide, l'ingrat, s'écrie Mok-afi en jettant ſur Mozoup un re-ard étincelant de fureur, il en

veut au trône, *Emir Alomara, qu'on lui tranche la tête.

A ces terribles mots le Visir se précipite aux pieds de son maître, fond en larmes, & pressé de remords fait l'aveu de ses desirs criminels. La colere du Commandeur des Croyans, n'étoit cependant que feinte, doux, humain & sensible aux foiblesses des hommes plutôt malheureux que criminels, il plaint le coupable & lui pardonne. Mozoup se dépoüille à l'instant de toutes les marques de sa dignité, qu'il dépose aux pieds du Caliphe, lui remet toutes ses charges, toutes ses richesses, & quoique Moktafi fasse, ne veut rien conserver. Revenu de ses folles erreurs, il s'en fut reprendre son tablier de cuisine, & chacun reprit dans la dépouille du Cuisinier ce qui lui ap

artenoit ; mais le seul Mozoup
it heureux dans son premier état
ont à la fin il sentit le prix.
Mozoup avoit tort, & il en fut
uni, dit Salnaïm, à son frere,
h, pourquoi ceder sans cesse,
u desir de s'élever. Les grandes
harges demandent tant de capa-
ité, on fait tant de fautes en
herchant à les bien remplir qu'on
toujours à s'instruire, & tou-
ours à désirer de faire mieux.
Oui, sans doute, répondit le
'rince Salem, mais, les hommes
e sont pas faits pour tant de rai-
on ; on présume beaucoup de
oi, on dégrade le mérite des au-
res, on a de l'orgueil, on est
aloux, on est injuste, on est mal-
eureux, on devient criminel.
Voilà l'histoire d'Hormizas, de
otre homme, & de ses pareils,
eprit le Prince d'Arménie. Com-

bien de Mozoup dans le monde, & qui ne s'en doutent pas, riront aux dépens du Cuisinier. On ne voit que des gens avoir sa folie, mais peu sont capables de se repentir.

Le Prince avoit mis fin à sa moralité, ne perdant point de vuë le projet de voler sur les pas de Zirphée, il alloit s'éloigner des lieux de sa naissance. Se rappellant néanmoins, que le Sultan & la Sultane d'Arménie demandoient à le voir, ainsi qu'il l'avoit appris de Salem, il se fit une loi de céder à leur envie, & la tendresse filiale suspendit en cet instant, les tourmens de l'amour. Il trouvoit même, de la douceur à tout sacrifier au devoir, & ce fut avec ces sentimens qu'il revit le Palais de son Pere.

Pour quitter ses armes, il en-

oit dans ſon appartement lorſ-
ue le Seigneur Fan-Fre-Lucho
préſenta. L'imagination étant
partie du Sultan, il abandon-
oit le ſoin de réflechir pour lui
Fan-Fre-Luche qui ne penſoit
oint. Fan-Fre-Luche ne penſant
oint, par une ſuite néceſſaire,
oit & vouloit être l'homme uni-
erſel, & c'eſt en cette derniere
ualité, qu'il venoit annoncer
u Prince qu'en attendant le re-
eil du Sultan, s'il l'avoit pour
gréable, il étoit le maître de
oir la Sultane qui le demandoit.

Rien n'égale la joie qu'éprou-
a Salnaïm en ſe retrouvant
ans les bras de la Sultane ſa
ere, qui ne ſe laſſoit point de le
ontempler. Il s'en faut de beau-
oup que l'accueil de Moham-
ed fut auſſi tendre ; à l'inſtant
ù Salnaïm parut, ſe ſentant diſ-

traire de son attendrissement pa
un baillement qui l'avertissoi
des approches du sommeil, il s
hâta d embrasser le Prince, &
s'en fût essayer de faire un peti
somme.

Ce fut pour lors que la Pér
crut devoir informer le Princ
que les obstacles à son union ave
la Princesse de Géorgie, étan
levés, il falloit qne ce mariag
s'accomplît, & sans différer. Sal
naïm ne connoissoit la Princess
que de réputation, mais en re
compense il connoissoit person
nellement une Bergere qu'il ai
moit : & la plus brillante répu
tation d'une personne qu'on n
connoît pas, n'étant rien auprè
d'un beau visage que l'on connoît
il remercia la Péri de ses bontés
Monmounna s'obstinoit dans so
projet, & Salnaïm dans son re

fus, Fan-Fre-Luche survint. Dans l'espérance qu'une petite tracasserie entre les Cours d'Arménie & de Géorgie, pourroit occasionner quelque bonne guerre, qui ne finiroit pas si-tôt, il fut de l'avis du Prince. Le commandement des Armées étant comme à sa disposition, & se le réservant, il se flatoit d'acquérir une gloire immortelle. Mais ce n'étoit point le seul motif qui déterminoit Fan-Fre-Luche.

Chargé de recevoir les Ambassadeurs au nom du Sultan qui n'avoit que faire de harangues pour l'aider à s'endormir, il croyoit avoir à se plaindre des Ambassadeurs de Géorgie. En effet, il avoit observé qu'à la premiere audiance donnée par lui à ces Ambassadeurs, celui qui portoit la parole avoit eu

tout le tems qu'il avoit parlé de bout, les deux talons colés l'un contre l'autre, & la tête un peu inclinée en avant. C'étoit un honneur que les Ambaſſadeurs ne rendoient à la vérité, qu'au Sultan, mais dont Fan-Fre-Luche n'étoit pas homme à ſe contenter. Selon ſes idées, en qualité de repréſentant du Souverain & de Grand Viſir, réuniſſant en lui deux perſonnes, & deux caracteres, & deux valant mieux qu'un, on lui devoit en ce moment de plus grands honneurs qu'au Sultan même. Juſtement irrité d'un genre d'offenſe que jamais homme paſſionné pour la gloire de l'Etat n'a pardonnée, il n'épioit qu'une occaſion de s'en venger ſur toute la Nation Géorgienne, & la trouvoit en ſe déclarant de l'avis du Prince.

Dès que l'Oracle de la Péri eut parlé, sur le champ elle céda. Le Grand Visir qui pour ses menus plaisirs vouloit avoir la guerre, fit en conséquence, aux Ambassadeurs de Géorgie, une réponse, & de la part du Prince, qu'il assaisonna de tout ce qu'il pût trouver de plus offensant pour leur Maître. Salnaïm n'avoir fait nulle mention de la Princesse de Géorgie, Fan-Fre-Luche le fit cependant, parler sur le compte de la Princesse, & d'une maniere peu décente. Cette réponse fidélement rendue au Sultan de Géorgie, il fit mettre la tête du Prince d'Arménie à prix, & des deux côtés on prit les armes.

Salnaïm vouloit commander, mais le Grand Visir, le meilleur Citoyen du monde, fit entendre

à la Péri que le Prince étant la plus chere eſpérance de l'Etat, on ne devoit point expoſer ſa perſonne aux hazards des Batailles. Le Grand Viſir ayant fait la guerre, avoit des droits ſur le commandement, & la Péri le lui conféra. Condamner Salnaïm à reſter dans l'inaction, c'étoit l'abandonner au déſeſpoir d'être ſéparé de Zirphée, & l'obliger à s'occuper des idées funeſtes de l'avenir.

Toujours le premier en Campagne, le Sultan d'Arménie en faiſoit plus avec ſa ſeule imagination, que les meilleurs Généraux de l'Univers, avec toutes leurs Armées. Pendant qu'on ſe diſputoit le commandement de la ſienne, ſans lever la tête de deſſus le chevet, il avoit déja battu les Géorgiens à platte cou-

ure, en quatre ou cinq rencon-
res différentes. Quand il apprit
cependant que Fan-Fre-Luche
s'étoit mis en marche, il fut
très-content qu'on l'eut détaché
pour tomber sur les fuyards, &
dissiper les restes de leur Armée.

Le Grand Visir étoit fol, mais sa folie étant raisonnée, il prenoit autant, & d'aussi justes mesures pour faire une sottise que la prudence en eût mis dans une action sage. La tête remplie de maximes de politique, saisies au hazard, il les appliquoit com-il le pouvoit. Les hommes ne réussissent, qu'autant qu'on les employe selon leurs talens, & il le sçavoit ; l'Armée Arménienne n'étant composée que de brigands, il fit donc travestir une partie de ses soldats, les chargea d'épier la conduite de l'ennemi,

de lui en rendre compte ; & chemin faisant, de dévaliser les traîneurs.

Pour imposer par un étalage qui ne laissât aucun doute sur sa capacité, il faisoit marcher au centre de son Armée, plusieurs Dromadaires chargés de projets de Campagne, & faits de longue main. Le Général n'en avoit tant dans les coffres que parce qu'il n'en avoit point dans la tête.

Ces dispositions faites, le Grand Visir s'avança vers l'ennemi. A la maniere pourtant, dont il marchoit, on eut pû croire qu'il ne s'étoit mis en Campagne que pour prendre l'air. Cependant, il ne manquoit pas tous les jours de faire part à Monmounna des desseins qu'il avoit, car tous les jours il en changeoit.

Tous les jours il donnoit au Gé-
éral Géorgien quelque nou-
eau ridicule, & dans un hom-
ne chargé de tant de ridicules,
Monmounna ne voyoit qu'un
omme battu. C'étoit là le point
le vûë avantageux ſous lequel
Fan-Fre-Luche voyoit ſon Ad-
erſaire, & le repréſentoit à
a Péri.

Le Général ennemi n'étoit
ullement railleur, mais ſe le-
oit plus matin. Il avoit dérobé
deux marches, & l'Armée Ar-
ménienne étant diſperſée dans
les villages aux environs de ſon
Camp, & l'ayant appris, il mar-
cha droit au Grand Viſir. Fan-
Fre-Luche ouvroit à la fin, ſes
paupieres bien repoſées, quand
on vint lui donner avis que les
Géorgiens en ordre de Bataille
ſe montroient. Le Grand Viſir

s'étant levé, n'eut le tems que de faire quelques disposition, mais ne voulant point avoir l'air de se laisser braver, il fit donner le signal du combat.

Les deux Lieutenans du Grand Visir, tous deux ses amis & ses parens, & dont il exhaltoit la valeur & la capacité, se firent pour lors, des complimens à qui le premier iroit charger l'ennemi. Chacun de son côté, vouloit obligeamment, céder cette gloire à son Compagnon, qui plus obligeant encore, n'en vouloit point. Pendant ce combat d'honnêtetés, le Géorgien homme sans égard, tomba sur l'aîle droite, la mit en déroute, & se rabattant sur le centre qu'il prit en flanc, le fit plier. Inutilement, le Prince Salem à la tête d'un renfort qu'il amenoit, voulut réta-

blir le combat, tout se débanda, & laissa le jeune Prince au pouvoir de l'ennemi.

L'aventure étoit désagréable, & pour un plaisant tel que le Grand Visir. Lorsqu'il vit néanmoins, que le vainqueur négligeoit de le poursuivre, il reprit courage, & s'en fut camper à huit mille du Champ de Bataille. Il y commençoit, à peine, à respirer quand il prit encore, fantaisie au fâcheux & ridicule Général Géorgien, de venir le relancer dans son nouveau Poste. Le Géorgien se rendit à la fin, tellement insuportable que Fan-Fre-Luche ayant pris le parti de lui céder toujours la place, se vit à demi journée de la Capitale.

Pour lors il jugea devoir faire part au Sultan du bon état de

ſes affaires. Cachant au vénérable Monarque tout ce qui pouvoit lui déplaire, il ne lui parloit de la perte de la Bataille que comme d'une ruſe de guerre. Il prodiguoit au Sultan les louanges les plus flateuſes, avec les plus riches eſpérances, & l'aſſuroit qu'il ne s'étoit ainſi, laiſſé pouſſer que pour inſpirer aux Géorgiens une confiance téméraire, & qui leur ſeroit funeſte. Il prétendoit qu'étant battus au centre de l'Arménie il ne s'en ſauveroit pas un, & que dès lors, la conquête de la Géorgie reſtée ſans défenſe, étoit aſſurée.

La lecture de cette lettre enchanta Mohammed, & d'autant plus qu'il ne pouvoit concevoir en effet, que des gens qui avoient la témérité de vouloir ſe meſurer avec un auſſi terrible champion

on que lui, puſſent jamais proſ-
érer. Regardant l'ennemi com-
e vaincu, il lut & relut la lettre de
an-Fre-Luche, dont il admiroit la
rofonde politique, à toutes les
mmes du Serail. L'imagination
u Monarque s'enflammant, & le
Monarque allant toujours au pe-
t pas, il ſe trouva dans le Palais
es idées, ſon ſéjour ordinaire.

C'eſt en ce Palais, qu'à la voix
u déſir créateur, les objets em-
ellis des couleurs les plus rian-
es, ſe raſſemblent, s'uniſſent,
ompoſent des groupes, ſe ſépa-
ent, diſparoiſſent, & font place
des objets plus intéreſſans, qui
liſparoîtront à leur tour. L'eſpé-
ance & la crainte, ces rivales
éternelles, les compagnes inſé-
parables de l'homme, y parta-
gent le ſuprême pouvoir. En ce
Palais, le malheureux & timide

amant voit ſon inhumaine dont les yeux attendris, reſpirent la langueur. Rien ne s'oppoſe plus enfin, aux tranſports voluptueux de l'Amant, une yvreſſe délicieuſe emplit ſon ame, mais, ô moment terrible! les yeux de la Belle ſe chargent de colere, un ſeul regard a détruit la félicité de l'Amant, & la crainte qui le glace le rend au déſeſpoir. C'eſt là que l'homme, cet eſclave orgueilleux, dont tous les ſoupirs ſont pour la liberté, jouit en paix, de toute la dignité de ſon être. Là, par le preſtige de la cupidité, ſont réaliſées toutes les chimeres humaines, une fortune ſans ſoins, les tréſors inépuiſables, une vie ſans douleur, la jeuneſſe éternelle, le doux repos préférable aux grandeurs, & le bonheur être volage dont les couleurs chan-

geantes varient au gré du ca-
price.

En contemplation dans cette riche & pompeuse demeure, le Sultan d'Arménie, redressant fierement, la tête, admiroit en lui le grand homme. Se voyant assis sur le char de la victoire, il traînoit à sa suite, le superbe Sultan de Géorgie, qui le front humilié, les bras chargés de chaînes, succomboit sous le poids des fers. L'œil fixe, le redoutable Mohammed en étoit encore à considérer la bonne mine qu'il avoit enveloppé dans la pompe de ce fastueux appareil, quand des clameurs de mauvais augure, vinrent lui causer une fâcheuse distraction. Il se trouva tout d'un coup au milieu de ses femmes. Tout éplorées & redoublant de clameurs, elles an-

nonçoient au Sultan que ſes troupes en déroute, rentrant dans la Ville, pêle & mêle avec l'ennemi qui les pourſuivant y ſemoit l'épouvante, il daignât donner des ordres pour la ſûreté du Palais. Le vaillant Mohammed ne ſongeoit qu'à la ſienne; laiſſant là ſes trophées il s'en fut modeſtement ſe cacher.

C'étoit à la tête de Salnaïm que les Géorgiens en vouloient. Pour mettre en exécution les ordres de leur Sultan qui la demandoit, ſe pouſſant tumultueuſement vers le Palais, ils ſe fuſſent rendus les maîtres de la vie du Prince, ſi Fagamondamak attiré par leurs cris, n'eût accouru à ſa défenſe. Informé de bonne heure du péril qui menaçoit l'Arménie il étoit arrivé de la veille pour offrir à Salmaïm ſes ſervi-

ces. S'étant placé sur la princi-
pale porte du Palais, armé d'une
massuë de fer, le formidable
Géant soutint lui seul, tout l'ef-
fort du vainqueur.

L'amour de la patrie étant la
premiere loi, sans égard à tout
ce qu'en pourroit dire la Péri
Monmounna, le Prince crut se
devoir au salut de ses conci-
toyens. Il se fit donc armer à la
hâte, & courut à l'autre porte du
Pala s dont les Géorgiens s'em-
paroient déja, & d'où il les re-
pousſa. Se montrant ensuite, avec
une contenance fiére, dans les
ruës de Zulpha, il arrêta les
fuyards, les ranima de la voix,
& faisant passer son ame en eux,
l en fit autant de Héros. Salnaïm
l'abandonna pour lors, au milieu
des ennemis qui se répandoient
dans la Ville, passa sur le ventre

à tout ce qui s'oppoſoit à ſon paſſage, & dégagea le Géant qui défendoit encore, la même porte du Palais.

Le corps que commandoit Salnaïm groſſiſſoit à chaque inſtant, & les Georgiens pouſſés de ruë en ruë, furent obligés de regagner la campagne. Là, quelque tems, ils firent ferme, le Prince remit ſes Soldats en ordre, & redonna ſur l'ennemi qui ne put ſoûtenir le choc. Salnaïm ſuivoit les Georgiens de ſi près, que s'étant allés jetter dans leur Corps de bataille, dont ils troublerent les rangs, il en profita, & tomba ſur ces troupes ébranlées. Le Général Géorgien eût beau prodiguer ſa vie, & porter lui-même, ſes ordres par tout, la valeur de Salnaïm l'emporta, & les Géorgiens s'étant débandés, entraînerent le Général dans leur fuite.

Dans l'impossibilité de faire suivre l'ennemi, par des Soldats harassés, le Prince fit rentrer les Arméniens dans leur camp, & tenir un Conseil de guerre. Fan-Fre-Luche y fut dépose, le commandement déféré au Prince, & les sceaux de l'Empire rendus au Grand Omar avec les autres dignités qu'il avoit perduës. Pourvû qu'on laissât le Sultan gouverner en chef, les affaires de son Conseil, il n'empiettoit sur les droits de personne, il souscrivit à la déposition de Fan-Fre-Luche qu'il ne croyoit néanmoins que malheureux. Il s'en faut de beaucoup qu'il estimât autant le Prince, ne lui connoissant point le même don de l'amuser qu'à Fan-Fre-Luche, il avoit une médiocre opinion de ses talens pour la guerre.

Après avoir fait cependant rafraîchir son armée, Salnaïm alla droit aux ennemis, qui décamperent à son approche, & leur arriere-garde fut mal menée. Tous les jours, c'étoient de nouveaux combats où le Prince avoit toujours, l'avantage. Les Géorgiens étoient si fatigués, on leur donnoit si peu de relâche que leur armée réduite au tiers, commença bientôt à manquer de tout. Pour s'en retourner en leur Patrie, ils avoient à repasser les montagnes d'Ararat, & le Prince ayant formé là dessus son projet, crut devoir les attaquer à l'instant où il les vit engagés dans un défilé. Les ennemis se défendoient avec un courage qui les abandonna pourtant, lorsqu'ils apprirent que Fagamondamak à qui le Prince avoit confié le commandement d'une

d'une partie de ſon armée, les attendoit en bataille de l'autre côté des montagnes. Pour lors ils mirent bas les armes, & ſe rendirent au Vainqueur.

Il n'avoit rien tant à cœur que de rendre la liberté à ſon frere, & de pouvoir voler enſuite au ſecours de Zirphée : Il réſolut de tout tenter pour finir promptement la guerre. L'aventure dans le Salon enchanté lui étant toujours préſente, il ne doutoit point que la Bergère, enlevée par des Brigands, ne fût tombée dans l'eſclavage, & c'étoit une idée qu'il ne pouvoit enviſager ſans effroi. A chaque inſtant, il lui ſembloit entendre & voir ſon Amante, le viſage inondé de larmes, implorer ſon appui. O mœurs barbares! s'écrioit-il en ſon déſeſpoir, la beauté parmi

nous, se trouve condamnée à gémir dans les fers. Mais qu'il tremble ce maître impérieux & cruel, Zirphée! C'est au poids de son sang que je peserai tes pleurs. Aussi-tôt il fit donner l'ordre pour qu'on eût à se tenir prêt à marcher.

Dès les premiers jours, le Prince avoit eu la précaution d'envoyer en avant, un gros d'Arabes, qui ne cessant de harceller l'ennemi, enlevoit tous les Couriers qu'il dépêchoit. Salnaïm jugea devoir profiter donc de la sécurité du Sultan de Géorgie, qui pouvoit se croire maître en ce moment même, de l'Arménie. Le Prince s'étoit défait de ses bagages, & marchant légèrement, il s'avança dans le Pays des Georgiens. Déja il étoit à Erivan lorsque le Sultan de Géorgie apprit la défaite entiere de son armée.

'out ce qu'on pût opposer à Sal-
aïm en troupes rassemblées à la
âte, prit la fuite à son approche,
t rien ne l'arrêtant plus, il fit
ivestir la Capitale, devant la-
uelle il alla mettre le Siége.

Pour diviser les forces enne-
ies, Salnaïm fit attaquer & bat-
e la Place par deux endroits op-
osés. Les Géorgiens qui com-
attoient sous les yeux de leur
ultan, se défendoient en déses-
érés; mais, Salnaïm les pressoit
vec encore plus de fureur. Au
ignal convenu entre le Géant &
e Prince, ils s'avancerent chacun
le leur côté, vers les murs de la
Ville, & donnerent en même
ems l'assaut. Ce fut pour lors que
e combat devint terrible dans les
leux partis; chacun également ani-
né, pour mieux s'assurer de vain-
cre, sembloit ne chercher qu'à pé-

rir; mais, la victoire n'étoit réservée qu'à l'impétueux Salnaïm. Parvenu à travers une grêle de pierre & de traits, à gagner le haut de la bréche, à coups de cimeterre il écarte les plus échauffés, & se précipite au milieu des ennemis, épouvantés de son audace. Le Prince s'acharna sur eux, leur fit perdre du terrein, & bientôt secondé des plus braves parmi les siens, fit tout plier devant lui. S'étant à la fin, rendu maître de la Ville, il donna des ordres pour en empêcher le sac, & à la tête d'un corps d'élite s'en fut droit au Palais dont les portes furent ouvertes dès qu'il parut.

Salnaïm s'étant fait conduire à l'appartement du Sultan, après avoir traversé une enfilade de piéces de la derniere magnificence, se trouva presqu'à l'entrée, d'un vaste

Salon, où le Sultan environné de toute sa Cour, assis sur son Trône, attendoit la mort avec un front calme.

Le premier objet qui s'offrit à Salnaïm, fut une personne qui suffoquée par les sanglots, pressoit sur ses yeux, un mouchoir trempé de larmes. S'opposant au passage de Salnaïm, elle tomba sans forces, à ses genoux, qu'elle embrassoit. Elle osoit élever ses mains suppliantes, & porter sur le vainqueur un regard timide, elle fit un cri, qui perça le Prince jusqu'au fond de l'ame, & tomba sans connoissance. Zirphée..! s'écria-t'il, avec un tremblement & dans un trouble inconcevable, en se précipitant sur son Amante qu'il cherchoit à secourir, Zirphée..! aux accens du Prince, elle entr'ouvrit une pau-

piere appesantie. Zirphée presque mourante, Zirphée baignée de pleurs! en quel état grand Dieu, m'êtes-vous rendue, reprit-il serrant avec emportement la fille de Limas dans ses bras, & la relevant! quoi, ma chere Zirphée, vous esclave, & du Sultan de Géorgie, le barbare, je combattois pour me conserver à vous!

L'œil étincellant de fureur, s'élançant dans la Salle du Trône, il alloit décider de la destinée du Sultan. Hors d'elle-même, glacée de crainte, & la voix oppressée, Zirphée se jettant entre le Monarque & Salnaïm, qu'elle repoussoit de ses mains tremblantes, ah, Seigneur dit-elle à la fin, en attachant ses regards troublés sur le Prince, respectez les jours d'un pere. Se peut-il....? Oui, Seigneur, reprit vivement

la belle Zirphée, reconnoissez en moi la Princesse de Géorgie.

En ce moment Célaïre, Limas, & le Prince Salem se présenterent. Salnaïm eut voulu pouvoir satisfaire tout à la fois, à tous les mouvemens de son cœur. Les yeux en pleurs, il parloit à Zirphée, il parloit à Célaïre, il embrassoit Limas, il embrassoit son frere; & ne quittoit les bras de l'un, que pour voler dans les bras de l'autre. Limas s'excusoit de ce qu'ignorant la qualité de Lindor, il n'avoit pu lui rendre tout ce qu'il devoit au Prince d'Armenie; & le Prince baignoit le visage de Limas de larmes. A la fin, il s'approcha du Trône, présenté par l'incomparable Axianie.

Le Monarque passa dans le moment, de l'abbatement de la

la consternation la plus profonde, au saisissement de la joie la plus vive, quand il apprit que le Prince d'Arménie, étoit ce Lindor dont il avoit tant oui regretter la perte. Le Palais retentit pour lors, de cris d'allégresse, & sa façade éclairée d'une infinité de lampes d'or, annonça bientôt à la Capitale, l'heureuse réunion de tant de personnes, qui se croyoient séparées pour toujours.

Après avoir donné quelques instans au plaisir de revoir un frere, Salem ne prenoit plus de part à la joie publique. Les yeux fixés sur la charmante Célaïre, il soupiroit : Il étoit pressé de la plus vive douleur, en pensant que cette Célaïre qu'il adoroit, étoit insensible pour lui.

Salem avoit vû pour la pre-

miere fois Célaïre, quand emmené prisonnier à Teflis, il fut présenté au Sultan. Dès lors, il avoit puisé dans les yeux de la Bergere, une passion qui devoit durer autant que sa vie. L'aimable Salem avoit quelque ressemblance avec son frere, mais sa personne quoique charmante, ne retraçoit à Célaïre que d'une maniere foible, tout ce que Lindor avoit d'enchanteur. Cependant, la Bergere frappée, parcouroit les traits de Salem, soupiroit, & le regardoit encore. Sans doute le jeune Prince pouvoit se croire aimé; s'il arrivoit néanmoins, qu'il approchât de Célaïre, l'air froid dont elle recevoit ses galanteries, détruisoit toute l'illusion qu'il s'étoit faite de son bonheur.

L'idée de l'insensibilité de Cé-

laïre, déſeſpéroit le malheureux Salem. Il cherchoit de tout ſon pouvoir, à ſe guérir de la paſſion qu'il avoit pour elle, à force cependant, de vouloir ſe perſuader qu'il devoit ſe détacher de Célaïre, il en étoit parvenu à l'aimer avec plus de violence.

Le Sultan qui vouloit célébrer la réunion de ſa fille avec le Prince d'Arménie, donna ce ſoir même, à ſouper au Prince. Salnaïm étoit toujours aux yeux de Célaïre, ce Lindor qu'elle chériſſoit plus qu'elle-même, occupée du doux plaiſir de le revoir, elle oublioit qu'elle avoit une rivalle aimée, ſe livroit à la gayeté la plus vive, & ſans chercher à plaire, enchantoit tout le monde.

Le ſeul Prince Salem croyoit avoir à ſe plaindre de Célaïre,

il lui sembloit que depuis l'arrivée de Salnaïm, elle le traitoit avec encore plus d'indifférence qu'auparavant; tout à l'exception du Prince d'Arménie, disparoissoit devant elle. A l'instant même où Célaïre paroissoit s'abandonner au plus aimable enjoüement, on la voyoit tomber dans un profond silence, regarder tristement Salnaïm, rougir & se troubler. Salem avoit-il à douter de l'attachement de Célaïre en faveur du Prince d'Arménie.

Occupé d'Axianie, Salnaïm n'avoit garde de s'appercevoir des chagrins de Salem. Les instans qu'il voloit à l'Amour, il les donnoit à Limas, il les donnoit à Célaïre: il cherchoit à se persuader qu'elle n'avoit plus, pour lui que les sentimens qu'on a pour un frere, mais quelle étoit son erreur!

Toujours dans l'étonnement ; de retrouver en la perſonne de la Princeſſe de Geo rgie, une Bergere qu'il adoroit, il ne pouvoit concevoir quels étoient ceux qui l'avoient enlevée à Limas, & par quelle raiſon le vieux Berger & ſa fille, ſe trouvoient à la Cour de Géorgie. Axianie vit l'embarras du Prince, & pour le diſſiper, elle attendit que le Sultan ſon pere s'étant levé de table, elle pût faire le récit de ſon hiſtoire, que bien-tôt en adreſſant la parole à Salnaïm, elle commença de la maniere ſuivante.

HISTOIRE D'AXIANIE,

PRINCESSE DE GEORGIE.

PEut-être avez-vous ignoré, Seigneur, dit Axianie, à Salnaïm, qu'à l'instant même que notre union venoit d'être conclue, la Péri votre protectrice consulta le livre de votre destinée. Elle vit, ou crut voir que notre union seroit traversée par un rival, Prince puissant, mais, encore plus dangereux. Dès-lors, elle imagina que pour prévenir le coup fatal qui nous menaçoit, il

falloit nous tenir séparés, & laisser écouler dans l'absence, un tems qui devoit être orageux pour notre passion.

La prudente Péri Bernou, protectrice depuis plusieurs siécles, de notre maison, à qui cette idée paroissoit absolument ridicule, n'imaginoit pas comment on avoit pu confier le soin de votre bonheur, & de votre conservation, à pareille étourdie, qui loin d'agir de concert avec elle, par hauteur n'en faisoit qu'à sa tête. Elle jugea que si chaque Péri agissoit de son côté, les mesures n'étant point concertées entre les deux Péris, les deux pouvoirs étant égaux, & venant à se croiser, il en résulteroit pour nous les plus affreux malheurs. Elle prit donc, le sage parti de se tenir dans

inaction, mais, m'assura cependant, qu'en toute occasion, je ouvois comptet sur son secours.
Monmounna m'en destinoit n dont je me serois bien passée, x pour me le prêter s'offrit bientôt aux yeux du Sultan mon pe-e. D'abord, elle lui fit l'exposé e plus embrouillé de la situaion de nos affaires, & dans lequel le nom de certain Fan-re-Luche, se mêloit à tout propos. Le Sultan ouvroit de grands eux en écoutant la Péri, & ne oncevant rien à ce vain bruit le paroles, la pria de s'expliquer. Monmounna le promit, composa on maintien, c'étoit sans doute ne étourderie qu'elle alloit faire, elle n'y manqua point; & andis que le Sultan mon pere, ttendoit sa réponse nous dispatûmes.

Pendant la route, la Péri m'ap
prit combien vous êtiez aimable
graces aux peines qu'elle s'étoi
données, pour vous trouver un ex
cellent gouverneur. Elle me re
commanda de vous bien aimer
ſur-tout, de me bien défier de
tous les hommes, enſuite, ajoût
que j'étois menacée d'en trouve
un qui s'empareroit de mon cœur
J'en doutois, comment, me di
avec vivacité la Péri qui s'en ap
perçut, & ſans mon art.... Mai
ne craignez rien, vous allez être
en lieu ſûr: ah, certainement il
faut être moi pour abonder en pa
reilles reſſources. La Péri diſoit
mieux qu'elle ne penſoit, mais,
ce n'étoit pas dans le même ſens
qu'il falloit l'entendre. Elle ache
voit de parler quand nous arrivâ
mes au Château du Prince de
Chypre, aſſis au bas d'une mon
tagne

tagne escarpée, & dont il n'est séparé que par un fossé profond qui l'entoure.

Monmounna vouloit me présenter le Prince qui vint nous recevoir au bas de l'escalier, & ce fut moi qui lui fus présentée. Elle avoit dessein de lui apprendre le motif de notre voyage & n'en dit pas un mot. Gris-de-lin ne cessoit cependant, de m'embarrasser de ses regards; il complimenta tant, & si fadement la Péri, enyvrée de ses fades louanges, que sans qu'elle s'en apperçût, je me vis renfermée dans le Château du Prince, dont la magnificence est incomparable.

Il est bon de sçavoir qu'une aussi superbe demeure, est de la construction du tris-ayeul du Prince de Chypre. Cet homme d'un naturel fort tendre, mais

peu fait pour être aimé, n'étant qu'un miserable Enchanteur, n'avoit pour tout bien que sa baguette. Pour suppléer à tout ce qui lui manquoit, il éleva ce Palais bâti d'un certain marbre, dont tous les quartiers étoient constellés; comme il en ferma les voûtes de Talismans faits de pierre d'aimant. Aussi, telle étoit la force de l'enchantement, dès qu'une femme portoit le pied en ce palais, elle se sentoit changée en faveur de celui qui l'avoit élevé, avantage que les descendans de l'Enchanteur devoient partager avec lui. Homme à précautions, il ne pouvoit s'ouvrir son Palais qu'avec un Talisman, qui perdoit toute sa force en passant à des mains étrangeres. Dans la plus intime persuasion de n'avoir rien à redouter pour ses amu-

ſemens, l'Enchanteur appella ſon Palais *le Château de ſûreté*. Frappée de ce nom, la Péri croyoit bonnement que c'étoit le ſeul lieu de la terre, où l'on pût me trouver un azile convenable. Elle ne ſongeoit pas que cet azile étoit tout ce que j'avois à craindre, & que l'homme n'étoit rien.

Grin-de-Lin reparut bien-tôt, avec l'habit le plus galant, & à meſure qu'il approchoit de moi, je le voyois s'embellir. Sa phiſionomie étoit ſi riante & ſi fine, ſes yeux ſi beaux, tellement animés, ſes traits ſi réguliers, toute ſa perſonne enfin, ſi parfaite, que je ne le reconnus point pour ce fade complimenteur, & d'une figure commune, que je venois de laiſſer au bas de l'eſcalier.

Depuis ſept jours, j'habitois le Palais, & le Prince me faiſoit

une cour assiduë, lorsqu'un bruit sourd m'ayant effrayée, la Péri Bernou se montra. Elle m'apprit le péril qui me menaçoit, & que tout ce qui me frappoit n'étoit qu'illusion; me porta sous le nez une cassolette, & je me réveillai comme d'un songe.

Tout a son terme en effet, & l'Enchanteur ne put franchir les bornes de son art. Une partie des agrémens dont s'embelliſſoit Gris-de-Lin, en entrant dans le château, l'abandonnoit quand il s'en éloignoit. Par une espece de prodige, il arrivoit cependant, qu'il les conservoit encore aux yeux des femmes. Celles qui l'avoient vû dans le château, accoûtumées à ne voir en lui qu'un homme aussi admirable par les charmes de la figure que par le graces de l'esprit, le voyoient toujours

le même. Elles le vantoient, on les écoutoit, les têtes s'échauffoient, & tout le monde admiroit. Gris-de-Lin avoit beau se montrer, dire des choses communes, sa réputation étoit faite, il passoit pour un Phœnix. Quelques hommes de mauvaise humeur que tant d'éloges fatiguoient, renvoyoient à la vérité, Gris-de-Lin dans son château. Mais la prévention étant pour lui, ce n'étoit que par la destruction de l'enchantement du Palais, que Gris-de-Lin devoit perdre tout son mérite. Par une autre condition de l'enchantement, Gris-de-Lin ne pouvoit partager cette demeure avec la personne qu'il aimoit, & tous les soirs, il étoit forcé de la quitter. La Péri Bernou me mit au fait de toutes ces particularités, & s'offrit de

me convaincre de leur certitude par moi-même.

Gris-de-Lin ne fût pas long-tems à se présente, mais, dès que la Péri l'entendit elle se rendit invisible. Selon les ordres de la Péri, ce jour-là, j'affecta de mieux traiter le Prince qu'à l'ordinaire, & fis tout mon possible pour mettre son ame dans une situation agréable. Gris-de-Lin me crut favorable à sa passion & se retira très-satisfait.

S'élançant aussi-tôt, à la voûte la Péri en toucha toutes les clefs avec l'aiguille d'une petite bouffole de la grosseur du pouce. Sur le champ, tout parut changer au-tour de moi, un calme délicieux enchantoit mon ame, & je ne trouvai plus d'obstacle à ma sortie, car jusqu'à cet instant je n'avois pû franchir les portes de mon appartement.

Nous étions inviſibles, & nous
ous plaçâmes ſur le ſeuil de la
rande porte du Palais, au mo-
nent que Gris-de-Lin y poſoit le
ied. Je ne le reconnoiſſois plus,
n voile ſemblable au voile de la
uit s'étendoit ſur ſon viſage, ſes
raits ſe renverſoient, ſa taille qui
e déformoit devint toute contre-
aite, & la boſſe la plus immenſe
'élevoit ſur le dos du malheu-
eux. A l'égard de ſon eſprit,
ui juſques à ce moment, avoit
aru ſi vif, ſi leger, ſi brillant,
n ne le trouvoit plus de même.
Devenu froid & lourd, Gris-de-
Lin ne diſoit au gré de tout
e monde, que des choſes com-
munes. A la fin, rendu à ſa de-
eure ordinaire où nous le ſui-
vîmes, il n'étoit plus qu'un com-
plimenteur de province, fort
embarraſſé de ſa figure. Il peut

se faire à la vérité, qu'ayant pou
un tems, métamorphosé les dé
fauts de Gris-de-lin en perfec
tions, par un retour funeste, o
les exagerât: toujours de la pré
vention.

La Péri & moi nous éloignâ
mes pour lors, le char sur leque
nous étions portées, s'étant ab
batu, elle m'annonça que je n'a
vois plus rien à craindre du Prin
ce de Chypre. Par elle je sçu
que l'éguille de la bousole, fo
gée d'un acier constellé, avoi
été trempée dans un mêlange d
votre sang & du mien, que l
Péri avoit eû le secret de se pro
curer à l'instant même de notr
naissance. Elle ajouta que c'étoi
par le secours de la bousol
qu'elle avoit pû s'ouvrir l'entré
du château de sûreté, auparavan
inaccessible, maintenant ouver

à tout le monde, & par moi. La Péri finit par me faire observer que les chiffres en carrats, que je voyois tracés sur la petite bouſſole, ſeroient convertis en rayons de lumiere ſi notre bonheur commençoit pour n'avoir plus de fin. Elle me recommanda de la bien garder, comme ſi je venois à rencontrer un vieux Berger qu'elle me déſigna, de reſter auprès de lui juſqu'à ce que je fuſſe forcée à le quitter. M'exhortant à m'armer de conſtance, elle me menaça de grands malheurs, m'embraſſa, & me touchant du bout de ſa baguette diſparut.

Je fus bien ſurpriſe de me ſentir auſſi-tôt, chanceller & fondre ſous moi, comme une véritable décoration de ſpectacle. Sentant mon être diminué preſqu'à rien,

je voulus faire un effort, & m'élançai dans les airs. Sans sçavoir quelle étoit la derniere aventure qui m'arrivoit, j'en étois cruellement affligée. Vraisemblablement étois-je une volatille, mais, de quelle espece, ma situation ne me permettoit plus que ce genre d'embarras. Dans l'incertitude de mon sort, je n'avois en perspective qu'un chasseur armé de fléches, qui me guêtoit, ou bien une cage prête à me recevoir.

Tout en faisant ces réflexions, j'apperçus à quelque distance, le bassin d'une fontaine, & dirigeai mon vol de ce côté-là. En jettant les yeux sur la surface unie de ses belles eaux, je ne vis plus en moi, qu'une colombe plus blanche que la neige. J'étois parée de ma petite bousole, qui tenoit à mon col, par une chaîne de diamans. Je pensai pour lors

que la Péri avoit eû ſes raiſons pour me faire courrir ainſi le monde, & je m'abandonnai ſans en murmurer, à ma deſtinée. Mon inſtinct me ſervant mieux que ma raiſon, je pris la route qu'il m'indiqua, perſuadée que j'arriverois infailliblement, chez le Berger que la Péri-Bernou m'avoit déſigné.

M'étant perchée ſur un arbre, je vis venir un Perroquet à moi, nous fimes connoiſſance, & nous étions heureux, la crainte d'un chaſſeur nous ſépara. Effrayée de me trouver ſeule, je ſoupirois, lorſqu'un mois après, le Ciel me rendit mon compagnon de fortune. J'ignore par quel prodige, il arriva que le Perroquet diſparut, un jeune homme charmant avoit pris ſa place. D'abord j'en fus effrayée,

d'abord je regrettai mon Perroquet. Je vous fuyois encore, & j'allois périr dans les nœuds d'un piége, quand vous me rendites ma premiere forme. Que ne vous devois-je pas, je le sentois, entraînée cependant, par une puissance invisible qui m'arrachoit à vous, je ne pus que vous tendre une main, pour vous exprimer mes regrets, & vous dire adieu.

Quelle fut la douleur de Salnaïm en entendant ces derniers mots! C'en est donc fait, s'écria-t'il en lui-même, l'Inconnuë, Zirphée, Axianie, ne sont plus que la même personne. Oracle cruel, fatale prédiction! mon bonheur n'est plus, & je n'ai retrouvé ma chere Zirphée que pour la voir périr! ah, mourons puisque la mort me doit tout enlever; mais mourons avant

que la mort frappe le seul coup qui puisse me faire trembler.

J'ignorois qui vous étiez, reprit Axianie, je vous perdois sans oser me flatter que vous me fussiez rendu. Destinée au Prince d'Arménie, m'étoit-il permis de penser que je pouvois être à vous : & sans cette espérance, qu'allois-je devenir ?

A la fin j'arrivai chez Limas ; l'accueil obligeant que je reçus du Berger me pénétra. Dans l'excès de mon malheur, que j'étois heureuse d'avoir à terminer mes courses chez Limas. Son air calme, sa douceur, sa franchise, cet extérieur noble & plein de candeur, la conversation & le commerce enfin de Célaïre, tout m'inspiroit des idées si douces que je comptai la connoissance du Berger parmi les plus grandes

obligations que j'avois à la Péri-
Bernou.

Que le pouvoir de la vertu fu
nous eſt impérieux ! j'avois de fo
bonnes raiſons pour dérober l
connoiſſance de ce que j'étois
tout le monde, la Péri m'en avo
preſcrit même la néceſſité. Ce
pendant, je ne pus me refuſer d
révéler à Limas le ſecret de m
naiſſance. Selon moi, c'étoit m
rendre digne de tout ce que l
Berger faiſoit en ma faveur.

Dès que Limas entendit qu
j'étois la fille du Sultan de Géor
gie, je le vis immobile d'éton
nement, enſuite s'attendrir, &
les pleurs couler de ſes yeux
Qu'avez-vous, m'écriai-je allar-
mée de l'état où je le voyois ;
auriez-vous à vous repentir
d'avoir offert un azile à la mal-
heureuſe Princeſſe de Géorgie?

Ah, ma fille, dit Limas en levant ses regards au Ciel, non, je n'y puis plus tenir; reconnoissez en moi le Prince Lazor, oncle du Sultan votre pere. Je reculai de surprise, fixai mes regards sur le Berger, & me précipitai dans ses bras. Vous Lazor, vous ce Prince, dis-je, dont le nom est encore si cher aux Géorgiens, par quelle raison quittâtes-vous la Cour de Mingrelie? Qu'osez-vous me demander, répondit Lazor, qu'il m'en va coûter de larmes, mais, n'importe, dit-il en se reprenant aussi-tôt, il n'est point en moi de vous refuser. Que le secret cependant, que je vais déposer en votre sein, y reste enseveli pour jamais. Je veux que ma chere Célaïre à qui je l'ai caché, se croye toujours la fille d'un simple Berger.

HISTOIRE

DU PRINCE LAZOR.

LE Sultan Manzor, votre bis-ayeul & mon pere, dit Lazor, eut de la belle Coreb qu'il aima jusqu'au tombeau, deux Princes, le Sultan Azom & moi. Dans mon enfance je ressemblois parfaitement à ma mere, elle cessa de vivre, & j'héritai de toute la tendresse que le Sultan avoit pour elle.

J'étois le Cadet, mon pere vouloit me voir regner, il forma le projet de m'unir avec la Prin-

ceſſe de Mingrelie, qui fille unique, parfaitement belle, étoit à peu près de même âge que moi.

Les Rois de Mingrelie & de Géorgie s'étoient toujours fait la guerre, & ſe la faiſoient encore, nul prétexte pour envoyer des Ambaſſadeurs au Mingrelien. A qui d'ailleurs, s'ouvrir ſur un pareil deſſein, dans une Cour agitée par des intrigues. Ala fin, réſolu de ſe ſervir de Zenderouk ſon Favori, le Sultan ne s'occupa que du ſoin de donner le change aux courtiſans. Par des gradations inſenſibles Zenderouk fut négligé, ſes ennemis ſe trouverent en faveur, n'étoit-ce pas être diſgracié, tout le monde l'abandonna. Bientôt, il ſe vit dépouillé de toutes ſes Charges; on vouloit ſa perte,

on imputa des crimes, & le Sultan feignit de se laisser persuader. Le meilleur ami de Zenderouk briguoit l'honneur de l'arrêter, Manzor en donna l'ordre à cet honnête homme, & sous main, fit avertir Zenderouk, de s'en aller chercher un azile à la Cour de Mingrelie.

A tous égards Zenderouk étoit un grand homme, il reçut des Mingreliens un accueil digne de lui, & le Sultan ne tarda point à lui donner sa confiance. La guerre que la Géorgie faisoit au Sultan, lui causoit de vives allarmes, il ne s'en cacha point à Zenderouk, qui sçut finement, augmenter les craintes du Roi.

Comment en venir à quelqu'accommodement, le Monarque en demandoit les moyens,

& Zenderouk vouloit céder au Roi l'honneur de les trouver. Inſpiré par le Géorgien, à la fin, il crut avoir imaginé que le mariage de la Princeſſe ſa fille avec moi, pouvoit ſeul terminer la guerre, & dans peu la paix & le mariage furent conclus. La réconciliation des deux Rois, étoit ſincere, le Sultan de Mingrelie voulut rendre Zenderouk aux Géorgiens; il en fit l'accommodement, & le chargea d'accompagner la Princeſſe en Géorgie.

Le retour de la faveur, rendit à Zenderouk généralement tous ſes amis; chacun voulut être des ſiens, & proteſtoit n'avoir jamais ceſſé de l'être. Zenderouk ſçavoit à quoi s'en tenir, il eut le bon eſprit de ne vouloir être l'ami de perſonne, & continua cependant, à protéger ceux qui le méritoient.

Lazor, dit Axianie en reprenant l'hiſtoire de ce Prince, Lazor ne put voir la Princeſſe Zaraïb ſans ſe ſentir vivement épris; ce n'étoit point le Thrône qu'il aimoit en elle, & néanmoins la Princeſſe ne ceſſoit de ſe plaindre de lui. Quand on a de la délicateſſe on n'en met que dans l'occaſion & que ce qu'il en faut. Mais Zaraïb, en vouloit à tout. A l'en croire, elle n'étoit point aſſez aimée, Lazor n'avoit jamais aſſez d'attention, n'étoit jamais aſſez prévenant, jamais aſſez tendre. Il avoit beau, comme s'il eût été dans ſon tort, redoubler de ſoins auprès de Zaraïb, la prier même, de couronner ſa paſſion, la Princeſſe toujours délicate, en reculoit l'inſtant; & le bonheur du Prince, n'étoit point encore aſſuré quand le Roi de Mingrelie mourut.

Désolé de la mort de son Pere, Zaraïb ne paroissoit ne trouver de consolation qu'avec Lazor. Elle vouloit qu'il ne la quittât point, le demandoit lorsqu'il s'éloignoit, & dès qu'elle le revoyoit se mettoit à pleurer. Que les marques d'attachement qui s'échappent à travers l'égarement de la douleur sont touchantes, & que Lazor s'estimoit heureux, mais, qui peut plonger dans le cœur d'une femme perfide!

La Reine qui jusqu'à ce moment, avoit douté de la tendresse de Lazor, par un retour aussi favorable qu'imprévu, reconnut son injustice. Pressée de s'unir au Prince, mais résoluë auparavant de le couronner de sa main, elle se hâta de se rendre avec lui en Mingrelie. Quelques jours après leur arrivée, Lazor apprit que la

Reine étant allée se promener dans un magnifique bosquet, dont elle seule avoit la clef, se faisant un plaisir délicat de surprendre son Amante, il vola sur ses traces.

On doit permettre quelque chose à la curiosité d'un Amant, Lazor se coula doucement, le long des palissades, & prêta l'oreille. Je te l'ai déja dit, disoit la Reine, j'ai prononcé l'arrêt de Lazor, & dans le Palais même de son pere, jamais je ne serai qu'à un Roi. Que devint Lazor à ces mots! Mais pourquoi répondit-on cet excès de délicatesse? Il falloit, reprit la Reine, en me conservant pour un autre que Lazor écarter le soupçon de ce qui en étoit, & me tirer enfin d'une cour où je restois captive.

Quand je partis de Mingrelie,

mon cœur étoit libre, & je celois sans peine : mais qu'à la vuë lu Prince Azom je me sentis changée ! les respects de Lazor t son égard, la profonde obéissance de tout ce qui l'environnoit, sa prochaine grandeur, tout ne fit sentir que je ne pouvois n'attacher qu'à lui. Azom, aussi passionné que moi, me parla, je ui fis l'aveu de ma tendresse, & nous pleurions ensemble, nos communs malheurs. La mort du Sultan est venuë me rendre à la liberté de disposer de moi, & tout ce qui s'est passé, n'est qu'une suite des mesures prises avec mon amant.

Lazor n'avoit plus à douter de son malheur, indigné de la perfidie de Zaraïb, il résolut d'aller s'ensevelir dans un désert. Taisant les raisons qu'il avoit de quit-

ter le monde, il écrivit au Sultan de Géorgie, pour lui dire un éternel adieu. La lettre du Prince, ne fut que trop-tôt renduë à ce bon Pere, elle lui porta le coup de la mort.

Azom & Zaraïb se faisant tous deux illusion, se croyoient cependant, tous deux fort épris, & s'unirent. Zaraïb n'aimoit dans la personne d'Azom que le Roi, elle eût un maître : Azom ne voyoit de son côté, dans la belle Zaraïb qu'une Reine, bientôt elle lui fut indifférente, & le Sultan qui la négligeoit, lui préféroit la derniere femme du Sérail. Azom ne faisoit nul cas des reproches, le moyen pour la Reine de faire un éclat, elle se vit donc forcée au silence.

Avec toute son ambition & sa Royauté la fiére & vaine Zaraïb, délaissée

délaissée de tout le monde, ne faisoit à la Cour du Sultan son Seigneur, que la plus mince figure, & sans l'admiration profonde qu'elle avoit pour elle-même, qu'elle eût été à plaindre! A chaque nouvelle infidélité du Sultan, elle alloit se placer devant son miroir qu'elle aimoit par-dessus tout. Ce miroir n'étoit pas en effet, un miroir à l'ordinaire, il avoit le don de la parole, & quand il en trouvoit occasion personne ne disoit des choses plus flateuses: mais, disant toujours la vérité, il étoit à craindre de le consulter. Zaraïb qui n'avoit rien de mortifiant à redouter de sa part, se contemploit dans le miroir, s'enyvroit de plaisir, & se disoit des galanteries que le miroir toujours galant, toujours vrai, répétoit fidélement, & le Sultan avoit

toujours tort. Avoit-il vanté le ſourire de quelque femme, ah, s'écrioit Zaraïb, que le Sultan eſt de mauvais goût, mon ſourire a mille fois plus de graces, eſt mille fois plus attirant. Enſuite elle alloit au miroir ſa plus chere conſolation, elle ſe ſourioit, & le miroir ne manquoit pas d'être de l'avis de la Sultane. A la fin, il n'en étoit plus auſſi ſouvent, mais la Sultane dont les yeux étoient faſcinés, ſe voyoit toujours de même. Le miroir n'ayant donc plus rien d'obligeant à dire à la Reine, la laiſſa s'admirer toute ſeule.

C'eſt dans l'excès de leur vanité, que la plûpart des hommes puiſent cette conſtance & cette force qu'ils oppoſent au malheur, & qui nous étonnent. Peut-être même, eſt-ce l'unique maniere

de répondre qu'on ne se démentira jamais. Cependant les manieres du Roi, vinrent à bout du courage de Zaraïb, & ce fut pour lors que ses charmes acheverent de se flétrir, quoiqu'elle ne se vît qu'un peu changée.

Ne concevant rien au déchet prématuré de ses agrémens, elle fut prendre son Almanach. Quand elle vint comparer l'état de sa figure, avec son âge, frappée du contraste, car elle n'avoit que vingt ans, elle fut inconsolable, & se mit à pleurer. L'illusion se trouvoit dissipée, & pour le coup le Sultan n'étoit plus dans son tort, & c'étoit-là ce qui la désespéroit le plus.

Sans y penser elle se trouvoit en ce fatal moment, vis-à-vis du miroir. Celui-ci persuadé qu'un peu de Philosophie, pouvoit de

beaucoup adoucir la situation de la Sultane, crut lui devoir représenter en ami, qu'il étoit tems qu'elle se rendît justice. Elle le sçavoit, mais ne vouloit pas qu'on le lui dît, & dans un mouvement de fureur contre le malavisé miroir, elle donna un si terrible coup dessus, qu'il fut brisé en mille morceaux. A l'instant on entendit dans la chambre de la Sultane, un coup de tonnerre, on accourut, & l'on ne vit plus qu'un Paon superbe, dont la tête étoit chargée d'une aigrette de plumes brillantes comme une étoile. Ce Paon le plus fier & le plus insolent Paon qui fut jamais, n'étoit en effet que Zaraïb en personne.

Azom informé de ce qui se passoit dans l'appartement de la Sultane, accourut à son tour. Le Paon toujours incorrigible vou-

ut se donner avec lui des airs, mais, le Sultan qui n'en souffroit personne, & perdoit patience, ordonna qu'on envoyât le ridicule Paon à sa Ménagerie. Déja pour mettre en éxécution ses ordres, on approchoit du Paon, il prit la volée, & passant pardessus la tête d'Azom, il abbatit d'un coup d'aile le turban du Monarque, le laissa tête rase, & gagna les champs.

Plus de trois ans s'étoient écoulés cependant depuis le départ de Lazor de la Cour de Mingrelie. Il avoit parfaitement oublié Zaraïb, & content dans le hameau qu'il avoit choisi pour le lieu de sa retraite, il n'avoit plus d'autre pensée que de voir écouler ses jours dans la paix. Se promenant un jour, dans un bois qui bornoit son petit domaine, il en-

tendit assez près de lui, soupirer. En vain, il cherchoit d'où partoient les soupirs qui l'avoient frappé, il eût beau parcourir le bois dans tous les sens, il ne découvroit rien.

L'ame de Lazor est excellente, l'idée des tourmens que doivent éprouver les malheureux, l'agite & le trouble. Toujours occupé des soupirs qu'il avoit entendus la veille, il se promenoit tristement, dans le bois, & prêtoit une oreille avide. A la fin, s'étant reposé au pied d'un vieux chêne, si le sentiment des peines d'une infortunée peut quelque chose sur vous, lui cria-t-on, ah, daignez secourir une Princesse qu'un Génie tient renfermée dans le tronc de l'arbre au pied duquel vous êtes assis.

Lazor se leve avec précipita-

on, la voix de la Princeſſe avoit
uelque choſe de ſi touchant !
ſais, comment retirer la Princeſ-
de ſa captivité, Lazor en cher-
noit les moyens, & n'en voyoit
ucun. Pour lors, elle lui dit,
ais, le plus bas qu'il fut poſſi-
le, de ſe ſaiſir du Paon qui dor-
noit ſur le ſommet de l'arbre,
e lui arracher les plumes blan-
hes qu'il avoit ſur la tête, de
es piquer dans le tronc, de les
rûler, & qu'à l'inſtant le chêne
'ouvriroit. Elle ajoûta que s'il
négligeoti l'occaſion préſente, il
ne la retrouveroit plus.

En conſéquence, le Paon fut
pris, impitoyablement plumé,
ſes plumes brûlées, & la Prin-
ceſſe miſe hors de ſa priſon. C'é-
toit une Houri, du moins elle en
avoit les perfections, la jeuneſſe
& l'éclat. Lazor ébloui d'une

figure auſſi brillante, ſe jetta ſur le champ aux pieds de la Princeſſe, pouvoit-il refuſer ſon adoration aux charmes d'une beauté ſi miraculeuſe.

En ce moment, l'impérieuſe & ridicule Zaraïb, avoit repris ſa forme, car, c'étoit elle qu'on avoit inhumainement, plumée. Elle reconnut le Prince, & vint à lui & de l'air de la plus grande confiance. Occupé de ſa Princeſſe, Lazor n'apperçut pas même la Reine, il aimoit l'une n'aimoit plus l'autre, il étoit dans l'ordre. Zaraïb indignée qu'on ne voulut pas être ſon pis aller, s'apperçut qu'elle avoit une rivale, pour qui on l'avoit plumée, voilà le piquant, & d'autant plus chérie qu'on ne daignoit pas même faire la plus foible attention à ſon dépit.

La

La trace que les malheurs laiſ-ent dans notre ame diſpoſe à a tendreſſe, l'inconnuë étoit ſi elle, & Lazor avoit le cœur ſi endre qu'il ſe ſentit profondé-nent touché. Il ne ſe laſſoit point le contempler les beaux yeux le la Princeſſe dont les regards embloient lui redonner la vie. Tout ce qu'elle faiſoit l'intéreſ-oit; il la chériſſoit, l'adoroit, & quelque violente qu'eût été a paſſion pour Zaraïb, il croyoit cependant n'aimer que pour la premiere fois.

Quand on veut aimer il eſt na-turel de vouloir connoître à fond la perſonne à qui l'on a deſtiné ſon cœur. L'aventure de la Prin-ceſſe étoit inconcevable, Lazor la trouvoit telle, & parut deſirer d'en apprendre les particularités. L'empreſſement de Lazor, ne

pouvoit qu'être agréable à la Princeſſe, & pour y ſatisfaire, elle recommença le récit de ſes malheurs.

HISTOIRE
DE ZIRPHAIM
PRINCESSE DE BALZORA.

INcoban Sultan de Balzora, dit-elle, conçut une très-violente passion pour Zelisca Princesse de Perse. La Princesse étoit adorable, & le Sultan d'une galanterie extraordinaire, il jura de ne jamais rentrer dans ses Etats, qu'il ne se fût rendu digne de posséder le cœur de sa Princesse.

Il prit ses armes, & tenant le portrait de la charmante Zelisca, suspendu à son col, il alloit cherchant les aventures. Il

couroit çà & là, desarçonnoit l'un, estropioit l'autre, fracassoit celui-ci, & pourfendoit celui-là. Il en fit tant que Zelisca crut devoir arrêter ce Lion dans sa furie. Touchée d'ailleurs, de tout ce que le Sultan avoit fait pour la mériter, elle lui écrivit la lettre la plus obligeante. Incoban reçut la lettre, la lut, remit tranquillement l'épée dans le foureau, & reprenant le chemin d'Hispahan, fut y recevoir le prix inestimable de ses exploits.

L'amour avoit comblé les vœux du Sultan, & la grossesse de Zelisca ne lui laissoit plus rien à désirer. Hélas, l'excès d'une pareille félicité, s'évanouit bientôt, des mains de l'heureux Incoban, ma mere me mit au monde, & il lui en coûta la vie.

Non il n'eſt pas poſſible de ſe ire une idée de la déſolation, ù la mort de ma mere plongea e Sultan. J'étois tout ce qui lui eſtoit de ſa chere Zeliſca, il imoit tout ce qui pouvoit nour- r le ſentiment de ſa douleur, t ma vûe portoit la ſienne au ernier période. A toûte heure, près m'avoir conſidérée quel- que tems, avec tendreſſe, tout- coup, il me prenoit & ſerroit dans ſes bras, la Sultane lui ſem- bloit renduë, il m'embraſſoit avec fureur, les pleurs couloient de ſes yeux, on me remettoit dans mon berceau, il s'aban- donnoit à ſon déſeſpoir. Tous es jours il imploroit la mort, à la fin, elle ſe rendit à ſes rieres, & mon pere expira ſur nes levres.

Dans un âge où l'on ne ſe

connoît pas soi-même, j'étois hors d'état de sentir la perte que je faisois ; mais, que cette perte m'a coûté depuis de larmes ! Selon les Loix du Royaume, ne devant monter sur le trône que lorsque je serois en âge de gouverner par moi-même, la sœur du Sultan lui succéda. Il m'avoit recommandé à cette Princesse, qui de son côté, s'étoit engagée à veiller sur la conservation de mes jours, & à me remettre les rênes du Gouvernement. Cependant, dès qu'elle les eût entre les mains, elle ne songea plus qu'à les retenir, & ma mort lui parut le seul moyen pour les y conserver.

La Princesse Zenoé cousine de la Sultane ma mere, présidoit à mon éducation. Dans l'impuissance de conjurer l'orage qui

menaçoit également, ma fortune & mes jours, elle ne chercha qu'à sauver ma personne. Une nuit s'étant dérobée du serail, elle prit avec moi, ma nourrice, & deux Esclaves fidéles, la route d'Hispahan.

D'abord que le Sultan me vit, le souvenir d'une sœur chérie, l'attendrit jusqu'aux larmes. Il eut désiré pouvoir marcher & sur le champ, contre l'usurpatrice de mon trône, mais, engagé dans une sanglante & longue guerre contre le Prince de Candahar, il remit l'exécution des projets qui me regardoient, à des tems plus heureux.

Depuis près de quatorze années, j'habitois la Cour de Perse, lorsque le Sultan, mon oncle, se mit à faire des préparatifs pour aller châtier mes sujets re-

belles. Sur ces entrefaites, m'étant une après-midi, endormie dans un des bosquets des jardins, Zirphaïm, me cria une voix, il ne tient qu'à toi seule, de remonter sur le trône de tes ancêtres, un génie puissant, le Souverain des Rois de la terre, t'offre son appui. Cette voix, le moment auquel elle se faisoit entendre, mon âge, & plus encore la foiblesse de mon sexe, tout contribuoit à ma frayeur : glacée de crainte, je sortis avec précipitation des jardins.

Mon aventure étoit-elle une chimere, je n'osois me le persuader, & la vérité m'en fut confirmée dès la nuit suivante. La même voix se fit entendre, & je trouvai auprès de moi une parure de pierreries, les plus belles qu'on ait jamais vuës, & renfer-

mée dans une cassette d'or d'un travail admirable. Tous les jours c'étoit la même voix, les mêmes offres & de nouveaux présens.

J'ignorois de quelle part me venoient tant de galanteries d'une valeur inapréciable & ne tardai point à le sçavoir. A quelque tems de-là, m'étant assise au bord d'un large canal, qui traverse les jardins du Sultan, à demi plongée dans une douce rêverie, mes yeux erroient au hazard lorsqu'une petite figure qui ressembloit plutôt à quelque taupe qu'à un homme, sortit tout-à-coup du sein de la terre. Une espéce d'étallage de joyallier étoit devant le petit bout d'homme, il s'avança, & je me mis à rire, il me parla & je m'enfuis avec des cris perçans. Le

petit forcené couroit après moi quand à la vuë des perſonne qui voloient à mon ſecours, i prit la fuite.

J'avois beau chercher ce que ce pouvoit être, qui m'avoit apparu, je ne découvrois rien du perſonnage, & n'entendant plus parler de lui, je repris ma premiere ſécurité.

Le Sultan avoit fait conſtruire à l'extrémité des jardins du Palais, une ſuperbe grotte dont je viſitois un jour, les différens réduits, qui tous me paroiſſoient fort agréables. Dans un des enfoncemens, étoit une porte de rocailles veinées d'or, incruſtées de pierreries bruttes : la curioſité m'entraîna, mais, que j'en fus punie. La voûte ſous laquelle j'avançois, brilloit de l'éclat des mêmes richeſſes ; & plus j'al-

lois en avant, & plus j'étois éblouie. A la fin, j'entrai dans un vaſte ſallon, dont la voûte s'élevoit en dôme, éclairé de vingt-quatre lampes d'or, & tout étincellant de pierres précieuſes, de diverſes couleurs, & diſpoſées comme au hazard.

Ne ceſſant d'admirer la magnificence du Sultan, je retournois ſur mes pas, & la porte par où j'étois entrée ne ſe trouva plus. A ſa place étoit ce je ne ſçai quoi, qui m'avoit apparu deux mois auparavant. Que devins-je quand il m'apprit, qu'il étoit le Roi des Gnomes, & que j'étois au centre de ſes Etats, d'où nulle puiſſance de la terre ne pouvoit m'arracher. Non, je ne puis concevoir comment je pus réſiſter à la douleur que je reſſentis en recevant cette affreuſe nouvelle.

Le Gnome s'y prenoit pourtant de son mieux, pour me faire valoir l'excès de ma bonne fortune qui lui réservoit mon cœur. Malgré cependant, les trésors inépuisables qu'il mettoit à ma disposition, l'architecture gothique de son Palais dont il me vantoit l'élégance, & les colifichets entassés dont il embarrassoit sa demeure, car tout cela formoit la meilleure partie de son mérite, je persistai dans mon indifférence pour lui.

Toutes les fois que je jettois les yeux sur cette figure de taupe j'étois tentée de me procurer la mort. Tous les jours cependant on me donnoit des fêtes; mais, les fêtes du Gnome ressembloient à sa personne, elles m'ennuyoient. La violence de ma situation, & l'air étouffé que je res-

pirois, ayant altéré ma ſanté, les Médecins du Gnome annoncerent que ſi on ne me faiſoit reſpirer l'air natal, on avoit tout à craindre pour moi. Annoncer au Génie de me faire revoir mon pays, c'étoit propoſer à l'avare de renoncer à ſes tréſors, j'étois même pour le Gnome quelque choſe de plus. D'abord il penſa que j'avois ſéduit les Docteurs, & pour eſſayer de leur faire changer d'avis, il en fit pendre demie douzaine. L'expérience réuſſit mal, & ma maladie augmentant, le triſte Gnome fut à la fin perſuadé qu'il falloit me rendre au jour. Il étoit amoureux, jaloux encore plus, il forma le projet de me tranſporter dans un coin de la terre éloigné de la Perſe, & de m'y faire garder à vûë.

Le peu de beauté que je re-

çus en naissant reprit bientôt
son premier éclat, & le Gnome
en devint plus passionné. J'auroi
voulu pouvoir me dérober à ses
empressemens, mais comment
échapper à la nombreuse garde
qui m'entourroit !

Tous deux invisibles, le Gnome & moi nous promenions un jour dans le bois qui termine vos belles prairies. Je vous aperçus à demi couché au pied d'un arbre, & vous étiez absorbé dans une profonde rêverie. Quand on est dans l'adversité la vuë des infortunés a des charmes, il semble que nos malheurs, nous découvrent la situation de leur ame. La vôtre me parût s'abandonner à la douleur ; j'étois à plaindre, & vos peines me trouverent sensible. Sans attention pour le Gnome, qui me devint de plus

n plus odieux, je ne m'occu-
ois que de vous. Abandonné,
n proye à vos chagrins, seul,
ans ami, privé de toute conso-
ation, que votre destinée me pa-
ut affreuse ! j'aurois oublié la
nienne, si mon tyran n'eût pris
e soin de m'y rappeller.

Le Gnome en vouloit toujours
mon cœur, dont il ne pouvoit
e cacher l'insensibilité. A la fin
l résolut de faire une épreuve,
qui décidant de sa destinée, de-
voit l'instruire de ce qu'il avoit
à espérer de moi. Ce projet à
peine arrêté, je me trouvai l'ins-
ant d'après, dans une plaine
mmense, j'étois seule, & m'a-
vançai vers une enceinte formée
par des Orangers d'une hauteur
prodigieuse. La haye qu'ils for-
moient ne m'offroit aucun passa-
ge, & j'en cherchois un; mais,

à mesure que la difficulté de pénétrer dans l'enceinte me paroissoit s'accroître, je sentois augmenter en moi l'envie de la surmonter. Je portois mes mains en avant, pour tâcher d'écarter les rameaux entrelassés qui s'opposoient à mon entrée, quel prodige! il se forma une large ouverture devant moi.

Rien n'est comparable à la beauté du spectacle qui se découvroit à ma vûë : C'étoit une Ville qui par la magnificence & la majesté de ses édifices, ne pouvoit être que la demeure des habitans célestes. Personne ne s'offroit à moi, & cependant cette solitude n'avoit rien que d'agréable. En parcourant la Ville, j'eus la vûë frappée d'une grande table d'améthiste portée par quatre lyons d'or. Au tour s'élevoient

rangées

rangées en cercle, douze colomnes de rubis, couronnées d'une coupolle d'une seule turquoise.

Je m'approchai de la table, & sans chercher à deviner ce que pouvoient exprimer une infinité de caracteres que j'y voyois gravés, les deux coudes posés dessus, & des deux mains soûtenant ma tête, je considérois les merveilles que j'avois devant moi. La beauté de ces lieux disparut, je laissai tomber mes regards sur la table, j'étois avec vous. Sur le champ, il se fit un petit ébranlement dans les caracteres, je les vis se confondre & former ensuite le mot de Lazor, que je ne lus qu'avec beaucoup de trouble, puisque le mot de Lazor m'intéressoit si fortement, sans doute vous vous appelliez ainsi, je le pensois, & dès l'instant j'eus tou-

tes les craintes & les impatien
ces de l'amour. A peine ce
sentimens se furent-ils bien dé
veloppés en moi, que les qua
tre lyons ayant rugi tous à l
fois, prononcerent ensuite l'u
après l'autre en chantant, l
mot de Lazor. C'est ainsi qu
j'appris votre nom qu'une infinit
d'oiseaux de la forme & du plu
mage le plus singulier, répé
toient. Effrayée de ces prodige
je m'éloignai de la table, & re
poussée par une main puissante
je me trouvai près du Génie.

Le nom de Lazor ne cessoit
de frapper mon oreille, & l'i
mage de Lazor étoit dans mon
cœur; le Gnome en frémit, il
n'étoit que trop au fait de mon
aventure. C'étoit à Lazor que
l'étois destinée, incertain entre
les divers partis qu'il avoit à pren
dre, tantôt, il détournoit de

dessus moi, des yeux ardens de fureur, d'autres fois il me regardoit d'un œil passionné. Comment m'enlever cependant à ce Lazor, à qui je devois être, le Génie voulut que j'acceptasse sa main. A cette proposition je tressaillis, & les interêts de mon cœur, me prêtant pour lors autant de courage que ma mauvaise fortune en demandoit, je refusai le Gnome avec un mépris qui ne lui laissa plus d'espérance.

Ma réponse éteignit en un moment, la passion qu'avoit pour moi le Génie. Je ne sçai que trop, me dit-il, quels sont les sentimens de ton cœur, ils sont tous pour Lazor. Insensé que je suis, par quelle fatalité consulter la table d'améthiste, pourquoi violer cette loi sage, qui le défend aux êtres de mon essence

pour aborder en ce lieu redou
table, c'eſt moi cependant qu
t'en ai prêté la puiſſance, crue
aveuglement qui me perdant
fait le bonheur d'un rival. Mais
qu'il tremble, les maux que je te
vais faire éprouver, vont ſurpaſ
ſer les miens. Jamais Lazor ne
jouira de ſon bonheur, & le tems
n'amenera que trop tôt pour toi,
l'inſtant de ma vengeance ſur lui.
Mais, c'en eſt trop, ta préſence
me bleſſe, fuis malheureuſe, va
languir loin de moi, dans un tom-
beau, qui ne te ſera ouvert que
lorſque le Paon, jadis Reine,
aura été dépouillé de ſa Couron-
ne, qu'on brûlera ſur ton ſépul-
chre. Alors il toucha d'un Taliſ-
man un chêne, qui s'entrouvrit,
m'attirant, me reçut dans ſon
ſein, & ſe renferma preſqu'auſſi-
tôt.

Ce n'étoit plus la pitié qui me
arloit pour vous, continua Zir-
haïm, j'éprouvois ce que l'a-
nour a de plus violent, je ne pen-
ois qu'à vous, & ne m'entrete-
ois que de vous. Tout pour une
mante eſt ſon Amant, privée
e votre vûë je croyois vous en-
endre. Mais pouvois-je me flater
'être aimée, jamais je ne m'é-
ois montrée à vos yeux; je crai-
nois qu'on ne m'enlevât votre
œur; je tremblois que lë Génie
e vous eût immolé à ſa vengean-
e, tour-à tour, vous faiſiez ma
onſolation & mon déſeſpoir.
'ai long-tems langui dans ma
riſon, heureuſe de ne devoir
u'à vous la liberté.

Lazor attendri du récit de la
elle Zirphaïm, n'avoit ceſſé de
enir ſur elle, des yeux humides
e larmes, à chaque mot, on le

voyoit treſſaillir. Qu'elle étoit
belle à ſes regards, c'étoit pour
lui, que la Princeſſe avoit été en
butte aux perſécutions d'un Gé-
nie barbare: Quoi de plus doux
que d'apprendre l'excès de ſon
bonheur de la bouche même de
la Princeſſe!

Quand on a paſſé par l'épreuve
du malheur, on ſe plaît à ſe rap-
peller ſes infortunes; & Lazor ne
cachant plus à Zirphaïm sa
naiſſance, fit à ſon tour, l'hiſtoire
de ſa vie. La Princeſſe prévenue
en faveur de Lazor, verſoit des
larmes, elle pleuroit encore,
quand le ſiége de gazon ſur le-
quel elle étoit aſſiſe, venant à
fuir avec une rapidité inconce-
vable, elle diſparut aux yeux du
Prince.

Après avoir traverſé une im-
menſité de lieux différens,

Princeſſe ſe trouva ſur le bord d'un fleuve rapide. Autour d'elle s'élevoit une vaſte enceinte de roches verdâtres, élancées dans la nuë, & dont la pointe ſe recourboit en précipice. Du haut des montagnes, une infinité de torrens ſe précipitant à travers les ronces pendantes, par ſauts & par bonds, entraînoient dans leur chûte, de gros quartiers de rochers, qui tomboient avec un horrible fracas. Le mugiſſement des Ondes écumantes, rendoit l'aſpect de ces lieux ſauvages encore plus terrible. A la vûë de tant de maſſes énormes amoncellées au-deſſus de ſa tête, la Princeſſe glacée d'épouvante crut voir les débris de l'Univers écroulant. Elle eût voulu pouvoir fuir, mais ſuccombant ſous le poids de ſa douleur, elle s'aſſit au bord du fleuve.

Les yeux fixés sur les flots, la Princesse resta quelque tems immobile. Levant à la fin ses regards au Ciel, qu'elle se plaignit amérement de sa cruelle destinée. Quel étoit le sort de son Amant, & quel nouveau persécuteur s'élevoit contre lui ? le Gnome se montra.

Il avoit la taille giganteſque & le front menaçant, tu vois, dit-il à la Princesse, quelle est ma puissance, rien ne peut te soustraire à mon ressentiment, & ce Lazor l'objet de tes indignes allarmes, dans un instant ne sera plus. Je puis cependant, l'arracher à son malheur, mon trône & ma main sont le prix de ton salut. Qu'oses-tu me proposer Barbare, répondit en son désespoir, la courageuse Zirphaïm, s'il faut opter entre la mort

mort & toi, que les portes du trépas s'ouvrent. Lazor ne périroit-il pas de même, en me voyant entre les bras de son rival. Cesse de me venter l'étendue de ta puissance, tu peux bien me condamner à périr, mais il est au-dessus de ton pouvoir de me forcer à vivre, adieu.

Les menaces du Gnome restant sans effet, il se perdit aux yeux de la Princesse de Balzora. Un orage épouvantable avec une pluie mêlée de grêle & d'éclairs, s'éleva dans le moment. Les éclats multipliés d'un tonnerre qui grondoit sans relâche, sur la tête de Zirphaïm, confondus avec le sifflement des vents, alloient retentir dans la vaste profondeur des montagnes. Les torrens se gonflerent, le fleuve plus rapide surmonta ses bords, & se

répandit au loin. La Princeſſe avoit beau fuir, les flots impétueux la pourſuïvant, la devançoient toujours. Après avoir cependant gravi long-tems, & avec des peines infinies, elle parvint à gagner le ſommet d'un roc eſcarpé.

Déja les vagues ſoulevées à la hauteur des montagnes, venoient avec fureur, ſe briſer aux pieds de Zirphaïm; c'étoit fait de ſa vie, & rien ne pouvoit la ſauver. Elle vit le tronc d'un arbre déraciné par la tempête, floter auprès d'elle, s'en ſaiſit, & ſe plaça deſſus. Pour lors entraînée par le courant des eaux, elle franchit en peu de tems, l'eſpace reſſerré dans les Montagnes.

Depuis près de ſix heures elle étoit le jouet des flots, quand

épuisée de fatigue, & perdant haleine, Lazor, s'écria-t-elle en levant les yeux au Ciel, Lazor, c'en est donc fait. S'efforçant de gagner la rive elle jetta ses regards dessus, & fut glacée d'horreur. Lazor enyvré d'amour aux genoux de Zaraïb plus belle que jamais ! accablée à la vûë d'un pareil spectacle, elle se laissa couler au fond du fleuve.

Peu de tems après elle reparut, un vent violent souffloit, & les vêtemens de la Princesse la soûtenant sur les eaux, elle fut jettée sur l'autre bord. Elle y resta sans donner aucun signe de vie, & quand elle reprit ses sens ce qui s'offrit d'abord à elle, ce furent le Prince & la Reine de Mingrelie, qui la reconnoissant, couroient tous

deux se cacher dans un petit bois à quelque distance de là. Dans la plus profonde douleur Zirphaïm reperdit encore l'usage du sentiment, & n'y fut rappellée que par la présence du Génie, qui cherchoit à se la rendre favorable. En le voyant, elle fit un cri d'épouvante, je le sens bien dit le Gnome d'un air irrité, ton cœur est toujours pour Lazor, & tout infidéle qu'il est, c'est encore te punir que de l'immoler. Mais, je ne me ferai point humilié vainement devant toi, tous deux vous allez périr. Eh que t'a-t-il donc fait, cruel, ce Lazor l'objet de ta rage, dit la Princesse d'une voix éteinte, si je ne puis t'aimer est ce...!

Elle n'eut pas la force de poursuivre, & le Génie ne lui en donnant point le tems, s'enveloppa d'un nuage & disparut. Le

nuage s'étant dissipé, la Princesse vit de l'autre côté du fleuve, Lazor suspendu par des chaînes, à la pointe de quatre rochers. Dans l'impuissance de soûtenir un spectacle aussi barbare, Zirphaïm tomba saisie du frisson de la mort. Un horrible Géant dont la chevelure hérissée étoit rattachée autour de la tête, par un large cercle de fer grossierement façonné, sortit du sein de la terre. S'avançant sur le Prince, il alloit le déchirer en piéces, quand un Milan dont les aîles étenduës étoient semblables aux voiles d'un gros Navire poussé par un vent impétueux, fondit sur le Colosse, & lui enfonça les serres dans le crâne. Le Colosse ne songeant plus qu'à se défendre, & le Milan obligé de lâcher prise, l'ennemi de Lazor n'en devint

que plus ardent à sa perte, comme son protecteur à sa défense. La terre trembloit, l'air mugissoit au loin, & plus le combat se prolongeoit, & plus les effets en étoient terribles. A mesure que les deux combattans l'un contre l'autre également acharnés, multiplioient leurs efforts, ils s'agrandissoient, & déja les montagnes les plus élevées s'abaissoient devant le Géant, tandis que le Milan de ses aîles voiloit une partie du Ciel. Le défenseur de Lazor s'étant à la fin débarrassé de son ennemi, s'éleva dans les airs, & plus prompt que la foudre, replongeant avec des cris épouvantables sur le monstre, se releva tout aussi-tôt, emportant dans les serres la dépouille sanglante des yeux du Géant.

On entendit pour lors des gé-

missemens horribles, d'épaisses ténébres couvrirent la terre, & les deux Amans se trouverent dans l'habitation de Lazor avec un jeune homme, d'une beauté toute céleste. C'est à Zaraïb, dit le jeune homme en adressant la parole à Zirphaïm, qui détournoit les regards pour ne point voir le Prince, que vous devez vos derniers malheurs. Irritée des mépris de Lazor elle a poussé le Roi des Gnomes à la vengeance. L'orage que vous avez essuyé dans le désert vous eût sans doute fait périr si ma main ne vous eût secouru. Trompé dans sa vangeance, le Gnome eût recours à l'artifice, & pour empoisonner vos derniers instans, il vous offrit l'image de Lazor infidéle pendant que le Prince pleuroit votre perte. Il alloit vous en coûter la

vie, je vous l'ai sauvée, & ma victoire sur le Roi des Gnomes, caché sous la forme d'un Géant, assure votre repos. Vous ignorez l'un & l'autre par quel motif j'ai pris votre défense, & je ne puis vous en instruire que par le récit d'une aventure qui m'est arrivée.

HISTOIRE
DU GÉNIE ZEN-AILL.

JE suis un Génie de l'air, mon nom est Zen-Aill. Mon penchant m'a toujours porté vers les plaisirs de l'Amour, mais le don d'aimer, le don d'être constant me furent refusés. Pour satisfaire à mes fantaisies, tous les moyens m'étoient bons; je cherchois à plaire, on me prenoit, & je quittois. Les Silphides qui m'honoroient de leurs bontés, étoient de mon naturel, & pas une ne me fit un crime de mon inconstance.

Il me falloit des aventures

nouvelles, & je vins habiter la terre, les femmes m'y parurent tout auſſi accommodantes que les Silphides, mais c'étoient d'autres maximes. Il falloit feindre de l'Amour, & par-là fournir un prétexte honnête de m'être favorable. Né fort obligeant, je fus amoureux tant qu'on voulut, j'étois dans les régles, elles s'y mirent, & pour ſoûtenir mes bons procédés, juſqu'à la fin, je ne leur laiſſois pas le tems de s'ennuier de moi. Toutes affectoient pourtant de ſe plaindre de mon changement, tandis qu'elles m'en remercioient intérieurement en me donnant au plutôt un ſucceſſeur.

J'avois déja parcouru différentes contrées de la terre, quand je crus devoir viſiter la Circaſſie, le pays du monde, le plus cé-

lebre par la beauté des femmes. Après plusieurs courses & toutes heureuses, je fis connoissance avec une personne charmante. Jamais rien d'égal ne s'étoit offert à ma vuë, & pendant un bon quart d'heure je crus en être véritablement amoureux. Tant de graces dont brilloit la jeune Enoée, étoient réhaussées par une ignorance extrême de ses agrémens. La nouveauté m'a toujours piquée, je me fixai auprès de la jeune personne, & résolus de me comporter en homme profondément pénétré.

Timide, dans une défiance extraordinaire d'elle-même, Enoée recevoit mes galanteries sans en être émuë. J'enchérissois & m'abandonnois à des transports qui eussent enyvré la femme la plus sensée, & je la voyois incertaine.

Au déſeſpoir de perdre ainſi mon tems, je lui dis que je l'aimois, il n'en étoit rien, elle s'en doutoit, & pour la raſſurer je lui jurai de l'aimer toujours. Quand on aime on eſt dans la plus heureuſe diſpoſition à ſe laiſſer duper: Enoée prévenue en ma faveur, devint rêveuſe, & je redoublai mes proteſtations, que j'accompagnai des ſermens les plus forts. On ne perſuade guéres aux autres que ce qu'ils ont intérêt de croire. Enoée trouvoit ſon bonheur à ſe flater que je l'aimois, elle en crût à mes ſermens. Malheureux que je ſuis pour corrompre ſon innocence je troublai ſon repos!

A force de dire que j'aimois, je n'avois plus rien à dire: Je devins froid, que ſçait-on même, peut-être ennuyeux. Pour ap-

prendre à bien connoître les hommes, il suffit d'avoir l'ame sensible, à l'instant on plonge dans leur ame. La Circassienne en fit la cruelle expérience, & dans un ennuyeux de mon état, elle ne vit bientôt plus qu'un homme guéri de sa passion, ou peut être qui n'en avoit jamais ressenti pour elle.

Enoée étoit capable de partis violens, & ne sçavoit rien passer, je l'avois abandonnée, elle sentoit vivement ma perte, & sans daigner s'en plaindre ni la pleurer, elle se perça le sein d'un poignard. Quand j'appris la fin tragique de la malheureuse & charmante Enoée, j'en ressentis une douleur qui me rendoit mon existence à charge. La Circassienne ne s'étoit cependant, interdit la plainte en ce monde-

ci, qu'à dessein de se la réserver pour l'autre. Le Roi des Génies bien informé de mes déportemens, de la bouche même d'Enoée, me fit comparoître à son Tribunal. Je fus interrogé, convins de tout, & pour avoir dit le mensonge, condamné à dire désormais toujours la vérité. Pour m'y forcer le Roi se fit apporter un miroir, y logea mon ame, & m'annonça que je ne cesserois d'être miroir que lorsque les vérités mortifiantes que je dirois seroient cruës : mais que celle qui m'en croiroit seroit dépouillée de sa forme.

Vous sentez que mon sort étoit de rester jusqu'à la fin des tems, dans une bordure, & qu'il ne falloit pas moins qu'un trait d'humeur, de la part de celle à qui j'appartiendrois, pour en être

etiré. Pour lors me lançant avec ndignation loin de lui, je tra-ersai le vague immenſe des irs, & tombai ſur les bords de a mer des Indes. Quelques pê-heurs qui revenoient de la pê-he des perles, me trouverent. J'étois dans un cadre de la plus grande richeſſe, ils me prirent, je paſſai dans le Magazin d'un Marchand, & bien-tôt tranſporté en Europe, me vis enfin, placé ſur la toilette d'une coquette un peu ſur le retour. Vous me demanderez ce que c'eſt qu'une coquette, le ſçait-elle elle-même.

J'avois beau lui dire les vérités les plus humiliantes, la coquette étoit depuis ſi long-tems dans la mauvaiſe habitude de ſe trouver jolie, qu'elle s'eſtimoit toujours telle. Je faiſois ma

charge, elle la sienne, la mort vint nous séparer.

Pour vous abréger mon récit, depuis mille ans, à titre de miroir, passant d'une main à l'autre, je parcourois l'Univers, toujours disant le plus souvent les vérités les plus affligeantes, & l'on me faisoit toujours tenir le langage d'un flateur. A la fin j'appartins à la jeune Princesse de Mingrelie, jamais de vanité pareille à la sienne. Comme dans les premiers tems elle étoit belle, je n'eus rien que d'obligeant à lui dire; mais les choses changerent. Un jour je pris la liberté de lui représenter qu'elle avoit les yeux battus, bon, répondit elle, jamais je n'eus le regard si tendre. Lui faisois-je remarquer qu'il se formoit une ride sur le coin de sa bouche, Ah, s'écrioit

s'écrioit encore Zaraïb en se sourriant, il manquoit cet agrément à mon sourire. Je perdois patience en entendant de pareils propos.

Le Sultan Azom étoit le plus habile homme de son tems pour guérir la maladie de la vanité, en sçavoit bien plus que moi, il entreprit la cure de la Reine, & réussit. Mes affaires étoient bonnes, & pour les rendre meilleures, je saisis le moment où la Reine venoit de consulter l'almanach sur l'âge qu'elle pouvoit avoir. Je dis franchement à la Reine que pour les femmes le seul âge est celui que donne un miroir. Convaincuë pour lors de la vérité de mes représentations, mais irritée de l'être, de fureur elle brisa le miroir, & me débarrassant de mon cadre, me remit en mon premier état.

Curieux d'apprendre quel seroit le sort de Zaraïb, je me suis attaché sur ses pas, & c'est à cette curiosité que je dois le bonheur de vous avoir servis : en disant ces mots il disparut.

La Reine de Mingrelie se décourageoit difficilement, reprit Axianie, ramenée par le désir de plaire, elle vint encore à Lazor. Le front de la Reine brilloit de l'éclat de la premiere jeunesse, rien de plus surprenant, & de plus merveilleux ! les choses cependant, réduites à la plus juste valeur, quatre bonnes & fortes couches de blanc, avoient fait les frais de l'enchantement Le regne de Zaraïb étoit passé, Lazor s'en tint à sa Princesse, & Zaraïb à qui tant d'attachement ne laissoit pour toute ressource, au plus qu'une place de Dames d'atours auprès de sa

rivale, à cette fortune ayant préféré le baſſin d'une fontaine, tête premiere fut s'y jetter. Zen-Aill qui ſans les ridicules de Zaraïb, n'eût peut-être jamais ceſſé d'être miroir, touché de ſon ſort, la retira du baſſin. Il ne ſçavoit trop que faire de l'ambitieuſe Reine, ni comment trouver à la dignement placer. A la fin pour lui faire un état peu honnête, il crut lui devoir redonner ſa forme de Paon.

Que Lazor & Zirphaïm cependant ſentoient vivement le plaiſir de ſe voir réunis. Dans l'impuiſſance de pouvoir proférer un mot, ils ſe conſidéroient, les larmes couloient de leurs yeux, leur ame ne pouvoit ſuffire à ſes tranſports. Enfin ils ne ſe parlerent, que pour jurer de s'aimer toujours.

Les hommes sont si pervers, c'est être sage que de vivre ignoré! Lazor avoit abandonné la cour pour la retraitte, & la Princesse voulut tout quitter pour un amant. L'éclat d'une couronne, les cris de tout un Peuple qui l'appelle au trône de ses ancêtres, rien ne la touche plus. On retrouve tout, on a tout avec ce qu'on aime. Aux yeux de Zirphaïm, c'est dans l'habitation rustique du Berger, c'est avec lui, c'est en lui-même que sont les vétables richesses, les richesses de l'ame sans lesquelles il n'est point de félicité.

En abdiquant sa qualité de Prince, Lazor avoit changé de nom, & la Princesse à son exemple, prit le nom d'Alziamire. Ils s'unirent enfin, & la charmante Célaïre l'unique fruit de leur amour s'embellissoit sous leurs

eux, rien ne manquoit à leur ontentement, hélas, eſt-il de tisfaction durable! La mort d'Aliamire mit fin au bonheur de Lazor, il la pleura, la pleure encore, & cette perte toujours nouelle, fera toujours couler ſes rmes.

Que j'étois contente dans la etraite de Limas, continua la rinceſſe de Géorgie, en repreant le récit de ſon hiſtoire, dans ne terre étrangere je me retrouvois au ſein de ma famille. Vous arûtes, & je reconnus en vous e bienfaiteur aimable, à qui je devois avec ma premiere forme a conſervation de ma vie.

Quelque fût le ſecret, ſous equel vous cachiez votre naiſance, je ne pouvois vous croire u'un Prince. J'avois tant de raions pour chercher à me le per-

suader, qu'attachée à mon erreur, je me défendis toute question qui pût la détruire. Un sentiment inconnu se glissoit pour vous dans mon ame, & j'en fus troublée. Mais ne trouvant de reproches à me faire qu'éloignée de vous, je ne voulus plus vous perdre de vûë.

Que devins-je, cependant lorsque séparée de vous, je me vis dans une forêt, au milieu d'une foule d'hommes armés. Il en étoit un auquel tous les autres paroissoient obéir, d'abord je pensai que c'étoit un émissaire du Prince d'Arménie, ignorant que Salnaïm & Lindor n'étoient que le même. A cette idée je tremblai, le nom de Gris-de-Lin frappa mon oreille, & me rassura.

Quoique le Prince de Chypre

eût des raiſons de vanité pour ſe cacher, il ne put ſurmonter l'envie de venir me parler. Que le le contraſte du nom & de l'ajuſtement de Gris-de-Lin avec ſa figure étoit plaiſant ! Pour éloigner les ſoupçons de ſa boſſe, il ne ſe préſentoit que de front, jamais compliment ſemblable à celui du Prince, & jamais réponſe moins favorable que la mienne, il me parut fondre & rentrer en terre ; je le voyois d'autant plus déſeſpéré, que pour s'éloigner il étoit forcé de mettre ſa boſſe dans ſon véritable point de vûë.

On ſe remit en marche, & dans peu, Gris-de-Lin re montant ſur ſes Galères, nous fîmes voile vers l'Iſle de Chypre. La ſaiſon étoit orageuſe, ſur le ſoir, un gros tems s'éleva, ſuivi d'une affreuſe tempête. Long-tems le

jouet des vents, ils nous jetterent sur des terres inconnuës, & ce ne fut qu'après plus de trois mois d'une pénible navigation, que nous abordâmes dans l'Isle de Chypre. Gris-de-Lin qui se flatoit toujours, s'abandonnoit aux plus douces erreurs, en se voyant dans la Cour de l'un de ses Châteaux, la meilleure place qu'il ait. Quand je pensai que j'allois perdre ma liberté, je frémis, & pris la fuite. Courant après moi, Gris-de-Lin m'alloit saisir par un pan de ma robe, j'appellai la Péri Bernou à mon secours, & me retrouvai dans le Palais de mon Pere.

Après avoir satisfait à tout ce que sa tendresse pour moi lui pouvoit inspirer, il me fit des questions sur mes aventures que je lui racontai très-succinctement. Supprimant mon état de Bergère, pour

pour des raiſons qui ne regardoient que vous, je m'en tins à mon état de Colombe, ainſi qu'à mes deux aventures avec Gris-de-Lin.

L'incertitude de mon ſort me troubloit, les menaces de la Péri Bernou me revenoient ſans ceſſe dans la tête : je ne vous avois plus plus pour enchanter mes maux, Quelle étoit ma ſituation ! deſtinée au Prince d'Arménie, je n'aimois que Lindor, le premier avoit à la vérité diſparu, mais s'il venoit à ſe remontrer & d'ailleurs comment rapprocher la diſtance infinie du rang de Lindor au mien. J'avois vû ce dernier Perroquet enſuite Berger, les beaux titres à étaller aux yeux d'un Monarque, qui pour ſon Gendre ne vouloit que d'un Fils de Roi. A la nouvelle de votre

retour, il me le prouva bien par le plaisir qu'il en eût, tandis que j'étois sur le point d'en périr de chagrin. Ah, que ma séparation d'avec Célaïre me devint pour lors cruelle! Quand je confiois mes peines à Célaïre elle les rendoit légères, & mon secret étoit en sûreté.

Accablée de douleur je m'étois laissée tomber sur des carreaux, les yeux abbatus je m'absorbois, je me plongeois dans mes affligeantes réfléxions. Je me sentis pressée pour lors des plus vives caresses, cherchant à me débarrasser des bras qui m'enlassoient je me retrouvai dans ceux de Célaïre. Le bonheur qui m'étoit rendu, étoit inespéré, j'en jouissois sans presque le sentir. Revenuë cependant de ma premiere surprise, je redoublai mes embrassemens, &

notre ame épanouie nageoit dans les délices de la joie.

C'étoit à la Péri Bernou que nous devions le retour de Lazor, & pour des raisons qui ne sont point venuës jusqu'à moi. Le Sultan voulut que le Prince reprit son rang & son nom, mais la seule tendresse de Lazor pour moi, le fit céder aux volontés du Sultan, son Neveu. Sans doute que la présence de Célaïre étoit une consolation pour moi, aurois-je pû cependant supporter mes peines si vos refus ne fussent venus les calmer. A la vérité la réponse faite aux Ambassadeurs de Géorgie, étoit offensante, mais je la mis sur le compte du Seigneur Fan-Fre-Luche, je lui soupçonnois quelque intérêt à vouloir brouiller les deux Cours. Que m'importoit en effet cette réponse, pour-

vu qu'on me laissât à l'espérance d'être un jour à Lindor.

Il s'en faut de beaucoup que mon Pere entrât dans mes sentimens, envain je voulus l'adoucir, son ressentiment triomphoit de toutes les représentations que je pouvois lui faire. Comptant vous accabler au sein de ses Etats, il apprit même avec une sorte de joye, que vous entriez en Géorgie. Ses espérances furent trompées, & le Sultan & toute la Cour furent plongés dans l'abbatement de la plus profonde consternation, quand on sçut qu'après avoir dissipé, ou taillé en piéces les troupes qu'on venoit de vous opposer, vous marchiez droit à la Capitale.

Nous nous trouvions dans une situation à ne pouvoir nous passer des secours de l'amitié. La

Péri Bernou plus affligée du triſte état de nos affaires que nous-mêmes, vint voir le Sultan, & pour le conſoler dans ſes diſgraces, elle lui repréſenta que ce n'eſt pas connoître l'inſtabilité des choſes humaines, que de ceſſer d'eſpérer. Sur-tout, elle lui défendit de combattre en perſonne, & fit la même défenſe à Lazor qui vouloit ſe mettre à la tête des Géorgiens. Me prenant alors, en particulier, elle m'aſſura que Lindor me ſeroit rendu, mais ne me cacha point que j'avois à redouter le plus grand des malheurs. Ah, ma fille, me dit-elle, en m'embraſſant, connoiſſez toute l'étenduë de votre infortune, je ne puis rien pour vous, & pour lors, je la vis pleurer & diſparoître à mes yeux.

Vous vîntes assiéger Téflis, & la Ville emportée d'assaut, nous crûmes toucher à notre perte. J'allois au-devant du Vainqueur pour le fléchir, & dans ce Vainqueur si redoutable, j'ai reconnu Lindor dont l'absence m'a tant coûté de pleurs. Notre destinée semble être accomplie, ne le seroit-elle point, grands Dieux, conservez-moi Lindor, qu'aurai-je à redouter ! mais, je vous vois pâlir, vous m'effrayez !

Quelle fût en ce moment, la consternation de Salnaïm, une horreur affreuse s'empara de son ame, l'œil égaré, il se leva de son siége, on eût dit qu'il cherchoit à fuir. Cette inconnuë qu'il ne devoit retrouver que pour la voir périr, étoit cette même Axianie qu'il adoroit : Oracle fa-

tal, & qui lui étoit éclairci par la plus ſage des Péris ! en quel inſtant recevoit-il la confirmation du déſaſtre qui le menaçoit, & de quelle bouche !

Axianie émuë de l'état de Salnaïm, le preſſa de lui découvrir la cauſe du trouble qu'elle voyoit en lui. Ah, Princeſſe, dit Salnaïm, que les menaces de la Péri Bernou ſont cruelles ! pardonnez mon égarement, à la crainte d'être encore ſéparé de vous. Sçauriez-vous, demanda la Princeſſe, le ſort...? eh comment, interrompit, Salnaïm qui vouloit épargner à ſon amante les allarmes qui le troubloient. J'ignore comme vous, quelle ſera notre deſtinée, peut-être ne l'apprendrons-nous que trop-tôt. Non, non, dit la Princeſſe, plus informé que vous n'affectez de le

paroître, le secret de notre destinée vous est découvert, & depuis notre séparation: Par pitié faites moi part de ce qui vous en est connu. Salnaïm se défendit, Axianie persista, & pour la rassurer, il lui fit en peu de mots le récit de tout ce qui lui étoit arrivé depuis son premier départ de l'Arménie. Cependant il supprima l'écrit qu'il reçût de la main même d'Axianie, quand elle perdit la forme de Colombe.

Il étoit déja très-tard, les deux amans se séparerent, & avec autant de peine que s'ils se voyoient pour la derniere fois. A la fin ils allerent chercher un repos qu'ils ne devoient point trouver.

Célaïre n'eût pas une meilleure nuit, elle n'étoit plus dans cet heureux tems d'ignorance, où l'amour & l'amitié confondus

dans son cœur, usurpoient tour à tour, les droits l'un de l'autre. Rougissant d se trouver la rivale de son amie, qu'elle regrettoit ces beaux jours où la tendresse d'Axianie faisoit toute sa félicité.

Le malheur du Prince Salem égalloit presque l'infortune de Célaïre. Il la voyoit toujours insensible, il soupçonnoit même, en elle de l'éloignement pour lui, & le Prince n'avoit pas encore fermé la paupiere, quand Salnaïm promené par ses inquiétudes, entra dans sa chambre. Le Prince d'Arménie voulut apprendre la cause de l'abbattement qu'il lui voyoit, & Salem confia ses peines à Salnaïm, qui l'exhortant à tout espérer, se fit un devoir de ménager ses intérêts auprès de Célaïre.

Le Prince n'en avoit donné la

parole à son frere, que par le mouvement d'une tendre amitié, qui se partageoit également, entre Célaïre & Salem. Par réflexion pourtant, il craignit que la démarche à laquelle il s'étoit engagé auprès de la Princesse, n'eût dequoi lui déplaire. Il se flattoit à la vérité, que les sentimens de Célaïre pour lui, n'étoient plus les mêmes, mais s'ils n'avoient point changé, en cherchant à rendre Célaïre favorable à Salem, c'étoit entretenir la Princesse du malheur de n'être point aimée, aggraver ainsi le poids de ses peines, & même ajoûter le mépris à l'indifférence. D'un autre côté l'intérêt de Célaïre demandoit qu'il servît Salem auprès d'elle, par-là il invitoit la Princesse à s'arracher à une passion qui ne pouvoit qu'être malheureuse, &

peut-être il la déterminoit à recevoir les soins du jeune Prince. Tour-à-tour, Salnaïm balançoit ces différentes raisons, à la fin pourtant, le bonheur de Salem lui paroissant inséparable de celui de Célaïre, il jugea que c'étoit les servir également, tous deux, que de tenir la parole qu'il avoit donnée. Il osoit même croire que Célaïre revenuë de son erreur, lui tiendroit compte de tout ce qu'il feroit auprès d'elle, pour l'aimable Salem.

Les détours sont de mauvaise foi, ne servent à rien avec ceux qui ont de l'esprit, & ne sont bons au plus, qu'à les offenser. Salnaïm crut en parlant à Célaïre devoir s'énoncer avec franchise. En écoutant le Prince, Célaïre se sentit cependant déchirée d'une douleur qui lui étoit

nouvelle. En effet, quoi de plus cruel que la situation de la Princesse! Parler pour un autre que soi, c'est ignorer qu'on est aimé, faire faire l'aveu qu'on mérite peu de l'être, en un mot, dire qu'on n'aime point: la Princesse le sentoit ainsi. Par le discours du Prince jugeant avec assez de vraisemblance, que sa passion ne lui étoit point connuë, elle crut lui devoir faire une réponse qui l'entretînt dans son erreur. Sensible à tout ce que Salem pensoit d'obligeant sur son compte, elle avoua pourtant que ne se sentant aucune disposition & de l'attachement pour personne, elle desiroit ardemment que le Prince voulût bien renoncer à elle.

L'air dont Célaïre prononça ces derniers mots, & avec des yeux prêts à se remplir de lar-

mes, alla frapper le Prince du coup le plus cruel. Il voyoit avec le dernier sentiment d'amertume, combien il s'étoit trompé quand il avoit imaginé la passion de Célaïre entierement éteinte. La douleur de Salnaïm se peignant sur le front, Célaïre inquiette de l'état du Prince, sentit le sien en devenir encore plus affreux.

La Princesse gardoit un profond silence, si elle eût osé peut-être qu'elle se fût jettée aux genoux de Salnaïm pour le supplier d'avoir pitié d'elle, & de la tenir quitte de tout ce qu'il exigeoit. Cependant pouvoit-elle douter que ce ne fût l'éloignement qu'elle marquoit avoir pour le jeune Salem, qui causoit l'altération de Salnaïm. Plus elle l'envoyoit affligé, plus elle sentoit la nécessité de rompre les nœuds

qui l'attachoient au Prince. D'ailleurs eût-elle voulu d'un bonheur acheté au dépens de son Amie! Qu'avoit-elle donc, de mieux à faire que de se donner à Salem c'étoit plaire à Salnaïm & se donner en quelque sorte à lui-même. Toutes ces choses se présentoient à la fois à Célaïre, & sa passion pour Salnaïm, & son amitié pour Axianie lui prêtant à la fin des forces, elle promit d'être favorable au jeune Salem, mais demanda du tems.

Salnaïm connoissoit trop bien Célaïre pour ne pas sentir combien il en devoit coûter à la Princesse pour se rendre capable d'un pareil effort sur elle-même. Accoûtumé à de l'admiration pour la Fille de Lazor, il s'étonnoit encore du courage de la Princesse. Un bonheur que les autres tiennent de nous, n'est-il pas pour

nous-même le bonheur le plus doux & le plus pur. Salem alloit devoir la poſſeſſion de Célaïre à Salnaïm, le Prince d'Arménie dans les tranſports de la joie qu'il avoit de voir ſon Frere heureux, preſſé par la reconnoiſſance de tout ce que Célaïre faiſoit, fondit aux genoux de la Princeſſe dont il baigna les mains de ſes larmes.

Depuis pluſieurs jours, on travailloit cependant, aux préparatifs des nôces de Salnaïm & d'Axianie, & pour les célébrer on n'attendoit plus que le retour d'un courier que le Prince venoit de dépêcher au Sultan d'Arménie ſon Pere. Le henniſſement d'un grand nombre de chevaux, ſe fit entendre dans une des Cours du Palais, & preſque à l'inſtant, on vit entrer le Sultan de Mazanderan.

Après avoir embraſſé le Sultan

de Géorgie, son frere, Axianie, les deux Princes, Lazor son Oncle & Célaïre qu'il voyoit pour la premiere fois, Ben-Zeïd s'assit. Le Sultan avoit un air abbatu, & Salnaïm lui ayant demandé des nouvelles de la Princesse Félisme, ah, Seigneur, dit Ben-Zeïd, tu frémiras quand mon dernier malheur te sera connu. Le Sultan alors laissa couler quelques larmes, & après un instant de silence, apprenant, reprit-il, qu'à la tête d'une armée, tu marchois vers la Géorgie, je quittai ma Capitale, amenant ma fille avec moi. Dans l'espérance de pouvoir terminer par ma médiation, tes différens avec mon frere, je me hâtois de te joindre. Je n'étois qu'à deux cent mille de Téflis, quand tout-à-coup, je fus enveloppé par une grande obscutité,

l'air

l'air retentissoit de mugissemens affreux, mais les ténébres, s'étant dissipées, ma fille n'étoit plus à mes côtés. Sultan de Mazanderan, cruel ennemi, me dit une voix, c'étoit celle de Renzoul, apprends à me connoître & tremble, Félisme, Olzoman, ces deux objets de ta tendresse & de ma haine, sont tous deux en mon pouvoir. Je levai les regards, & vis la Fille d'Hormizas portée dans les airs sur un Dragon aîlé, d'une main tenant Félisme suspenduë par les cheveux. Les Puissances soumises à la voix de Renzoul, étoient confusément rassemblées autour d'elle, & dans le moment elle disparut.

Dans l'accablement d'avoir perdu Félisme, me trouvant sans forces pour continuer ma route, je m'abandonnois à mon déses-

poir, le troisiéme jour d'après, un jeune homme m'apparut. Je connois le sujet de ta douleur me dit-il, ta Fille ne peut t'être renduë que par le Guerrier possesseur des Armes de Gian-Ben-Gian. C'est en traversant les airs que le Prince d'Arménie pourra s'ouvrir un passage à la demeure de Zaball & de Renzoul; sans la bousfole d'Axianie, tout accès seroit fermé cependant, pour le Prince. Jamais Ibben Rustan ne t'a trompé, tu peux l'en croire, c'est lui que tu vois, mais dépouillé des traits qu'il avoit empruntés pour habiter parmi les enfans des hommes. J'allois remercier l'enchanteur, quand j'ai cessé de le voir. Ah, Seigneur, reprit Ben-Zeïd, en s'adressant à Salnaïm, tout ce que je possède je le tiens de ta main; déja sans toi ma Fille eût

péri par les ordres du Barbare Amrou Laïth, puis-je me flater que tu ſeras encore, touché de mes malheurs; en ce moment même, peut-être que ma Fille touche à ſa fin.

Le Prince ne ſçavoit point ſe refuſer aux infortunés, d'ailleurs il avoit de l'amitié pour Ben-Zeïd & pour Féliſme, il promit de ſecourir la Princeſſe. Pour lors un Griphon prodigieux, couvert d'une houſſe de drap d'or parſemée de pierreries, fendant les airs, vint s'abbatre au milieu de la Cour du Palais. Salnaïm perſuadé que le Griphon devoit le tranſporter dans la demeure de Zaball, alla ſe revêtir ſur le champ de ſes armes.

Salnaïm s'obſtinoit à refuſer la bouſſole d'Axianie, à laquelle étoit attachée la conſervation de

ſon amante, mais Axianie ſe faiſant un plaiſir de tout ſacrifier à la ſûreté de ſon amant, voulut enfin être obéie, & le força d'accepter la bouſſole qu'il ne reçut qu'en tremblant.

Qu'il en coûtoit cependant à ſon cœur pour ſe ſéparer de la Princeſſe, préſentiment fatal du déſaſtre qui le menaçoit! Axianie & Célaïre ne pûrent ſoûtenir le départ de Salnaïm, & pour lui cacher leurs larmes elles le quitterent. Le fier Fagamondamak qui ne connut jamais la crainte, en fut glacé quand il vit le péril affreux auquel le Prince alloit s'expoſer. Il vouloit l'accompagner dans ſon voyage, mais Salnaïm refuſant ſes offres, l'embraſſa. S'approchant alors du Griphon, le Prince ſauta légerement ſur le monſtre qui dé-

ployant ſes aîles rapides, s'élança dans les airs.

Deux heures après Salnaïm découvrit la demeure de Zaball & de Renzoul, placée ſur le ſommet d'un amas de rochers, battus de tous les côtés par les flots de la mer.

Là ne ſe voyoit point ce merveilleux riant, qui flattant l'orgueil de l'homme, lui exagérant l'excellence de ſon être, & venant au ſecours de ſa foibleſſe, ſemble en renverſer les bornes. Tout ce que la vengeance, le déſeſpoir & la mort ont de plus funeſte, s'offrit en ce moment, aux regards de Salnaïm.

Le Griphon s'étant abaiſſé doucement vers la terre, le Prince ſe trouva dans un vaſte jardin qui renfermoit l'homicide baſilic, l'aſpic cruel, & les poiſons épars

dans les différens climats. A mesure que le Prince avançoit, il voyoit fuir, ou mourir sous ses yeux, les reptiles venimeux, prodige dont il ne fut étonné, que parce qu'il ignoroit les vertus attachées à la petite bouſſole.

Des soupirs & des plaintes vinrent frapper l'oreille du Prince, & il vit venir à lui, un jeune-homme, qu'un Phantôme menaçant ne ceſſoit d'effrayer de ſa préſence. Vois-tu, lui diſoit le ſpectre, cette tour élevée, c'eſt là qu'eſt renfermée ton amante, elle va périr, tu la verras expirer ſous tes yeux, & tu ſeras privé de la douceur même de la ſuivre au tombeau. Dès que le Prince cût jetté un regard ſur le Phantôme, le Phantôme, à ſon tour épouvanté, prit la fuite.

Seigneur, dit le jeune-homme,

en courant au Prince, puisque tu as pû t'ouvrir l'entrée de ce séjour d'horreur, sans doute que le Tout-Puissant te couvre de son aîle. Par grace, hâte-toi d'arracher une Princesse infortunée a la mort qui la poursuit. Salnaïm eût voulu délivrer d'abord Félisme, mais l'état de la Princesse de la tour, étoit si pressant, & le Prince étoit si touché de la douleur du jeune homme, qu'il ne pût se refuser à sa demande.

Salnaïm s'avança vers le lieu qui renfermoit la Princesse, la porte de la tour étoit de fer, & fermée par des cadenats chargés de caracteres magiques. Le Prince ne voyant aucun moyen d'ouvrir la porte, tira son cimeterre, & d'un seul coup fit sauter les cadenats. Plein d'inquiétude sur le compte de Félisme dont il diffé-

roit la délivrance, il se hâta de monter dans la prison, suivi du jeune homme, la Princesse de Mazanderan fut le premier objet qui frappa le Prince.

Félisme fit un cri, quelle fut sa joie, quels furent ses transports, quand elle vit Olzoman à ses pieds! ils s'aimoient, ils avoient été si longtems séparés, lorsqu'ils se croyoient l'un pour l'autre perdus, ils se retrouvoient enfin; ils joüissoient d'un bonheur d'autant plus doux qu'il leur avoit été vendu au poids de la douleur.

Dans l'yvresse de leur félicité, ils ne sçavoient comment exprimer leur reconnoissance à Salnaïm dont Ozolman embrassoit les genoux. La qualité de Prince n'avoit en ce moment, aucune part à tant de respects, ils s'adressoient

soient tous au libérateur de Félisme. C'étoit au fils d'Arsam à qui dans les jardins de Paracelsa, le Prince avoit offert son secours, Ozolman jetta les yeux sur les armes de Salnaïm qu'il n'avoit pas encore remarquées, tous deux se reconnurent; & dès l'instant même, Olzoman fut informé par son amante, de toutes les obligations qu'elle avoit au Prince. Salnaïm sembloit n'avoir plus rien à craindre pour Félisme, curieux de sçavoir quel avoit été le motif de la grande douleur dont Olzoman lui parût pressé lorsqu'il se rencontrerent pour la premiere fois, il le pria de l'en instruire.

Seigneur, dit Olzoman après avoir tourné ses regards sur la Princesse, de retour du Mazanderan, je passai par Bagdad, où

le Sultan devoit être, & je l'en trouvai parti. Le suivant à la trace, je traversois la forêt de Paracelsa, la grande réputation du Géant, & plus encore le prix de la victoire, m'inspiroient le désir d'essayer mes forces contre le Géant, je m'avançai donc vers lui, & il m'apprit sa défaite.

Comptant avoir des nouvelles du Sultan, dans le château, j'en pris la route. On ne voyoit personne dans les appartemens que je parcourus, & la même solitude regnoit dans les jardins. Arrivé sur le perron d'un édifice qui les borne, j'apperçus au-dessus de la porte de cet édifice, une inscription qui sans doute, magnanime Prince, n'a point échappée à tes regards. Rempli du désir extrême de m'éclaircir

du ſort de la Princeſſe, j'aurois voulu la revoir, dans l'eſpérance que la grande Péri Paracelſa daigneroit me la montrer, j'entrai dans le Salon enchanté. La Princeſſe chargée de chaînes, s'offrit à ma vue, & à travers les barreaux d'une fenêtre ouverte, on appercevoit dans le lointain, un bucher avec tous les apprêts d'un ſupplice. Saiſi d'horreur, je reculai d'épouvante, & pour ne point voir un ſpectacle auſſi barbare, des mains me cachant les yeux, je ſortis du ſalon.

Quels tourmens affreux vinrent alors déchirer mon ame! ſéparé de la Princeſſe par un eſpace de plus de cent mille, pouvois-je la ſauver, pouvois-je périr en la défendant. Le reſte eſt connu de toi Seigneur, &

je n'ai que des graces à te rendre, & des pardons à te demander, si dans mon désespoir j'ai si mal répondu à tes offres généreuses. Le salut de la Princesse n'étant réservé qu'à un héros ne pouvoit être l'ouvrage de mes foibles mains.

Dès que je me fus éloigné du château, égaré par ma douleur, j'errai dans les campagnes, je remplissois l'air de mes cris, & j'implorois la mort. Un destin mille fois plus cruel encore, m'étant reservé, un mois après je tombai au pouvoir de la fille d'Hormizas. Dans les premiers jours, elle employa pour me séduire, tout ce que l'art de plaire a de plus attrayant, & de plus doux. Sans cesse occupé de l'idée de la Princesse, dont je pleurois la perte, je repoussai les ca-

reſſes de la Magicienne, que ne me fit-elle pas ſouffrir ! tour à tour elle avoit avec moi les manieres tendres d'une amante, ou les fureurs d'une ennemie ; mais que les tranſports de ſa rage, étoient préférables à ceux de ſon amour.

Je ne croyois plus la Princeſſe au nombre des vivans, quand Renzoul l'offrit à ma vûë, & dans un état à tirer des larmes de tout autre que de la Fille d'Hormizas. La Princeſſe ayant la gorge & le viſage enflés & tout en feu, promenoit au tour d'elle des regards convulſifs. En ſa faveur, je voulus fléchir l'inhumaine Renzoul, mais outrée de dépit, en me voyant ſenſible au malheur de la Princeſſe, elle la fit maltraiter devant moi. Ecumant de colere, je m'élançai ſur

la Magicienne qui s'élevant dans les airs, transporta la Princesse dans cette tour, & sur le champ, je fus abandonné aux persécutions du phantôme dont tu viens de me délivrer.

Dans un mouvement d'indignation, au récit de tant de barbaries, le Prince voulut purger la terre de deux monstres qui s'en étoient rendus le fléau, & quitta la Princesse. A l'air impatient qu'il avoit en ce moment, Félisme se douta de son dessein, & pour l'en détourner, lui représenta le péril auquel il alloit s'exposer. Le voyant inébranlable, elle le conjura d'épargner du moins les jours de la fille d'Hormizas. Sans daigner cependant répondre, Salnaïm poursuivit son chemin, & s'avança vers la demeure de Zaball. Se

coulant ſous un vieux périſtille, ſoûtenu par des colomnes de marbre noir, toutes ſoüillées de ſang humain, il ſe ſentit repouſſer par une main inviſible, mais couvert de ſon écu, le cimeterre à la main, il vint à bout d'écarter les ſpectres qui lui fermoient le paſſage.

Ayant mis la bouſſolle d'Axianie dans la bouche, ainſi que le lui preſcrivoit une voix qui ſe fit entendre, Salnaïm entra dans un vaſte appartement. Il étoit éclairé de la lumiere ſanglante de pluſieurs lampes dont les rayons réfléchis ſur des tables d'acier bruni, qui lambriſſoient les murs, réduiſoient tout en cendre. Le Prince étoit inviſible par la vertu de la petite bouſſole, & par les armes du Roi des Génies, il fut garenti de la mort.

Au bout de l'appartement une porte se montroit à Salnaïm, le Prince la poussant, descendit par un escalier qui conduisoit dans un vaste soûterrain. Zaball & Renzoul l'œil égaré, les cheveux épars, s'y occupoient en ce moment, de leurs opérations magiques. Il est tems enfin, dit Zaball, en éclatant de joie, que nous consommions nos projets, la Boussole d'Axianie, cet obstacle que nous cherchions à surmonter, ne s'oppose plus à notre ressentiment. Par quel bonheur, la Princesse ne l'a t-elle plus en son pouvoir! Pour lors, la fille d'Hormizas mille fois plus cruelle que son pere, ouvrit une phiole de diamant. Esprits, dit-elle, renfermés par la force de mon art, en ce vase, vous les instans de la vie de Félisme,

dissipez-vous. Cruelle ennemie de mon repos, ajoûta Renzoul, dans peu rendue à ton Amant, tu périras à ses yeux : & toi, superbe Axianie, poursuivit-elle en débouchant une autre phiole, éprouve le même sort.

A l'instant on vit s'élever des deux phioles, une vapeur embaumée & lumineuse. Olzoman, s'écria pour lors, la fille d'Hormizas, cruel Olzoman, que je n'ai pu gagner par mes caresses, cesse de te plaindre, je suis encore moins barbare que toi : & toi terrible Salnaïm, par qui mon pere a vu trancher ses jours, tous deux vous ne mourrez point, ce seroit ne pas se connoître en vengeance. Que ne puis-je même étendre la durée de vos ans, tout leur cours ne sera qu'une longue agonie,

heureux encore d'être mortels. Axianie, Félisme, que le cri de vos douleurs est doux à mon oreille!

A ces derniers mots que le Prince entendit, les cris de son Amante vinrent l'effrayer. Le désastre dont il étoit depuis si long-tems menacé, se découvrit alors dans toute son horreur. Egaré, tremblant, Salnaïm succomboit, l'espoir de la vengeance étoit tout ce que lui laissoit son malheur, le cœur dévoré de rage, il entra, jetta son bouclier & se rendit visible. Couple impie & dénaturé, s'écria-t-il, en s'élançant sur les deux Magiciennes, qu'il saisit d'un bras nerveux, vous allez périr. Je te connois trop bien, lui dit Renzoul, avec un sourire mêlé

de fureur, vois-tu cette vapeur, qui s'eleve des deux phioles, ce ſont les jours de Féliſme & de ton Amante qui s'échappent, rien ne peut les ſauver, dans deux heures elles ne ſeront plus : & je rends grace au Ciel qui me laiſſe du moins, en mourant, la conſolation de jouir de ton déſeſpoir.

Devenu barbare & par néceſſité, le Prince leve le bras & frappe les deux impies, dont la tête ſanglante bondit & roule ſur le marbre. Pour lors d'une main tremblante & précipitée, il rebouche les deux phioles, hélas, preſque vuides. L'enchantement étoit à la vérité détruit, mais il n'en étoit plus tems.

Un jeune homme ſe montrant alors à Salnaïm, c'eſt moi, lui dit-il, qui rendis au Sultan de

Mazanderan, l'espérance de revoir sa fille, je voulois arracher Félisme & la Princesse de Georgie à leur fatale destinée, & n'ai pu prévenir leur malheur. Sous la forme d'un Griphon, je t'ai transporté dans ce séjour d'horreur, inaccessible à tous les mortels. Ah, Prince infortuné, pourquoi le pouvoir de Zen-Aïll, d'un Génie tel que moi, se trouve-t-il en ce seul moment, avoir des bornes. Les êtres de mon essence, comme les hommes soumis à la mort, ne peuvent rien pour arrêter son bras. Malheureux Prince, comment soûtiendras-tu le coup, dont elle va te frapper, d'autant plus affreux, qu'il est inévitable. Il ne m'est permis que de te rendre à ton Amante, il dit, & dans le moment, Salnaïm se re-

trouva dans le Palais des Rois de Georgie.

Quelles clameurs se font entendre ! Axianie & Félisme pâles, défaites, poussant des cris épouvantables, & cherchant un soulagement à leurs tourmens, se précipitent à la rencontre du Prince. Ah, je me meurs, lui dit Axianie dès qu'elle le vit, & les Princesses perdant en même tems la connoissance, semblent toutes deux, avoir rendu le dernier soupir. Salnaïm vole à son Amante, & tombe lui-même, sans sentiment aux pieds de la Princesse, évanouie dans les bras de Célaïre. On est en allarme, on accourt, on s'empresse, on se hâte, on se croise, on erre, on cherche, on appelle du secours, le Palais retentit de cris perçans. A la fin, on pose

Salnaïm & les deux Princeſſes ſur un même lit. Axianie entr'ouvre des yeux incertains & mourans, ils ſemblent demander Salnaïm, elle l'apperçoit à ſes côtés, ſoupire, ſes regards ſe fixent & meurent ſur ſon Amant, & ſes belles paupieres ſe referment pour jamais.

Le Prince rappellé à la clarté du jour, ſe voit auprès d'Axianie qu'il ne retrouve qu'expirante, la nature & l'amour font un dernier effort, Salnaïm ſe précipite ſur le corps de l'infortunée Princeſſe, il la ſerre & cherche à la réchauffer de ſon haleine. A la fin il leve les yeux au Ciel, ſon Amante va lui être ravie, il ſaiſit ſon poignard, s'en frappe, on s'écrie, & ſon ſang s'écoulant à gros bouillons, il tombe ſur le corps enſanglanté d'Axianie.

Déja les objets s'abbaiſſent, & s'échappant à travers des flots d'étincelles pétillantes, s'éloignent de la vûe tremblante de Salnaïm, qui les ſaiſit à peine. Axianie hélas, elle-même, diſparoît, & les ſombres rives de la mort ſe découvrent à lui.

Une obſcurité profonde, ſe répandit pour lors dans la galerie, des plaintes & de longs gémiſſemens ſe firent entendre, l'Ange de la mort apparut au pied du lit. Du corps d'Azraïl ailliſſoit un éclat qui eût effacé la lumiere du Soleil. Le bras étendu, le glaive dans la main, & les yeux attachés au Ciel, l'Ange n'attendoit que le ſignal pour frapper le coup terrible. A ſes pieds l'inéxorable (*a*) Agel,

(*a*) Le terme fatal de la vie dans le langage des Muſulmans.

assis sur le bord d'une tombe ouverte, la borne fatale de nos jours, demandoit ses trois victimes. Derriere le lit & dans l'enfoncement de la galerie les différens ordres des esprits, rendus visibles, & rangés en demi cercle, autour de Paracelsa s'élevoient en Amphithéatres. Au-dessus d'elle une vapeur odorante & lumineuse se condensant, tomboit en rosée dans une Coupe, sur un trépied, placé au-devant de la Péri. Ayant ceint le front des deux Amans & de Félisme, d'un bandeau mystérieux, Paracelsa prit la Coupe, & dès qu'elle leur eut fait avaller quelques gouttes de sa liqueur, Agel & l'Ange de la mort disparurent. C'est à Paracelsa qu'Axianie, Félisme & Salnaïm sont redevables de leur retour à la vie, ils l'apprennent

rennent, & se précipitent aux
ieds de la Péri.

Prince, dit-elle, en les relevant tous trois, avant que vous sachiez comment j'ai appris votre désastre, il est bon que vous connoissiez les obligations que je vous ai. Par le malheur de sa destinée, mon fils étoit menacé de recevoir la mort à terre, dans le premier combat singulier qu'il auroit, & pour prévenir l'effet de cette menace, je m'avisai d'un expédient qui m'a réussi. J'avois les armes de Gian-Ben-Gian, mon dixiéme ayeul, que faisant exposer dans ma forêt, comme le prix de la victoire qu'on remporteroit sur Fagamondamak que j'avois chargé de les défendre, j'exigeai de mon fils le serment qu'il ne combattroit que pour venger la défaite

du Géant. Les armes du Roi des Génies ne peuvent être poſſédées que par un Guerrier ſupérieur à tout le reſte des hommes tant par les vertus, que par le courage. Un aſſemblage auſſi rare ne ſe trouvant preſque jamais, je me flatois que le Géant conſervant le titre d'invincible, qu'il s'étoit acquis par ſes exploits, mon Fils ne ſeroit jamais dans le cas de tirer l'épée. Mais à ſuppoſer qu'il ſe trouvât obligé de combattre, & qu'à ſon tour, il ſuccombât, celui qui ſe ſeroit rendu le maître des armes, ne pouvant être capable d'abuſer de la victoire, je n'avois rien à craindre pour mon fils. L'événement a juſtifié la bonté de mes conjectures, & après dix ans de combats dans ma forêt, le Géant & mon Fils vous doivent

une vie qu'ils ne vous demandoient point.

Me promenant il y a huit jours sur ma terrasse, je vous vis emporter d'assaut la Ville de Teflis. Me ressouvenant des obligations que je vous avois, je voulus consulter sur votre destinée mon Talisman qui prédit l'avenir. Il m'annonça d'une maniere vague, un désastre affreux, & prochain. Inquiéte sur votre compte, j'étois il y a demi heure, sur la même terrasse qui ne m'a rien offert, mais passant dans le Cabinet des apparitions, je vous ai vû touchant à votre dernier moment. Il étoit bien juste que vous devant la vie de mon Fils je cherchasse à conserver la vôtre. Vos traverses sont finies, poursuivit la Péri, & vous n'avez plus à craindre Monmounna qui par son étour-

derie, a perdu le pouvoir de vous nuire en cherchant à vous obliger. Pour moi qui voudrois faire pour vous encore plus que je n'ai fait, que ne puis-je multiplier les essences précieuses que vous avez enlevées de mon laboratoire, ou vous en offrir de semblables. Un ami est un présent presque aussi précieux, Fagamondamak vous aime, & je vous le laisse. En disant ces mots elle tendit une main aux deux Amans, & s'élevant comme la vapeur légère d'un encens chéri du Ciel, elle se perdit insensiblement à leurs regards.

Dans l'allegresse générale de ce changement de fortune inespéré, c'étoient tout à la fois, des pleurs & des exclamations. On levoit les yeux au Ciel, on s'interrogeoit, on s'embrassoit, on se parloit, on s'interrompoit. Ben-Zeïd

preſſoit contre ſes joues, Olzoman & Féliſme, & la Princeſſe ſur le ſein de Célaïre, tendoit encore une main à Salnaïm, dans les bras de Salem. Lazor, le Sultan de Géorgie, & le Géant ſe diſputoient tous trois à qui marqueroit le premier aux deux Amans la joie inexprimable de les voir rendus à leur tendreſſe.

Olzoman & Féliſme avoient long-tems langui ſéparés, & pour avoir la liberté de s'entretenir ils paſſerent dans un cabinet prochain. Quand ils reparurent, on voyoit encore & ſur leur front, & dans leurs yeux, les reſtes de cette joie mélancolique & voluptueuſe, connuë des ſeuls infortunés dont le ſort ſe trouve tout-à-coup changé.

Depuis le jour que Célaïre s'étoit engagée à récompenſer

l'amour de Salem, elle s'étoit fait une loi de le mieux traiter. Ce fut donc à la passion de Célaïre pour Salnaïm que Salem fut redevable de la premiere attention de la Princesse sur lui. Affligée du malheur des deux Amans, & Salem n'en ayant pas moins paru touché qu'elle, la sensibilité dans l'ame fut le premier attrait qu'elle découvrit dans le jeune Prince. Se nourrissant sans cesse de l'idée des vertus de Salem, Célaïre ouvrit à la fin, les yeux sur les agrémens de sa personne. Si d'abord en sa faveur, elle avoit cédé par raison, bientôt entraînée par le penchant, elle le trouva digne de sa tendresse.

Différens obstacles s'étant opposés pendant deux mois, au retour du Courrier que le Prince

attendoit d'Arménie, ce Courrier arriva, & chargé des précieux bienfaits de Paracelſa, afin de n'avoir plus à trembler pour ſon Amante, Salnaïm lui remit le flacon d'eſſence d'immortalité, donna la bouteille d'eau de rajeuniſſement au vénérable Lazor, & la phiole d'huile de talc à la Princeſſe Célaïre. Vous ne ſeriez plus, dit Axianie en fixant ſur le Prince d'Arménie des yeux humides de larmes, moi, immortelle, ah, j'en frémis! Salnaïm fit un cri, elle avoit briſé le flacon. Alziamire, ma chere Alziamire, s'écrioit Lazor, tu m'as été enlevée, & la bouteille fut auſſi-tôt caſſée! Quoi la vieilleſſe flétriroit la beauté d'Axianie, dit à ſon tour Célaïre, & je conſerverois ma premiere jeuneſſe! L'huile de talc fut répan-

due, & voilà la plus belle & la plus incompréhenſible action que jamais femme ait pu faire.

Axianie & Féliſme ne voulurent recevoir la main de leurs Amans que le jour même que Célaïre donneroit la ſienne à Salem, & pour ne point retarder le bonheur de l'une & de l'autre, Célaïre ſe réſolut à faire le bonheur du jeune Prince. Les ſix Amans contens de leur deſtinée, furent mariés, furent heureux, & les chiffres en carrats ſur la boëte de la petite Bouſſole, ſe convertirent en rayons de lumiere, ainſi que l'avoit promis la Péri Bernou.

Pour devoir tout à ſon Amante, & donner à Célaïre des marques de ſon amitié, Salnaïm ne ſe réſervant que les droits de ſa Princeſſe ſur la Géorgie, céda les

la les siens sur l'Arménie à son rere. Regretera qui le voudra es essences merveilleuses dont a recette s'est perduë, ce sont es procédés, c'est la félicité de ces honnêtes gens qui me semblent mériter des regrets.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, *un Manuscrit*, intitulé : *ROMAN ORIENTAL*; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru en devoir empêcher l'impression. FAIT à Paris, ce 23 Août mil sept cent cinquante & un.

SAURIN.

ERRATA de la seconde Partie.

Page 2. *ligne* 11. envain il en cherchoit *&c. lisez*, Salem en cherchoit vainement,

Page 51. *ligne* 19. ce fut pour lors que le combat devint terrible dans les deux partis ; *&c. lisez*, ce fut pour lors que le combat devint terrible ; dans les deux partis, *&c.*

Page 71. *ligne* 23. il peut se faire à la vérité, qu'ayant, *&c. lisez*, il peut se faire à la vérité, que la prévention ayant, *&c.*

Page 79. vous Lazor, vous ce Prince, dis-je, dont le nom, *&c. lisez*, vous Lazor, vous ce Prince, dis-je enfin, dont le nom, *&c.*

Page 85 *ligne* 1. désolé de la mort de son Pere, Zaraïb ne paroissoit, *&c. lisez*, désolée de la mort de son Pere, Zaraïb paroissoit.

Page 91. *ligne* 10. quand elle vint comparer *&c. lisez*, quand elle vint à comparer

Page 95. *ligne* 5. elle ajouta que s'il négligeoit, *&c. lisez*, elle ajoûta que s'il négligeoit, *&c.*

Page 113. *ligne* 18. que je ne lus qu'avec beaucoup de trouble, *&c. lisez*, que je ne lus qu'avec beaucoup de trouble.

Page 118. *ligne* 15. versoit des larmes, *&c. lisez*, versa des larmes, *&c.*

Page 121. *ligne* 4. entre les bras *&c lisez* dans les bras *&c.*

Page 145. *ligne* 14. mais s'il venoit à se remontrer *&c. lisez*, mais s'il venoit à se remontrer, *&c.*

Page 159. *ligne* 6. de voir *&c. lisez*, d'espérer voir *&c.*

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France et de Navarre: A nos Amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requetes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: Salut, Notre Amé le Sieur ***, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre: *Roman Oriental*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires; A ces Causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit ouvrage en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives à compter du jour des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes, que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant de l'exposer en

vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DELAMOIGNON; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DELAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres: le tout à peine de nullité; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNE' à Fontainebleau, le quatriéme jour du mois de Novembre l'an de Grace mil sept cent cinquante-deux, & de notre Regne le trente-huitiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre XII de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 746, fol. 594. Conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 21 Décembre 1752.

HERISSANT, *Adjoint.*

PQ
1957
B533R6

[Blanes, Henri Bartholomé de
Roman oriental

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

[redacted]

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 10 01 05 008 2